

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

*Almanach de l'Université de Gand, Gand, 1905.*

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

FÉDÉRATION DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

—  
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE



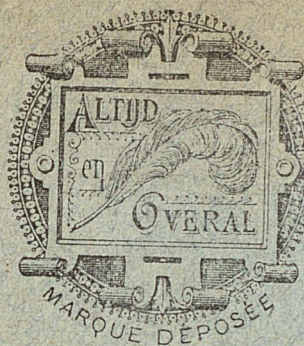
*Almanach*  
*de l'*  
*Université*  
*de Gand*

—  
1905

—  
XXI<sup>e</sup> ANNÉE

—  
Prix : fr. 2,50





Le **PLUMET** est une liqueur délicieuse.

Le **PLUMET** est une distillerie de liqueurs de premier ordre et le **PLUMET** est une maison de dégustation de boissons de 1<sup>er</sup> choix. On déguste les spécialités de la Maison :

Le Plumet, liqueur de cerises,  
L'Oranje-Bitter-Wilhelmina,  
Le Triple Sec Van Haesebroeck,  
Le Gastrophile (apéritif sans rival),  
Le Nectar de Cerises,  
L'Elixir de l'Abbaye de St-Bavon,  
L'Elixir Gantois et  
L'Amer stomachique

ainsi que bien d'autres liqueurs appréciées.

On y trouve également des bières excellentes et saines et en particulier, la bière universellement réputée, le

« Guinness foreing export » Stout de Dublin (Irlande).

**H. VAN HAESEBROUCK**

« Distillerie le Plumet », place St-Bavon, n° 14

MAISON DE DÉGUSTATION :

61 **AU PLUMET D'OR** 53

**2, RUE DU SAINT-ESPRIT, 2, GAND (Belgique)**

MAISON V<sup>E</sup> TABAR

Rue de Flandre, 94

---

**CHAPELLERIE DE LUXE**

*Recommandée à MM. les Étudiants pour ses Casquettes  
(feuilles de choux) et Bérêts.*

*☞* PRIX MODÉRÉS *☞*

---

LISEZ LE

**Journal des Étudiants**

DE BRUXELLES

*Correspondants dans toutes les villes universitaires*

ABONNEMENT 3 FR.

---

LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE

**E. VAN GOETHEM**

RUE DES FOULONS, 1, près de l'Université

---

TOUS LES OUVRAGES EMPLOYÉS A L'UNIVERSITÉ

*Cahiers pour Étudiants et toutes les fournitures*

Lisez le Jeudi

LE

# Journal des Etudiants

XVI<sup>me</sup> ANNÉE

---

ABONNEMENT : 3 francs pour la Belgique  
4 francs pour l'Étranger

LE NUMÉRO : 20 centimes

*Estudiantin, politique, littéraire et humoristique,  
— Publie les portraits des personnalités mar-  
quantes du monde Universitaire et politique.  
— Interviews, chroniques Universitaires de  
Bruxelles, Gand, Liège, Anvers, Mons,  
Gembloux et de l'Étranger.*

DIRECTION :

**42, Rue Jourdan, BRUXELLES**

---

**CAFÉ DELVOIE**

**Rue Basse des Champs, 58**

**Bière du tonneau de la Brasserie Dieteren**

**VIEUX SYSTÈME NOTTERMANS**

**Maison F. BRAGA**

*Fondée en 1790*

OPTICIEN DE L'UNIVERSITÉ

**CHARLES HULPIAU**

SUCCESSEUR

**Rue des Champs, 75, GAND**

*Spécialité de Lunettes et Pince-nez*

VERRE CRISTAL - EXTRA FINS

Jumelles de Théâtre, Campagne et Marine

Grand choix de COMPAS et POGHETTES de précision

ATELIER DE RÉPARATION

---

**Aug. Van Den Heede**

PRINCIPALE MAISON

pour

**fleurs naturelles, Bouquets, Gerbes**

→→ COURONNES ←←

Garniture de table pour Noces et Banquets

FLEURS ARTIFICIELLES

*Spécialité de Potteries Santoises*

**Chapelles Ardentes à prix modérés**

TÉLÉPHONE 226

**PAPETERIES EN TOUS GENRES**

**P. ALLAERT**

**Rue Basse des Champs, 15**

**ARTICLES POUR LE DESSIN**

*Boîtes à Compas pour Ingénieurs*

---

**M A I S O N**

DES

**ÉTUDIANTS LIBÉRAUX**

Rue du Vieil Escaut

**G A N D - S U D (Centre)**

*Maison exclusivement réservée aux Étudiants*

**LOCAL DES DIVERSES SOCIÉTÉS FÉDÉRÉES**

**Splendides salles de Café, de Réunion, de Fêtes, etc.**

*Revue littéraire et scientifiques de France et de Belgique,  
journaux hebdomadaires et quotidiens, politiques (de tous  
partis), littéraires et estudiantins.*

**Billiard, Jeu de Cartes, Dominos, Echecs, Bacs,  
Teerling bak, Vogelpik, etc.**

 **PIANO** 

**Bière « Triple » de la Brasserie Van Geert  
Vins — Liqueurs — Tabac**



# La Revue du Bien

DANS LA VIE ET DANS L'ART

« La communion dans la beauté est le lien supérieur de nos opinions dispersées, » a justement écrit M. le vicomte de Vogué. Aussi

## LA REVUE DU BIEN

fermée aux agitations politiques et religieuses, se pique-t-elle de n'entretenir ses lecteurs que d'images et de pensées qui les rapprochent dans une commune sympathie pour tout ce qui fait le prix de la vie.

Chroniques, poésies, nouvelles, variétés, études d'art, le bien qu'on fait, le bien à faire, les œuvres et les gens de bien, sur tout cela un luxe d'illustrations choisies, voilà par quoi

## LA REVUE DU BIEN

s'impose au goût des lettrés.

Le prix de l'abonnement est de **8 francs**.

On reçoit un spécimen illustré contre 25 centimes en timbres-poste, adressés à

*l'Hôtel de "La Revue du Bien"*

83, boulevard Poniatowski

PARIS.

# Librairie A. DE TAVERNIER

Rue Courte du Jour, 22, GAND

*Achat et Vente de livres neufs et d'occasion*

Publication périodique du **BOUQUINISTE GANTOIS**

*Catalogue de livres d'occasion, envoi gratuit  
sur demande.*

---

**LISEZ**

**LISEZ**

## LE ROSEAU VERT

*Revue Bi-Mensuelle de Littérature, d'Art et de Critique*

**ABONNEMENT : Un an 5 fr., six mois 3 fr.**

**LE NUMÉRO : 25 centimes**

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

**7, rue Dumonceau, BRUXELLES**

---

ARTICLES POUR LE DESSIN

*Fournitures de Classes*

**Imprimerie-Lithographie-Papeterie**

**RELIURE**

**WALTHER DE WITTE**

**A L'ÉTOILE BLEUE**

**126, Rue des Femmes-Saint-Pierre, 126, GAND**

# MAISON HAVANAISE

## TABACS & CIGARES

Auguste VANDERSLUYS

**Rue de Brabant, 26, GAND**

DEMANDEZ LES MARQUES RENOMMÉES :

El Diamante	7	} pour 50 cent.	Flor de Solar	8	} pour 1 franc
Réal	6		La Victoria	7	
Rita	6		Château Laffitte	7	
La Maca	5		Marca (Conchas)	7	
La Nubia	5		La Carolina	5	
Flor des Antilles	5				

*Importation de Cigares de la Havane  
Bock et C<sup>o</sup>, Henri Clay, H. Upmann*

**La Maison vend également les marques  
TINCHANT**

**Devise : Vendre du bon à bon marché  
pour vendre beaucoup**

ALMANACH  
DE  
L'UNIVERSITÉ DE GAND

---

TOUS DROITS RÉSERVÉS

---

1905

ALMANACH

DE

L'UNIVERSITÉ DE GAND

*PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES*

DE LA

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

(21<sup>me</sup> ANNÉE)



GAND

IMP. A. VANDEWEGHE, RUE BASSE DES CHAMPS, 61

1905









*À Messieurs*

ALBÉRIC ROLIN

PROFESSEUR ORDINAIRE A LA FACULTÉ DE DROIT, A GAND  
PRÉSIDENT DE L'INSTITUT DE DROIT INTERNATIONAL

ET

PAUL HYMANS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES  
MEMBRE DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS

*Les Étudiants libéraux de Gand.*





## AVANT-PROPOS

---

« Six ans, c'est, on le sait, une carrière déjà longue pour une publication d'étudiants, » écrivait le secrétaire de l'Almanach de 1890, et celui-ci paraît aujourd'hui pour la vingt-et-unième fois.

Patronnée par la Société générale des Étudiants libéraux de Gand, nous constatons avec une satisfaction mêlée de fierté, que l'œuvre de l'Almanach est aussi pleine de vie que l'Association dont elle émane : c'est que l'utilité n'en est pas plus contestée que l'agrément et cela justifie le succès.

Outre l'intérêt qu'il a toujours présenté au point de vue littéraire, chaque année l'Almanach a reflété les discussions politiques, scientifiques et philosophiques du moment et d'éminents collaborateurs l'honorèrent

en écrivant pour ses lecteurs des études sur les questions dont l'opinion publique se préoccupait

Cette année, ne faillissant point à cette tradition, il s'est assuré la collaboration très compétente de M. Sarolea en matière coloniale.

La jeunesse universitaire libérale est trop soucieuse des intérêts primordiaux et de l'avenir économique du pays pour n'avoir pas compris toute la portée, la haute importance de l'œuvre accomplie par nos compatriotes en Afrique sous l'égide éclairée du Chef de l'État. C'est pourquoi elle se solidarise avec les défenseurs de cette œuvre pour s'opposer à la campagne de calomnies dont on la poursuit.

Bien entendu, les préoccupations politiques des étudiants libéraux ne se bornent pas à cette question et la situation intérieure est l'objet constant de leurs soucis. L'horizon politique longtemps sombre pour notre parti, s'éclaire depuis quelques années et il nous est permis d'augurer très proche le jour de la réalisation de l'idéal où tendent nos espoirs.

Confiant dans le triomphe à venir de ses principes, l'étudiant libéral ne reste point indifférent au labeur des éléments actifs du parti : il est de l'avant-garde, constamment en éveil. Enthousiaste de ses idées, il lutte et espère !

Aussi, sommes-nous heureux d'offrir la dédicace de

l'Almanach à Monsieur HYMANS, dont nous admirons la vaillance et le talent, en même temps qu'à l'un de nos maîtres les plus éminents, Monsieur ROLIN.

Le Comité de Publication s'est efforcé de faire une œuvre digne de la Société générale et des personnalités auxquelles elle est dédiée.

Il remercie les collaborateurs qui ont enrichi l'Almanach de l'attrait de leurs écrits et les souscripteurs qui le soutiennent.

Que nos successeurs trouvent toujours des concours aussi dévoués et aussi précieux afin que l'œuvre de l'Almanach reste vivace et que la collection de ses volumes s'augmente de nombreuses unités!

R. D.

---



## COMITÉ DE PUBLICATION

*Secrétaire :*

RENÉ DETRY.

*Membres :*

MARCEL DE BEER.

GEORGES HAILLEZ.

ROBERT VAN WETTER.

*Correspondants :*

Anvers : MERCURE.

Bruxelles : F. MARZORATI.

Gembloux : HAUMONT et ARATOR.

Liège : MATHIEU.

Mons : VEUCHET.

---





# **PARTIE ACADÉMIQUE**



# UNIVERSITÉ DE GAND

---

## I. — ADMINISTRATION

---

*Administrateur-Inspecteur de l'Université, Directeur des Écoles spéciales* : M. J.-F. VANDERLINDEN.

*Recteur pour les années 1903-1906* : M. P. THOMAS.

*Secrétaire du Conseil académique pour l'année 1904-1905* :  
M. A. ROLIN.

*Collège des assesseurs pour l'année 1904-1905* : MM. P. THOMAS, recteur; P. HOFFMANN, doyen de la faculté de philosophie et lettres; E. DAUGE, doyen de la faculté de droit; E. FAGNART, doyen de la faculté des sciences; F. VAN IMSCHOOT, doyen de la faculté de médecine; A. ROLIN, secrétaire du conseil académique.

*Inspecteurs des études* : MM. P. MANSION, inspecteur des études aux écoles préparatoires du génie civil et des arts et manufactures; L. DEPERMENTIER, inspecteur des études aux écoles spéciales du génie civil et des arts et manufactures.

*Commissaires pour les affaires de la bibliothèque* : MM. J. BIDEZ, R. DE RIDDER, A. DEMOULIN, H. LEBOUcq.

*Receveur du Conseil académique pour l'année 1904-1905* :  
M. A. VERSCHAFFELT.

*Secrétaire de l'Administrateur-Inspecteur* : M. L. HOMBRECHT.

*Conservateur général des bâtiments et du mobilier de l'Université de Gand et de l'Institut des Sciences* : M. VAN HAMME.

*Commis-rédacteur* : M. F. BUYTAERT.

*Commis-expéditionnaire* : M. J. VERHEUGHE.

*Appariteurs* : MM. L. WILLEMS, J. LADON.

---

## II. — PERSONNEL ENSEIGNANT

### FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

*Doyen* : M. P. HOFFMANN ; *Secrétaire* : M. A. ROERSCH.

*Professeurs ordinaires* :

MM.

BLEY, rue d'Egmont, 8.

CUMONT, r. des Vanniers, 29.

DE LA VALLÉE-POUSSIN, boulevard du Parc, 13.

DE CEULENEER, rue de la Confrérie, 5.

DISCAILLES, r. de Flandre, 35.

FREDERICQ, rue des Boutiques, 9.

HOFFMANN, boulev. des Hospices, 116.

HULIN, place de l'Évêché, 3.

LOGEMAN, boulev. des Hospices, 343.

*Professeurs ordinaires* :

MM.

PIRENNE, rue Neuve-Saint-Pierre, 132.

THOMAS, rue Plateau, 41.

VAN BIERVLIET, rue Metdenpenningen, 5.

VERCOULLIE, r. aux Draps, 21.

*Professeur extraordinaire* :

M. BIDEZ, boulev. Léopold, 59.

*Chargés de cours* :

MM.

DE VREESE, boulevard du Béruinage, 95.

PREUD'HOMME, r. Nassau, 4.

*Chargés de cours :*

- M. ROERSCH, rue de l'Avenir, 75.      M. VAN DER HAEGHEN, rue de la Colline, 77.  
M. VAN HOUTTE, chaussée de Courtrai, 32.

FACULTÉ DE DROIT.

*Doyen :* M. E. DAUGE; *Secrétaire :* M. CH. DE LANNOY.

*Professeurs ordinaires :*

MM.

- E. DAUGE, rue Guinard, 18.  
DE BRABANDÈRE, rue Neuve-Saint-Pierre, 80.  
DE RIDDER, chauss. de Courtrai, 77.  
MONTIGNY, rue Joseph Plateau, 26.  
NOSSENT, rue Haute, 23.  
OBRIE, rempart des Chaudronniers, 44.  
PYFFEROEN, boul. de l'Heirnisse, 75.  
ROLIN, rue Savaan, 11.  
VAN WETTER, boulevard du Jardin zoologique, 48.

*Professeurs extraordinaires :*

MM.

- DE LANNOY, ch. de Courtrai, 32.  
HALLEUX, rue du pont Maddou, 9.

*Chargés de cours :*

MM.

- BEATSE, rue Capouillet, 51, à Bruxelles.  
G. CLAEYS, rue de la Main d'Or, 17, à Bruges.  
NICOLAÏ, chaussée de Charleroy, 82, à Bruxelles.  
VAN DEN BOSSCHE, 14, rue Basse.  
VERMEERSCH, rue digue de Brabant, 77.

FACULTÉ DES SCIENCES ET ÉCOLES  
SPÉCIALES.

*Doyen* : M. E. FAGNART ; *Secrétaire* : M. C. DE BRUYNE.

*Professeurs ordinaires* :

MM.  
J. BOULVIN, b<sup>d</sup> du Fort, 18.  
CLOQUET, boul. Léopold, 9.  
DELACRE, boul. du Fort, 16.  
DEPERMENTIER, chaussée de  
Courtrai, 115.  
DUSAUSOY, chauss. de Cour-  
trai, 107.  
FOULON, Coupure, 104.  
HAERENS, b<sup>d</sup> Frère-Orban, 11.  
KEELHOFF, rue Van Monck-  
hoven, 6.  
MAC LEOD, rue du Héron, 3.  
MANSION, quai des Domini-  
cains, 6.  
MASSAU, rue Marnix, 22.  
PLATEAU, chaussée de Cour-  
trai, 148.  
SCHOENTJES, b<sup>d</sup> du Fort, 17.  
SERVAIS, Coepure, 153.  
VAN AUBEL, chaussée de  
Courtrai, 130.  
VANDERLINDEN, cour du  
Prince, 27.  
VANDER MENSBRUGGHE, Cour-  
pure, 131.

*Professeurs extraordinaires* :

MM.  
DE BRUYNE, b<sup>d</sup> du Fort, 19.  
DEMOULIN, r. de la Vallée, 79.  
FAGNART, r. Nieuwpoort, 9.  
STAINIER, à Gembloux.  
VAN ORTROY, q. des Moins.  
37.

*Professeurs à l'École du Genie  
civil* :

MM.  
DELAROYÈRE, rue de la Con-  
corde, 61.  
F. SWARTS, boulevard du  
Jardin zoologique, 46.

*Chargés de cours* :

MM.  
BRÉDA, rue de l'Église, 32,  
Koekelderg.  
COLARD, r. Philippe de Cham-  
pagne, 12, à Bruxelles.  
CORNET, boulevard Dolez,  
86, à Mons.  
FLAMACHE, square Guten-  
berg, 16, à Bruxelles.

*Professeurs ordinaires :*

MM.  
VAN RYSELBERGHE, rue de  
la Sauge, 34.  
F. WOLTERS, r. du Jardin, 55.

*Chargés de cours :*

MM.  
GESCHÉ, rue Van Moncklo-  
ven, 3.  
STEELS, b<sup>d</sup> de Bruxelles, 12.  
STEENACKERS, chauss. de Ni-  
nove, à Scheut-Bruxelles.  
STÖBER, boul. Léopold, 45.  
TAITSCH, rue de Bom, 72,  
Anvers.  
VAN DE VYVER, boulevard de  
la Citadelle, 63.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

*Doyen :* M. F. VAN IMSCHOOT ; *Secrétaire :* M. O. VAN  
DER STRICHT.

*Professeurs ordinaires :*

MM.  
DE COCK, plaine St-Bavon,  
DENEFFE, r. de la Station, 64.  
EEMAN, quai des Récollets, 8.  
GILSON, b<sup>d</sup> du Château, 501.  
HEYMANS, boulevard de la  
Citadelle, 81.  
LAHOUSSE, Coupure, 27.  
LEBOUCQ, Coupure, 145.  
VAN CAUWENBERGHE, nou-  
velle rue du Casino, 5.  
VAN DUYSSE, rue basse des  
Champs, 65.  
VAN ERMENGEM, chaussée de  
Courtrai, 137.

*Professeurs ordinaires :*

MM.  
VAN IMSCHOOT, rue de la  
Monnaie, 3.  
VERSTRAETEN, place Van Ar-  
tevelde, 16.

*Professeur extraordinaire :*

M. VAN DER STRICHT, marché  
au Lin, 11.

*Chargés de cours :*

MM.  
VAN DURME, rue du Sémi-  
naire, 5.  
DE STELLA,



*Administrateur-inspecteur honoraire de l'Université de Gand :*

M. G. WOLTERS, rue de l'Avenir 21.

*Professeurs émérites :*

MM.	MM.
BODDAERT, Coupure, 46.	VAN BAMBEKE, rue Haute. 7.
CALLIER, ch. de Courtrai, 96.	WOLTERS, r. de l'Avenir, 21.
T. SWARTS, rue Paul Lau- ters, 87, à Ixelles.	

*Professeurs émérites de l'École du génie civil.*

M. MERTENS, rue digue de Brabant, 83.	M. ROTTIER, rue des Ba- guettes, 54.
--	---

*Répétiteurs.*

MM.

A. CLAEYS, ingénieur civil, rue Mertens, 38, à Mont-St-Amand.

E. COBBAERT, ingénieur-architecte, rue du Compromis, 34.

G. DE VOLDERE, ingénieur industriel, boulev. du Parc, 25.

E. MORTIER, architecte, quai des Augustins, 1.

J. RICHALD, ingénieur principal des ponts et chaussées, rue Archimède, 69, Bruxelles.

A. VAN DEN BERGHE, docteur en sciences naturelles, boulev. des Hospices, 9.

G. VAN ENGELEN, ingénieur-mécanicien, rue de la Corne, 11.

D. VAN HOVE, docteur en sciences naturelles, rue des Carmes, 1, à Bruges.

H. VAN HYFTE, conducteur principal des ponts et chaussées, boulevard du Fort, 10.

C. WASTEELS, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur, rue d'Akkergem, 17.

*Conducteurs des ponts et chaussées détachés à l'École du génie civil  
comme maîtres de topographie.*

- MM. F. CRULS, boulevard de l'Horticulture, 8.  
E. SIMONIS, rue de l'École, 100.  
D. TOEFFAERT, anc. chemin de Bruxelles, à Gentbrugge.

*Maîtres de dessin.*

- MM. E. COBBAERT, rue du Compromis, 34.  
J. DE WAELE, boulevard de la Citadelle, 59.  
E. MORTIER, quai des Augustins, 1.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ

(Fossé d'Othon, 2.)

*Bibliothécaire en chef* : M. VANDER HAEGHEN, fossé d'Othon, 2.

*1<sup>er</sup> Sous-bibliothécaire* : M. R. VANDENBERGHE, r. du Jambon, 83.

*3<sup>e</sup> Sous-bibliothécaire* : M. P. BERGMANS, rue de la Forge, 49.

*Aide-bibliothécaire* : M. L. GOFFIN, r. longue de la Monnaie, 33.

### III. — RENSEIGNEMENTS DIVERS

1. Par arrêté royal du 29 septembre 1903, démission honorable de ses fonctions de professeur ordinaire à la faculté de droit de l'Université de Gand est accordée, sur sa demande, à M. DUBOIS, ERNEST, nommé directeur de l'Institut supérieur de Commerce d'Anvers. Il est autorisé à conserver le titre honorifique des susdites fonctions.

2. Aux termes d'un arrêté royal du 28 octobre 1903, modifiant les arrêtés royaux, du 25 septembre précédent,

les attributions de M. le professeur STAINIER, X., et de MM. STÖBER, F., et CORNET, J., chargés de cours dans la faculté des sciences de l'Université de Gand, sont définitivement établies comme suit :

1<sup>o</sup> M. le professeur STAINIER, X., fera :

- a) en candidature en sciences naturelles, le cours de notions élémentaires de géologie et de géographie physique ;
- b) en candidature en géographie, le cours de notions élémentaires de géologie et les compléments de ce cours ;
- c) au doctorat en sciences naturelles, le cours de géologie ;
- d) à l'École du génie civil, le cours de géologie et d'éléments de paléontologie.

M. STAINIER dirigera, en outre, les exercices pratiques se rapportant à son enseignement et le cabinet de minéralogie et de géologie.

2. M. STÖBER, F., fera :

- a) en candidature des sciences naturelles et en candidature en géographie, le cours de notions élémentaires de minéralogie, et
- b) au doctorat en sciences naturelles, le cours de minéralogie.

Il dirigera, en outre, les exercices pratiques se rapportant à son enseignement.

3. M. CORNET, J., fera :

- a) au doctorat en sciences naturelles, le cours de géographie physique ;
- b) à la candidature en géographie, le cours de notions élémentaires de géographie physique, et
- c) à la licence en géographie, le cours de géographie physique générale et de géographie physique spéciale :

(Belgique, Europe occidentale, etc., à titre d'application).

M. CORNET dirigera, en outre, les exercices pratiques se rapportant à son enseignement et les travaux d'application.

Par arrêté royal du 20 octobre 1903. M. DE CLERCQ, H. J., ingénieur industriel et ingénieur électricien, préparateur de 1<sup>e</sup> classe du cours de chimie industrielle aux Écoles spéciales du génie civil et des Arts et manufactures susdites, est chargé, à ces Écoles, de la direction du laboratoire d'électricité théorique. Il est déchargé de ses attributions actuelles, sauf en ce qui concerne le cours et les exercices d'électrochimie.

Par trois arrêtés royaux du 30 novembre 1903 :

1. M. STEELS, OSCAR, répétiteur à l'École spéciale du génie civil et des arts et manufactures annexée à l'Université de Gand, est déchargé, à cette École, des répétitions du cours de calcul de l'effet des machines, ainsi que des exercices qui en dépendent. Il conserve ses autres attributions.

2. M. HAERENS, ERNEST, ingénieur principal de 2<sup>e</sup> classe des ponts et chaussées, avec rang de professeur ordinaire dans la faculté des sciences de l'Université de Gand, est déchargé à l'École spéciale du génie civil y annexée, des répétitions des cours de constructions civiles et de la direction des travaux d'application qui dépendent de ces cours.

Il conserve ses autres attributions et fera, en outre, les répétitions du cours de calcul de l'effet des machines, ainsi que les exercices pratiques qui en dépendent.

3. M. RICHALD, JOSEPH, ingénieur principal de 2<sup>e</sup> classe des ponts et chaussées, en disponibilité, est chargé de faire, à l'École spéciale du génie civil annexée à l'Université de Gand, les répétitions des cours de constructions civiles, et

de diriger les travaux d'application qui dépendent de ces cours.

Aux termes d'un arrêté royal de 30 décembre 1905 :

M. STEELS, O., chargé de cours à l'Université de Gand, est promu au grade d'ingénieur de 1<sup>re</sup> classe à l'Administration des Télégraphes.

Par deux arrêtés royaux du 29 février 1904 :

1. M. VANDEN BOSSCHE, GEORGES, chargé de cours à la faculté de droit de l'Université de Gand, est déchargé, sur sa demande, du cours facultatif d'exercices pratiques sur le code civil qu'il fait, dans la dite faculté, aux élèves du notariat.

Indépendamment de ses autres attributions, qui lui sont conservées, il est chargé de faire, dans la même faculté, en remplacement de M. le professeur DUBOIS, le cours d'institutions civiles comparées.

2. M. VERMEERSCH, PAUL, docteur en droit, candidat notaire et licencié en sciences sociales, est chargé de faire, dans la faculté de droit de l'Université de Gand, en remplacement de M. G. VANDEN BOSSCHE, le cours facultatif d'exercices pratiques sur le code civil, pour les élèves du notariat.

Par arrêté royal du 22 juillet 1904 :

M. ROLIN, A., professeur ordinaire à la faculté de droit de l'Université de Gand, est nommé secrétaire du Conseil académique de cette même Université, pour l'année académique 1904-1905.

Aux termes d'une dépêche ministérielle du 11 août 1904 :

M. DENEFFE, professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'Université de Gand, est autorisé à se faire suppléer, pendant l'année académique 1904-1905, par M. le

professeur VAN DUYSE, dans le cours d'ophtalmologie et la clinique ophtalmologique.

Par arrêté royal du 8 octobre 1904 :

M. le Dr BODDAERT, RICHARD, professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'Université de Gand, est, sur sa demande, déclaré émérite et déchargé du cours de clinique interne qu'il fait dans cette faculté.

### DISTINCTIONS SCIENTIFIQUES.

Le 30 avril 1904. M. H. PIRENNE, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, a été nommé membre de l'Académie royale des sciences d'Amsterdam.

En séance publique du 11 mai 1904, de l'Académie royale de Belgique, la classe de Lettres a décerné un prix de 1000 fr. à M. J. DE WAELE, maître de dessin à l'École du génie civil, pour son « Étude sur l'Évolution des formes architecturales » (vol. in-4<sup>o</sup>, avec figures): — Prix Joseph de Keyn. — Douzième concours (seconde période : 1902-1903).

M. ALBÉRIC ROLIN, professeur ordinaire à la faculté de droit de l'Université de Gand, a été élu président de l'Institut de droit international.

Dans sa séance du 10 juillet 1904, la *Société pour le progrès des Etudes philologiques et historiques* a offert à son secrétaire général honoraire, M. PAUL FREDERICQ, un volume de *Mélanges*, en reconnaissance des services qu'il lui a rendus pendant vingt-sept ans.

M. HEYMANS, professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'Université de Gand, a été nommé membre corres-

pondant de la *K. K. Gesellschaft der Aertze in Wien* (Société impériale et royale des médecins, à Vienne).

Le *Verein abstinenter Aertze des deutschen Sprachgebietes*, qui avait mis au concours la question : « Action de l'alcool sur le cœur des animaux homéothermes », a décerné le prix au mémoire de M. le D<sup>r</sup> KOCHMANN, premier assistant de M. le professeur HEYMANS.

### DISTINCTIONS HONORIFIQUES.

Par arrêté royal du 20 décembre 1903, la croix civique de 1<sup>re</sup> classe est accordée à MM. les professeurs C. DUSAUSOY, F. PLATEAU, P. VAN WETTER; à M. J.-A. SIMONIS, maître de topographie; à M. R. VANDEN BERGHE, 1<sup>er</sup> sous-bibliothécaire;

La médaille civique de 1<sup>re</sup> classe à M. le professeur H. SCHOENTJES, M. L.-F. HOMBRECHT, secrétaire de l'administrateur-inspecteur;

La médaille civique de 2<sup>e</sup> classe à M. E. VAN VOOREN, concierge.

Aux termes d'une dépêche ministérielle du 21 mars 1904, M. le professeur PYFFEROEN est autorisé à porter les insignes d'officier de l'ordre d'Orange-Nassau; M. le professeur P. FREDERICQ, celles de commandeur, et M. le professeur F. CUMONT, celles d'officier de l'ordre de la Couronne d'Italie.

### POPULATION.

Le nombre des étudiants inscrits au rôle est de 870.

Ce nombre est supérieur de 42 à celui de l'année précédente.

Le nombre des élèves nouveaux inscrits pendant l'année académique 1903-1904 est de 290, soit 56 de plus que l'année précédente.

### CONCOURS UNIVERSITAIRES POUR 1902-1904.

Cette année, l'Université de Gand a remporté une médaille.

A été proclamé premier en sciences thérapeutiques avec 80 points sur 100, M. OCTAVE-JOSEPH DAUVE, né à Wetteren, candidat en médecine, chirurgie et accouchements.

### BOURSES DE VOYAGE.

Les épreuves du concours pour les bourses de voyage ont été subies avec succès par un docteur en philosophie et lettres, deux docteurs en médecine, chirurgie et accouchements et un pharmacien de notre Université, savoir :

M. JOSUÉ DE DECKER, né à Zeveren, docteur en philosophie et lettres ;

M. FERDINAND D'HOLLANDER, de Wetteren, docteur en médecine, chirurgie et accouchements ;

M. FERDINAND DAUVE, de Wetteren, docteur en médecine et accouchements ;

M. FÉLIX DAELS, de Diest, pharmacien.

### PRIX BODDAERT.

Dans sa séance du 12 juillet 1904, la faculté de médecine a décerné le prix Boddaert à M. HONORÉ LAMS, élève du 1<sup>er</sup> doctorat en médecine.

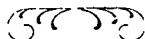


## CONCOURS POUR LES PLACES D'INGÉNIEURS DE L'ÉTAT.

7 anciens élèves de l'École du génie civil ont été admis,  
à titre d'essai, comme ingénieurs de l'État, savoir :

4 à l'administration des ponts et chaussées ;

3 au service des voies et travaux de l'administration des  
chemins de fer de l'État.



A LA MÉMOIRE  
DE  
M. ALFRED MORLEGHEM

Docteur en Philosophie et Lettres,  
Membre honoraire de la Société Générale des  
Étudiants Libéraux,  
Collaborateur de l'Almanach.

Décédé à Gand, le 10 mai 1904,  
à l'âge de 28 ans.

A LA MÉMOIRE  
DE  
M. HENRI VERDEYEN

Membre honoraire de la Société Générale des  
Étudiants Libéraux,  
Membre d'honneur du Cercle des Colonies Scolaires.

Décédé à Gand, à l'âge de 25 ans.

A LA MÉMOIRE

DE NOTRE REGRETTÉ CAMARADE

JULES DOORME

Étudiant en médecine,

Interne à l'Hôpital Civil,

Membre du Comité de la Société Générale des

Étudiants Libéraux,

Président du Cercle des Étudiants Rationalistes.

Né à Ghistelles, le 6 juillet 1881,  
décédé à Gand, le 9 mai 1904.



# CERCLES UNIVERSITAIRES

---

GAND

---

## Union des Anciens Étudiants

*Fondée le 3 février 1878.*

Le but de cette société est de resserrer entre les anciens étudiants les liens de fraternité et de solidarité, et de contribuer, dans la mesure de ses moyens, à la prospérité de notre Université.

Grâce à sa situation florissante, elle a créé un grand nombre de bourses universitaires.

Nous ne saurions trop engager les camarades qui sortent de notre Université à s'inscrire comme membres de l'Union des Anciens, à laquelle la Société Générale s'est d'ailleurs affiliée.

La cotisation annuelle est fixée à 5 francs au moins.

Le comité pourra admettre comme membres protecteurs tous ceux qui, alors qu'ils n'auraient jamais été inscrits à l'Université de Gand, déclarent adhérer aux statuts et s'engagent à payer, à titre de rétribution annuelle, la somme de vingt-cinq francs au moins.

*Comité pour l'année 1904-1905 :*

MM. ALBERT MECHELYNCK, avocat à la Cour d'appel,  
membre de la Chambre des Représentants,  
*président.*

- J. MASSAU, professeur à l'Université de Gand, *vice-président*.  
R. BODDAERT, professeur émérite de l'Université de Gand, *vice-président*.  
H. LÉBOUCQ, professeur à l'Université de Gand, *secrétaire*.  
H. BODDAERT, avocat à la Cour d'appel, conseiller provincial, *secrétaire-adjoint*.  
O. DE MEULENAERE, premier président de la Cour d'appel; J. POLL, juge au tribunal de première instance, Audenarde; P. THOMAS, recteur de l'Université de Gand; E. VAN WETTER, avocat à Audenarde; CH. DEBERSAQUES, docteur en médecine à Gand; C. DE BRUYNE, professeur à l'Université de Gand; E. POIRIER, docteur en médecine à Anvers; O. VANDERSTRICHT, professeur à l'Université de Gand; G. DE RYCKE, ingénieur principal des ponts et chaussées, Gand; A. SARTON, ingénieur en chef aux chemins de fer de l'État, Gand; G. VAN ENGELÉN, répétiteur à l'Université de Gand; H. VAN HYFTE, conducteur principal des ponts et chaussées, répétiteur à l'Université de Gand, *membres*.
- 

## Fédération des Étudiants libéraux

Cette année, l'organisme passablement compliqué et délicat qu'est la Fédération s'est senti de l'effet bienfaisant de la réforme du règlement effectuée l'an dernier.

La mission de la Fédération se réduit maintenant à veiller sur les relations des sociétés fédérées entr'elles et à contrôler l'administration de la Maison des Étudiants.

Elle a été accomplie sans heurt ni secousse en 1903-1904. Cela donne à espérer que dorénavant le règlement régira à la satisfaction générale les intérêts du corps étudiantin libéral.

COMITÉ FÉDÉRAL POUR L'ANNÉE 1904-1905 :

Société générale des Etudiants libéraux :  
E. LEQUEUX, E. NOË, GUERMONPREZ, J. NOLF,  
G. HAILLEZ (*secrétaire*).

Cercle des Etudiants wallons libéraux :  
M. SIMON, DESCAMPS.

Société libérale des Etudiants en médecine :  
J. BLONDEEL (*président*).

Cercle universitaire des Colonies scolaires :  
J. COLINET.

Cercle littéraire des Etudiants libéraux :  
M. FAMAËY.

---

## Maison des Étudiants

Où peut-on être mieux qu'en notre beau local de la rue du Vieil-Escaut ? Il est beau et riant en effet depuis que le camarade LEQUEUX, ancien administrateur, l'a remis à neuf.

Aussi, les étudiants s'y plaisent et y viennent nombreux. Midi et soir bon nombre de camarades s'y donnent rendez-vous ; les uns y lisent leur journal, d'autres préfèrent le billard, la causerie, etc., mais tous se sentent chez eux, dans une atmosphère vraiment libérale et où l'on rencontre toujours franchise et gaieté.

Le groupement des divers cercles en un local unique ne



peut que développer les sentiments de fraternité existant entre tous les étudiants ayant mêmes tendances; on y rencontre en effet des étudiants d'autres facultés; on discute en petit groupe les questions politiques, les vadrouilles se racontent les fredaines de la veille, en un mot on y jouit complètement de la véritable vie d'étudiant.

Eh bien alors, pourquoi donc ne pas y venir plus nombreux, pourquoi ne pas faire de notre local son café habituel ?

Tous, nous savons que la Maison des Etudiants, à Gand, est le lien qui unit nos sociétés libérales; aussi, travaillons à la rendre prospère, ayons à cœur de maintenir une œuvre qui a coûté tant de généreux sacrifices à nos aînés qui maintenant encore nous prêtent une aide puissante.

Le comité d'administration est composé comme suit :

*Administrateur* : M. SIMON.

*Économes* : THIRIAR, LOGTENBURG.

# CERCLES FÉDÉRÉS

---

## Société générale des Étudiants Libéraux

(Fondée le 14 décembre 1875) <sup>(1)</sup>

---

ANNÉE ACADÉMIQUE 1904-1905

---

### COMMISSION :

MM.

*Président* : E. LEQUEUX (P).

*Vice-président* : E. NOË (F).

*Secrétaire* : G. HAILLEZ (P).

*Secrétaires-adjoints* : J. NOLF (P),

V. THIRIAR (F).

*Trésorier* : GUERMONPREZ (P).

*Trésorier-adjoint* : SEGHERS (F).

*Bibliothécaire* : J. LOGTENBURG (P)

*Bibliothécaire-adjoint* : PALÉOLOGUE (F).

*Porte-drapeau* : E. CORBUSIER (F).

*Commissaires* : R. MARTIN (P).

R. MEES (P).

DESCAMPS (F).

---

<sup>1)</sup> (P) : section politique. — (F) : section des fêtes.

LISTE DES MEMBRES

MEMBRES D'HONNEUR.

MM.

Adam, L., médecin.  
Biddaer, E., ingénieur.  
Beyaert, P., ingénieur.  
Boddaert, H., avocat.  
Bolle, H., avocat.  
Bruneel, L., ingénieur.  
Callier, A., prof. à l'Univ.  
Carmen, L., lieut. d'art.  
Claus, A., médecin.  
Crombé, A., avocat.  
De Geynst, M., ingénieur.  
Delepaulle, H., ingénieur.  
De Paepe, conseiller hono-  
raire à la Cour de cassation,  
membre de la Cour d'arbi-  
trage de La Haye.  
Discailles, E., prof. à l'Univ.  
Dupureux, A. médecin.  
Falmagne, E., ingénieur.  
Février, E., ingénieur.  
Ficaja, étudiant, Paris.  
Gaspard, J., ingénieur.

MM.

Gevaert, H., industriel.  
Heyvaert, avocat.  
Lamborelle, P., médecin.  
Lancosme, étudiant, Paris.  
Limbourg, G., ingénieur.  
Marinus, E., ingénieur.  
Montfort, artiste lyrique.  
Neelemans, L., médecin,  
Pineur, O., ingénieur.  
Poissonnier, A., médecin.  
Réveillaud, ancien prés. de  
l'Association de Paris.  
Roque de Pinho, Al., ingé-  
nieur.  
Ruwet, M., chef de station.  
Soum, M., artiste lyrique.  
Suetens, V., ingénieur.  
Thooris, A., avocat.  
Van Wetter, P., prof. à l'Un.  
Waxweiller, E., ingénieur.  
Willequet, avocat, ancien re-  
présentant.

MEMBRES HONORAIRES.

NM.

Adam, A., ingénieur.  
Adam, L., médecin.  
Aelterman, C., ingénieur.  
Albo.  
André, E., ingénieur.  
Anglade, D.  
Arendt, P., médecin.  
Balieux, E.  
Balieus, H.  
Baloux, E.  
Baré, F., avocat.  
Bauters, B.  
Bayens, E., négociant.  
Behaeghel, Th., médecin  
Bedinghaus, E.  
Begaux, V., ingénieur.  
Beyaert, ingénieur.  
Beyaert, G., ingénieur.  
Billiard, ingénieur.  
Biot, Ach., ingénieur.  
Boddaert, H., avocat.  
Boddaert, E., médecin.  
Boddaert, M. avocat.  
Boen, E., médecin.  
Bracq, ingénieur.  
Braun, E.  
Bultot, J.  
Burgraeve, P., avocat.

MM.

Buysen, pharmacien.  
Byl, A.  
Cambier, S.  
Cambier, G.  
Carbonnelle, L., avocat,  
Carpentier, V., ingénieur.  
Cavenaille, médecin.  
Choquet, E., ingénieur.  
Christophe, G., avocat.  
Claes, E., avocat.  
Colot, G., ingénieur.  
Conard, J. ingénieur.  
Coolen, avocat.  
Cottignies, R., brasseur.  
Coune, G., ingénieur.  
Courtois, A., conducteur des  
ponts et chaussées.  
Crombez.  
Cruzezer, avocat.  
de Baere, J.  
De Beil, J., avocat.  
De Blicq, ingénieur.  
De Block, médecin.  
De Block, P., pharmacien.  
De Cavel, O.  
De Clercq, C.  
De Cock, J.-B., cand.-not.  
De Coninck, O., ingénieur.

MM.

De Cosseaux, avocat.  
De Croly, médecin.  
De Decker, J.  
De Thieu, ingénieur.  
De Heem, ingén. en chef,  
direct. des ponts et chauss.  
De Heem, F., avocat.  
De Heem, P. ingénieur.  
De Keghel.  
De Keulenaere, A., cand. not.  
De Lanotte, G., pharmacien.  
De Lattre, J., ingénieur.  
De Mars, médecin.  
De Meulemeester, A., avoc.  
Derbeaudenghien, A.  
De Rideer, C., ingénieur.  
De Ridder, J., avocat.  
De Rudder, O., avocat.  
De Saegher, R., avocat.  
De Schryver, C., avocat.  
Deschins, F., pharmacien.  
De Vigne, F., ingénieur.  
De Waele, E., ingénieur.  
De Waele, L., ingénieur.  
De Waelc, H., ingénieur.  
Deuninck, A., avocat.  
De Weirdt, O., cand. not.  
D'Hollander, E., avocat.  
Discry, A., ingénieur.  
Doignies, A.  
Dryepontd, C., pharmacien.  
Duez, G.

MM.

Du Bois, A.  
Dumont, P., ingénieur.  
Dumortier.  
Dupont, L., ingénieur.  
Duvivier, J., ingénieur.  
Ephremidi, A.  
Eleutheriade J.-C.  
Everaert, E., avocat.  
Faber, E., avocat.  
Fanard, F., conducteur des  
ponts et chaussées.  
Fontaine, J., avocat.  
Fontaine, L., avocat.  
Fougnies, A., ingénieur.  
François, G., ingénieur.  
Frings.  
Fris, V., professeur.  
Frison, J., cand.-notaire.  
Ganshof, A., avocat.  
Gevaert, C., médecin.  
Gilbert, R., ingénieur.  
Goemaere, G., avocat.  
Gongora, V., ingénieur.  
Hallet, L., avocat.  
Hambursin, F., lieutenant.  
Hannikenne, G., ingénieur.  
Haenecour, R., ingénieur.  
Hapiot, avocat.  
Hargot, G., ingénieur.  
Heine, G., ingénieur.  
Heyse, L., avocat.  
Houtsaegher, L.

MM.  
Ide, F.  
Jacques, ingénieur.  
Janssens, E., médecin.  
Jouret, E., avocat.  
Jouret, brasseur.  
Kinart, F., ingénieur.  
Kremer, H., ingénieur.  
Lambert, G.  
Lamborelle, A., médecin.  
Lampens, G., avocat.  
Laurent, J., avocat.  
Leblanc, E., ingénieur.  
Leboucq, G., médecin.  
Lefèvre, J., ingénieur.  
Lescrinier.  
Le Preux, J., cand.-notaire.  
Lippens, M., avocat.  
Liefmans, C., avocat.  
Lorent, H., professeur.  
Lossent, Josse.  
Macq, ingénieur.  
Maistriau, V., avocat.  
Marichal, O., médecin.  
Marquet, F., avocat.  
Masquelier, L., ingénieur.  
Menten, C., ingénieur.  
Merget, N., conducteur des  
ponts et chaussées.  
Mertens, B., ingénieur.  
Molitor, A., médecin.  
Mombel, G., ingénieur.  
Monard, ingénieur.

MM.  
Mouzin, C., ingénieur.  
Mülhen, M., ingénieur.  
Neelemans, J., ingénieur.  
Neiryneck, R., médecin.  
Noël, Ch., médecin.  
Nonne, H., ingénieur.  
Notebaert, notaire.  
Oungre, L., professeur.  
Pauloff, S.  
Pede, O.  
Pennart, M.  
Penneman, médecin.  
Philippart, M., médecin.  
Poll, J., juge.  
Poll, M., avocat.  
Ramlot, ingénieur.  
Ragenu.  
Roland, V.  
Reychler, C.  
Ronsse, A., médecin.  
Ronsse, Ch., médecin.  
Ronsse, I., médecin.  
Ronsse, A., ingénieur.  
Ruysen, pharmacien.  
Saffre, G., ingénieur.  
Sapin, E.  
Sabbe, professeur.  
Saroléa, J., ingénieur.  
Schoenfeld, médecin.  
Sérésia, Ad., ingénieur,  
Sérésia, Alf., avocat.  
Seriocop, médecin.

MM.	MM.
Sinave, L., ingénieur.	Vander Stegen, A., ingénieur.
Snoeck, J., médecin.	Vander Stegen, G., ingénieur.
Stadler, ingénieur.	Vander Stricht, O., médecin, professeur à l'Université.
Stas, J., médecin.	Vandevelde, A., assistant à l'Université.
Stas, O., candidat-notaire.	Vandevelde, G., avocat.
Steels, O.	Vandevelde, D., médecin.
Steenhauter.	Van Dooren, G., avocat.
Story, A., avocat.	Van Engelen, G., ingénieur, répétiteur à l'Université.
Svmays, M.	Van Graeve, H., avocat.
Tedesco, J., avocat.	Van Hove.
Teirlinck, L.	Van Houtte, cand.-notaire.
Teirlinck, G.	Van Impe, avocat.
Thiers, G., candidat-notaire.	Van Overschelde, J.
Thiry, C.	Van Sielegheem, W., avocat.
Thooris, P., médecin.	Van Schoote, E., cand.-not.
Thyon, C.	Van Volsom, E., ingénieur.
Toen, A., médecin.	Van Wetter, L., ingénieur.
Tontlinger, conducteur des ponts et chaussées.	Van Wetter, P., ingénieur.
Trillé, A., pharmacien.	Varlez, L., avocat.
Van Cauwenberghe.	Varlez, P., avocat.
Van Cauwenberghe, ingénieur.	Verdeyen, Ch., ingénieur.
Van Damme, A., ingénieur.	Verdeyen, J., ingénieur.
Van Damme, G., médecin.	Verbeke, J., avocat.
Vande Merghel, J., candid.- notaire.	Versavel, industriel.
Van Eerenbrugh, ingénieur.	Vstquenne, ingénieur.
Van den Houte.	Walton, F., avocat.
Vanden Brieke, médecin.	Williame, S., ingénieur.
Vander Meersch, P.	Würth, G., avocat.
Vander Ougstraeten, A., av <sup>t</sup> .	

MEMBRES EFFECTIFS.

- | MM.   | MM.   |
|---|---|
| Aerts, Jacques, Alost.                                | Braun, L., place du Commerce, 3.                        |
| Ancillia, Fernand, Basècles.                          | Buchin, boulevard de la Citadelle, 4.                   |
| Avillez (d'), J., boulevard Frère Orban, 36.          |   |
| Baccu, rue de la Liberté, 47, Alost.                  | Callebaut, A., rue du Sel, 11, Alost.                   |
| Begaux, E., av. des Arts, 20.                         | Callebaut, L., rue Th. Marberger, M., av. des Arts, 49. |
| Begaert, A., bd Léopold, 5.                           | Campos, Antonio, rue de l'Agneau, 23.                   |
| Biver, L., r. de Courtrai, 9.                         | Capel, F., r. de l'Agneau, 20.                          |
| Blondeel, J., r. du Roger, 113.                       | Chandelle, r. Ledeganck, 15.                            |
| Boddaert, F., r. des Baguettes, 141.                  | Cingolea, C., pl <sup>ne</sup> St-Pierre.               |
| Boddaert, M., r. des Baguettes, 141.                  | Colinet, J., r. de Flandre, 35.                         |
| Boeck, W., r. du Hainaut, 25.                         | Colson, rue Saint-Michel, 4.                            |
| Boedt, J., r. des Corroyeurs, Bruges.                 | Corbusier, E., rue de la Bi-loque, 5.                   |
| Boinem, J., boulevard de la Citadelle, 93.            | Cox, rue du Ponton, 7.                                  |
| Borissavlsévitch, Svétolik, bd Jardin Zoologique, 78. | Crutzen, r. de la Barrière, 4.                          |
| Bousin, G., r. Wenemaer, 10.                          | Czermeirie, S., avenue des Arts, 20.                    |
| Bracke, M., rue de l'Abatoir, 10.                     | Dauge, A., r. d. Baguettes, 18.                         |
| Brancart, rue Marnix, 19.                             | Dauge, J., r. d. Baguettes, 18.                         |
| Brasseur, r. Van Hullem, 14.                          | De Beer, M., bd d'Akker-gem.                            |
|   | De Buisseret, rue du Pré, 41, Ledeberg.                 |



MM.	MM.
De Carels, J., ch. de Bruges, 186.	De Wier, G., rue Guillaume Tell, 35.
Degroodt, J., rue digue de Brabant, 56.	Djouritchich, boulevard Zoologique, 78.
Dejaegere, Alb., boulevard Jardin zoologique, 82.	d'Oliveira, place Van Duyse, 3.
Dehoux, J., av. des Arts, 11.	Drory, M., Meirelbeke.
de Kerchove de Denterghem, rue digue de Brabant, 3.	Duclos, G., rue des Baguettes, 6.
Delcroix, J., Waereghem.	Dutry, M., place Van Artevelde, 6.
De Leeuw, E., boulevard de la Citadelle, 4.	Duwelz, boulevard Jardin zoologique, 56.
Delhay, L., rue des Femmes-S <sup>t</sup> Pierre, 114.	Engels, G., quai des Tonne- liers, 13.
Delmotte, R., rue Haut-Port, 28.	
De Moerloose, M., chaussée de Courtrai, 23.	Fameay, M., r. Van Hulthem, 18.
De Rockere, A., rue S <sup>t</sup> Liévin, 38.	Feys, Paul, avenue des Arts, 19.
De Roo, M., boulevard de la Citadelle, 17.	Feys, Michel, avenue des Arts, 19.
Descamps G., rue Charles- Quint, 73.	Figueiredo, rue du Roger, 113.
Descamps. H., rue du Roger, 117.	Fraenkel, L., rue du Roger, 113.
Descans, H., rue des deux Ponts, 17.	Freyman, A., boulevard de la Citadelle, 110.
Detry, R., chem. du Halage, 34 <sup>bis</sup> , Ledeborg.	Galle, A., Ecole spéciale. rue Plateau.
Devallée, A., place Van Ar- tevelde, 20.	Garcez, B., boulevard Frère- Orban, 36.

- |   |  |
|---|--|
| MM.   | MM.  |
| Ghevaert, J., ch. d'Hundelghem, 469, Ledeborg.    | Henrion, A., boulevard de la Citadelle, 106. |
| Gildemeister, Al., r. de Courtray, 28.            | Henry, r. Van Hulthem, 53.                   |
| Gillon, R., rempart de la Biloque, 308.           | Herrinck, P., rue du Canal, Courtray.        |
| Glorie, M., q. aux Tilleuls, 10.                  | Heyse, R., rue digue de Brabant, 71.         |
| Gabbe, O., r. du Roger, 113.                      | Hiroux, L., r. Wenemaer, 14.                 |
| Godenir, A., quai du Pont neuf, 24.               | Honlet, b <sup>d</sup> Saint-Liévin, 12.     |
| Godsdeel, rue de la Concorde, 22.                 | Hosselet, R., r. du Rabot, 15.               |
| Goetghebeur, M. rue des Baguettes, 143.           | Hoste, R., r. de Belle-Vue, 73.              |
| Gombault, A., Coupure, 51.                        | Hye, L., r. de la Barrière, 4.               |
| Gondry, P., Coupure, 109.                         | Huici, S., rempart de la Biloque, 324.       |
| Grange, F., Coupure, 49.                          | Hubert, P., rempart de la Biloque, 326.      |
| Gripari, Grand Toquet, 7.                         | Jouret, E., r. du Roger, 111.                |
| Guermontprez, G., b <sup>d</sup> Frère-Orban, 53. | Karydas, C., r. J. Plateau, 23.              |
| Gryspeerd, quai de Terplaelten, 38.               | Kenis, P., Destelbergen.                     |
| Gyhra, A., r. Conscience, 9.                      | Keon, R., rempart des Chaudronniers, 46.     |
| Haillez, G., Coupure, 239.                        | Laroy, E., rue Neuve Saint-Pierre, 26.       |
| Haillez, H., Coupure, 239.                        | Leclercq, G., rue digue de Brabant, 7.       |
| Hamendt, P., rue de la Vallée, 46.                | Lemaire, A., Coupure, 49.                    |
| Hansen, r. Van Hulsten, 36.                       | Lemyé, M., q. aux Tilleuls, 5.               |
| Hargot, M., Coupure, 109.                         | Lequeux, E., rue de la Concorde, 59.         |
| Hargot, P., Coupure, 109.                         |  |
| Hebbelynck, J., Vieux Rempart, 30.                |  |

- | MM.  | MM.   |
|--|---|
| Lepros, H., av. des Arts, 20.                | Paléologue, rue de l'Agneau, 21.              |
| Lesseliers, A., rue des Baguettes. 145.      | Parfondry, M., avenue des Arts, 13.           |
| Logtenburg, J., r. d'Ypres, 60.              | Partoes, A., rue Courte du Jour, 16.          |
| Makri, U., boulevard de la Citadelle, 107.   | Paté, F., rue du Jardin, 18.                  |
| Mardulyn, P., r. de l'Agneau, 18.            | Paté, O., boulevard du Jardin zoologique, 82. |
| Maréchal, rue Willeurs, 1.                   | Peeters, G., r. de Bruges, 18.                |
| Martens, A., quai de Terplaeten, 88.         | Penneman, R., chaussée de Courtrai, 6.        |
| Martin, R., bd St-Liévin, 34.                | Plateau, R., Ledeborg.                        |
| Massaux, rue Van Hulthem, 53.                | Poppé, R., rue du Sacré-Cœur, 55.             |
| Matras, B., place Laurent.                   | Preevost, rue de l'École, 20.                 |
| Maurage, L., r. des Femmes Saint-Pierre, 53. | Alost.  |
| Mechelynck, P., rue digue de Brabant, 16.    | Putzeys, F., r. Conscience, 9.                |
| Mees, R., boulevard du Béguinage, 117.       | Regnart, F., r. du Miroir, 2.                 |
| Moens, C., q. Baudoin, Alost.                | Regnart, P., rue de l'École Normale, 1.       |
| Montigny, L., r. Plateau, 26.                | Reintjens, A., rue digue de Brabant, 56.      |
| Mosselman, rue du Cornet de Poste, 12.       | Rimbaut, J., rue courte du Jour, 16.          |
| Noé, E., rue du Roger, 117.                  | Robelus, R., digue des Blanchisseurs.         |
| Nolf, J., rue Traversière, 12.               | Rochet, r. b <sup>ss</sup> e des Champs, 8.   |
| Ohrem, A., r. de Flandre. 50.                | Roëls, C., rue Brederode, 14.                 |
|  | Roland, A., r. des Baguettes.                 |
|  | Ronsse, A., Pêcherie.                         |

- | MM.                                      | MM.   |
|--|---|
| Rosier, B., r. du Pont-Neuf, Renaix.     | Tiberghein, L., boulevard du Jardin Zoologique, 57. |
| Roussel, E., r. Conscience, 9.           | Troch, L., rue du Roger, 115.                       |
| Roque de Pinho, J., rue de Flandre, 50.  | Urbach, rue du Roger, 111.                          |
| Roque de Pinho, A., rue de Flandre, 50.  | Van Cauwenberghe, R., rue du Casino, 5.             |
| Röthlisberger, Coupure, 195.             | Vandenkerckhove, G., rue de Berlin, 10, Ostende.    |
| Sabry, M, rue Guillaume-Tell, 48.        | Van Duneghem, J., rue Marinix, 30.                  |
| Sanfuentes, Ch., r. de Courtrai, 28.     | Van Duyse, P., rue de la Forge, 4.                  |
| Sanfuentès, L., rue de Courtrai, 28.     | Van Goethem, A., rue des Champs, 38.                |
| Seghers, A., r. Conscience, 7.           | Van Hool, boulevard du Jardin Zoologique, 60,       |
| Schoentjes, L., bd du Fort, 17.          | Van Hemelryck, r. Bernard, 23.                      |
| Schul, R., rue Arnold, 4.                | Van Loo, G., r. I. d. Bateau, 25.                   |
| Simon, D., rue Savaen, 56.               | Van Pé, G., rue Neuve Saint-Pierre, 32.             |
| Simon, J.-P., rue de la Station, 24.     | Van Ryn, J., bd du Parc, 43.                        |
| Snoeck, L., rue neuve Saint-Jacques, 38. | Van Waesberghe, N., r. Guillaume-Tell, 15.          |
| Sottiaux, A., r. du Roger, 115.          | Van Wetter, H., rue longue des Violettes, 5.        |
| Spiertz, J., r. d. Foulons, 10.          | Van Wetter, R., boulevard du Jardin Zoologique, 48. |
| Standaert, R., rue Fiévé, 11.            | Vasco da Cruz, rue du Hainaut, 25.                  |
| Steinkühler, E., r. Guillaume-Tell, 44.  |   |
| Stoops, C., r. de l'Agneau, 18.          |   |
| Thiriart, V., rue des Chanoines, 44.     |   |

- |   |   |
|---|---|
| MM.   | MM.   |
| Verstraeten, E., boulevard de Plaisance, 191. | Wyckhuysse, G., marché aux Grains, Taverne de Vienne.       |
| Vondas, Z., pl. S <sup>t</sup> -Pierre, 48.   | Wyckmans, J., r. Plateau, 3-Zafropoulo, r. Van Hulthem, 18. |
| Walin, G., r. Neuve, Ledeburg.                |   |
| Wouters, P., r. Pain-Perdu, 11.               |   |
- 

N. B. — Au moment où l'Almanach était sous presse nous avons appris l'inscription des nouveaux membres suivants :

- |   |   |
|---|---|
| MM.                                     | MM.   |
| Van Moere, rue Haut-Port, 25.           | Smetryns, A., av. de Fiennes. De la Kethulle, J., rue des Baguettes, 149. |
| Martens, E., quai de Terplaeten, 38.    | Vantroyen, L., boulev. Léopold, 23.                                       |
| Doornaert, F., place de la Calandre, 7. | Levidès, boulevard du Jardin Zoologique. 59.                              |
| Grünstein, J., boulev. Frère-Orban, 89. | Flachet, R., boulevard du Fort, 21.                                       |
| Bonard, L., boulev. du Châteaueau, 319. | Rigidiotti, V., Grand' Place, Gavere.                                     |
| Decros, M. rue de l'Agneau, 20.         | Eggen, J., rue Guinard, 20.   |

MODIFICATIONS AU RÈGLEMENT  
DE LA  
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX  
DU 13 JANVIER 1902

---

ART. 21. — Le comité est composé d'un président, d'un vice-président, et de 11 membres choisis directement par l'assemblée. Il est divisé en deux sections, la section politique et la section des fêtes. Ces sections se composent respectivement de 6 et de 5 commissaires élus sur deux listes séparées.

ART. 27. — Le comité choisit dans son sein un secrétaire, deux secrétaires-adjoints, un trésorier, un trésorier-adjoint, un porte-drapeau, un bibliothécaire et un bibliothécaire adjoint. Il sera guidé, dans ce choix par les art. 46 et 48.

ART. 29. — Le comité a pour mission : 1<sup>o</sup> de veiller à l'observation des statuts et à la mise en œuvre des moyens d'action qui y sont indiqués; de veiller à l'application du présent règlement;

2<sup>o</sup> d'exécuter le budget et les décisions de l'assemblée générale;

3<sup>o</sup> de veiller au maintien du bon ordre dans le local de la société;

4<sup>o</sup> de faire exécuter tous les travaux nécessaires à l'appropriation ou à l'entretien du local;

5° de pourvoir à tous les actes de l'administration ordinaire ;

6° De ratifier les décisions prises dans les deux sections et de régler les conflits qui pourraient surgir entre ces deux sections.

ART. 32. — Le commissaire qui s'absente des séances du comité et de sa section à trois reprises consécutives, sans se faire excuser ou sans excuse suffisante, sera rayé d'office du comité. L'élection de son remplaçant ne pourra avoir lieu que 8 jours au moins après qu'il aura reçu du comité notification écrite de sa démission.

Il fera valoir avant le vote les observations qu'il aurait à présenter ; dans ce cas, l'assemblée avant de passer à l'élection se prononcera sur le maintien de l'exclusion.

ART. 34. — Les séances du comité et des sections sont publiques ; toutefois la section ou le comité, s'ils le jugent convenable, peuvent décréter le huis-clos à la majorité des deux tiers des membres présents.

Toute question personnelle est traitée à huis-clos.

ART. 35. — Le comité aura une séance hebdomadaire. Il pourra être convoqué en séance extraordinaire par le président ou le vice-président.

ART. 36. — Le comité ne peut prendre aucune décision si la majorité de ses membres n'est pas présente.

Dans tous les cas, les membres présents à la 2<sup>e</sup> réunion pourront prendre une décision, quel que soit leur nombre.

ART. 41. — Le président convoque les assemblées générales.

Il a la police des assemblées, accorde ou retire la parole, signe les procès-verbaux de délibérations, les mandats et tous les autres actes. Il est de droit premier scrutateur.

Le président aura le droit de permettre l'entrée du local aux étudiants étrangers se présentant en corps, sans remplir les formalités prévues par l'art. 13.

ART. 44. — Le président préside les séances du Comité, de la section politique, et de l'assemblée, ainsi que les séances-tonneaux et les conférences.

Le vice-président préside les tonneaux et les séances de la section des fêtes. Le président et le vice-président se remplacent en cas d'absence ou par délégation.

### SECTION III

#### DE LA SECTION POLITIQUE ET DE LA SECTION DES FÊTES

ART. 46. — *Section politique.* — Elle se compose du président, du secrétaire, du bibliothécaire, d'un sous-secrétaire, du sous-trésorier et de deux commissaires. Elle aura une réunion hebdomadaire.

Les membres de la société sont invités à lui faire part des projets par eux conçus et relatifs au programme politique de la société.

Elle étudiera toutes les questions relatives à ce programme et convoquera le comité quand elle le jugera utile, par l'entremise du président.

Le secrétaire est tenu de lui communiquer la correspondance politique; il est tenu aussi de faire usage du copie de lettres pour toute correspondance.

ART. 47. — *Conférences.* — La section politique s'occupe seule et sous sa responsabilité des conférences et dispose des postes du budget relatifs à celles-ci. Elle organise des conférences politiques, et éventuellement scientifiques ou littéraires, données par des hommes en vue.

Au commencement de l'année, elle dressera une liste de conférenciers. Les membres se partageront la correspondance que nécessitent ces conférences.

Conformément au vœu émis par le congrès de 1904, cette



section invitera à notre tribune des orateurs de toute opinion.

Elle organise aussi des causeries données par les membres de la société. Les six commissaires de cette section politique sont tenus d'en faire donner chacun une. Ils sont individuellement responsables et la donneront eux-mêmes s'il y a lieu.

Les dates approximatives de ces causeries seront fixées avant le 15 novembre et communiquées à l'assemblée. Peu après la rentrée, le président donnera la première causerie sur le programme libéral et les principes qui en sont la base.

D'une façon générale, la section politique jugera si les conférences ou causeries seront publiques ou contradictoires. Elles seront toujours suivies de discussions.

ART. 48. — *Section des fêtes.* — Cette section est chargée de l'exécution des fêtes. Elle étudiera tout projet relatif au programme récréatif de la société. Elle pourra faire appel aux membres de la société pour exécuter ces projets, de concert avec eux, et convoquera le comité quand elle le jugera utile, par l'entremise du vice-président. Elle se réunira quand le besoin s'en fera sentir.

Elle se compose du vice-président, du trésorier, d'un sous-secrétaire et de trois commissaires.

Pour ce qui concerne les bals, tous les commissaires se relayeront pour faire le contrôle sous la direction du trésorier.

ART. 50. — Les deux secrétaires-adjoints sont attachés chacun à une section.

Ils rédigent les procès-verbaux des séances du comité et de leur section; ils sont chargés de l'envoi à domicile des convocations relatives à leurs sections respectives et déposent *ad valvas* les convocations par voie d'affiches.

En cas de vote au scrutin, ils sont tenus de délivrer des bulletins de vote à tous les membres.

Le secrétaire absent est remplacé par celui de ses adjoints attaché à la section que la séance en question concerne spécialement.

ART. 51. — Le secrétaire-adjoint absent ou faisant fonction de premier secrétaire sera remplacé par le plus jeune des membres de sa section.

ART. 61. — Le trésorier-adjoint écrit les quittances des cotisations. Il dresse la liste des membres.

Il aide le trésorier dans sa besogne, sur sa réquisition. Il le remplace lorsqu'il est absent ou empêché.

16 mars 1904.

*Le secrétaire,*  
G. HAILLEZ.

*Le président,*  
G. LECLERCQ.

COMPTE-RENDU  
DE  
L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1903-1904

---

CAMARADES,

A peine le nouveau comité était-il entré en fonctions qu'une cruelle nouvelle se répandit. Le professeur Renard venait de mourir alors qu'un acte de franchise qui eut un retentissement énorme venait, à une époque relativement récente, de le livrer à notre admiration sympathique. Nous eûmes à cœur d'aller nombreux saluer ses dépouilles mortelles et nous sûmes contribuer par la suite à l'érection du monument qui honorera le grand apostat autant que la vérité qui l'a libéré.

Les vacances jetèrent quelque peu dans l'oubli ce grand événement et les incidents qui l'accompagnèrent et bientôt, le 14 octobre, l'année débutait par la séance solennelle de rentrée. A l'issue de celle-ci, un imposant cortège amenait à nous de nombreux nouveaux. L'enthousiasme délirant qui ne cessa de régner pendant nos premiers tonneaux, ainsi que le nombre et la valeur des chanteurs et monologuistes qu'il nous fut donné d'y applaudir étaient du meilleur augure pour l'accomplissement de notre programme récréatif.

Le bal de novembre qui, au dire de plusieurs anciens, fut un des plus animés qu'ils virent, fut bientôt suivi d'un

tonneau, où nos professeurs, accourus nombreux, purent se convaincre que nos joyeuses traditions n'étaient pas encore près de se perdre. M. Swarts y fut fêté avec un enthousiasme qui n'eut d'égal que celui avec lequel il fut ovationné à la fête des Colonies.

Cette fête, qui termina le premier trimestre, fut l'objet de nos constantes préoccupations et c'est là peut-être l'une des causes pour lesquelles le bilan de notre activité politique pendant ces trois mois ne fut pas excessivement chargé.

Bientôt, nous eûmes le tonneau qui servit le prétexte à l'original concours de fumeurs, le tonneau que nous dûmes à la générosité du camarade Mosselman, le tonneau qui eut lieu le 9 mars, dans un décor inénarrable et l'annuel tonneau des conscrits.

Si nous ajoutons à ces festivités l'audition du chanteur comique Castello, le bal dont l'éclat fut rehaussé par les fêtes de la Wallonne, la fête au théâtre Minard, dont le succès est dû en grande partie à la phalange artistique « Le Néant », les courses universitaires qui affirmèrent une fois de plus notre supériorité sportive, on aura esquissé toutes ces fêtes remarquables, si pas par leur trop grand nombre, du moins par leur variété et leur originalité, et dont nous avons tous gardé le meilleur souvenir.

Dans cet ordre d'idées, qu'il me soit permis de déplorer que les membres ne profitent pas assez des sacrifices que la société s'impose pour contribuer à leur développement physique; espérons que l'an prochain ils iront plus nombreux aux séances du gymnase, devenues journalières grâce à un accord conclu avec l'Association athlétique gantoise.

J'en arrive à notre activité politique qui, je l'ai dit, ne se manifeste d'une façon caractéristique qu'à partir du nouvel

an. Le 17 janvier se tenait à Bruxelles le 6<sup>e</sup> congrès annuel des étudiants libéraux de Belgique, auquel plusieurs de nos délégués prirent une brillante part. Notre activité générale s'en ressentit favorablement. La question de notre éducation politique ayant été débattue, un projet de règlement qui concernait cette question fut présenté et voté. Nous eûmes ensuite ces séances fameuses où fut discutée cette question si palpitante de l'alliance anticléricale. Chacun de nous y apportait toute l'ardeur de ses convictions, toute la puissance de son jugement, comme s'il se fut agi de l'existence même du parti.

Mais l'orage qui grondait dans toutes les universités du pays devait trouver un écho parmi nous : le 8 mars, les calottins nous attendaient à la sortie de « Ces Messieurs ». Leur arrogance fut de courte durée et ils ne durent leur salut qu'à une fuite honteuse. Fait divers banal aux yeux de quelques-uns, cet événement eut néanmoins pour nous une portée plus grande. S'il mit à nu cet esprit d'intolérance et de fanatisme qui forme le fond de l'âme cléricale, il nous permit, quant à nous, d'affirmer une fois de plus notre vitalité.

Parlons maintenant des conférences. Nous avons eu celles de MM. Discailles, sur la guerre du Mexique ; Dupureux, sur l'Espagne ; Rambault, sur le sujet : « Libéral et religieux » ; du camarade Sabry sur la religion musulmane, Nous eûmes ensuite quatre conférences de M. Hocart sur des sujets religieux et philosophiques dont l'importance au point de vue moral n'échappera à aucun de nous. Ces quatre conférences successives furent une innovation dont nous n'avons qu'à nous féliciter, car, à en juger par l'assiduité avec laquelle elle fut suivie par le public, nous croyons avoir fait œuvre efficace de propagande. Dans cette énumération, on le voit, les conférences politiques ne

brillent pas par leur abondance : le comité n'y peut rien : nos hommes politiques nous répondaient invariablement qu'ils dépensaient toute leur activité pour le succès des dernières élections. Nous aurions mauvaise grâce à leur en faire un reproche ; d'ailleurs, le zèle que nous avons développé n'est pas perdu, car de nombreuses promesses nous ont été faites pour l'an prochain.

Tandis que nos hommes politiques rivalisaient de dévouement pour la grande cause, nous nous efforcions de les seconder, et chaque manifestation voyait arriver notre bannière suivie par un contingent plus ou moins fort d'étudiants. Nous fûmes sur la brèche, à Gand même, plus d'une fois, à Grammont, à Tournai, à Ledeberg, à Meulestede, à Eccloo, à Akkergem, au congrès progressiste de Bruxelles, au congrès des jeunes gardes d'Anvers.

Il faut, à chaque fin d'exercice, camarades, mettre un large crêpe au compte-rendu de l'année qui s'écoule.

Cette fois-ci, la mort nous a été particulièrement cruelle. Elle nous a ravi plusieurs de nos plus dévoués et de nos plus sympathiques camarades. C'est d'abord Monsieur Henri Verdeyen, ancien étudiant, qui mettait à notre disposition son beau talent de chanteur chaque fois qu'une fête libérale réclamait son concours. C'est ensuite Monsieur Alfred Morleghem, docteur en philosophie, le brillant polémiste dont les succès retentissaient déjà dans la presse belge ; c'est enfin notre cher camarade Doorme, enlevé brutalement presque à la fin de ses brillantes études, notre vaillant leader, sur lequel nous fondions les plus légitimes espérances.

Après avoir rendu cet hommage ému à ceux qui ne sont plus, permettez-moi d'interroger l'avenir au nom des idées qui sont notre raison d'être.

Nous voyons pour la vingt-huitième fois l'œuvre com-

mune édiflée sur l'activité intellectuelle des uns, sur l'humeur joyeuse des autres, sur le dlvouement de beaucoup. Nous allons sceller ce vingt-huitième chaînon qui nous rattache à un passé de luttes soutenues avec une inégale ardeur, il est vrai, mais de luttes incessantes.

Notre histoire est celle de notre parti, nos luttes sont ses luttes, ses tendances sont les nôtres, notre vie est le reflet de la sienne. Quand il a succombé, nous avons vu nos rangs se décimer, pour atteindre le nombre qui, depuis quelques années déjà, ne baisse plus et qui, malgré tout, fait encore de nous l'organisme estudiantin le plus puissant de l'Université.

Et à ceux qui s'inquiètent du sort de notre vieille Générale, je demande de poursuivre notre parallèle, de voir ce que devient le parti libéral. Et, camarades, ici une constatation réconfortante nous reste à faire.

Par vingt fois déjà, à la fin de l'année, nos prédécesseurs avaient enregistré une longue suite d'espairs déçus, de rêves irréalisés. Chaque consultation du corps électoral amenait une victoire nouvelle de la réaction. Certes, notre existence même ne fut jamais en jeu, notre enthousiasme ne fut pas un instant ébranlé — et ceux de nos aînés qui connurent les heures mauvaises portent aujourd'hui les coups les plus redoutables à l'ennemi séculaire — mais il semblait, à la vue de ce décevant cortège de défaites, que le cauchemar n'allait jamais finir ; on eût cru que le progrès lui-même allait faire faillite. Nos adversaires, abusant de l'ignorance et de la naïveté des foules, prétendaient impunément qu'ils étaient à la fois les défenseurs de la liberté et les représentants de la secte intolérante. Aujourd'hui, le peuple lui-même a dissipé cette équivoque : on peut le payer de mots, mais cela ne dure qu'un temps.

Depuis vingt ans, nous pouvons dire que pour la pre-

mière fois le parti libéral tel que le veut la jeunesse, le parti libéral démocratique s'achemine vers le pouvoir.

Et je me hâte de conclure : il ne se peut pas que le souffle généreux qui fait vibrer d'enthousiasme tous les soldats de la grande armée libérale, ne se maintienne parmi nous et ne se manifeste par un regain de vitalité.

Il ne suffit pas désormais de se montrer, de clamer bien haut la justice de nos principes ; il faut surtout discuter, étudier, agir. Il faut, comme l'a dit notre ami éclairé M. Discailles, dans le dernier Almanach, rétablir la section des conférences.

C'est à cette tâche que je convie tous les dévoués. Ensuite, conscients de notre valeur, nous entrerons dans l'arène politique plus résolument que jamais. Au milieu d'une jeunesse enthousiaste nous élèverons notre vieux drapeau pour l'aider et la guider.

Voilà notre programme, et il faut que nous jurions de le mettre en œuvre. Nous ne devons pas nous occuper seulement de ce que font nos adversaires, nous devons faire plus qu'eux et mieux qu'eux. Nos actes n'ont pas les mêmes mobiles que les leurs. Tandis qu'eux vivent de leur opinion et attendent d'elle qu'elle leur procure une position aisée, combattons pour nos idées, parce que nous savons que le peuple belge attend d'elles son émancipation. Voilà toute la différence : c'est dans cette différence que réside la source même de notre vitalité, c'est elle qui nous permet d'augurer nos triomphes futurs.

G. H.

---



## Cercle Universitaire des Colonies Scolaires.

Sous la présidence d'honneur  
de M. l'Avocat G. LAMPENS.

(Fondé le 28 janvier 1895.)

Depuis qu'il existe, — et voilà bientôt deux lustres qu'il existe — jamais le Cercle universitaire des Colonies scolaires n'a connu une année aussi brillante, aussi prospère que l'année 1904.

C'est donc de tout cœur que nous tenons à remercier tous les Étudiants libéraux pour le concours qu'ils ont inlassablement prêté au Cercle chaque fois que celui-ci a fait appel à leur dévouement. Les voyant si plein d'ardeur à le seconder, le comité n'a pas craint de recourir souvent à leur aide. Tous ont rivalisé de zèle dans cette tâche humanitaire et ils ont, par là, assuré à nos fêtes un succès inespéré.

La fête, donnée au Grand-Théâtre en décembre 1903, a réussi au-delà de toute espérance : salle archicomble et soirée amusante. Le public, toujours curieux de connaître les secrets de la vie estudiantine, applaudit fort la revue « V'là la rentrée ! », composée par le camarade Servais. Et vrai, l'œuvrette méritait l'accueil enthousiaste qu'on lui fit : elle raillait agréablement, sans acerbité aucune, professeurs et étudiants ; elle était pétillante d'esprit, un peu leste parfois en certains couplets, mais sans grivoiserie, souvent frondeuse, mais sans acrimonie ; elle appelait la franche gaité, le bon gros rire, et les spectateurs, mis en joie par cette verve estudiantine, ne ménagèrent point leurs applaudissements aux camarades acteurs et à l'auteur.

Merci à eux tous.

Merci à vous tous, Libéraux qui avez assisté nombreux à notre représentation et nous avez permis, par votre obole, de secourir nos petits malheureux; merci à vous autres, camarades de la Fédération, qui ne nous avez pas ménagé votre généreux dévouement, mais doublement merci à l'ami Servais, que d'unanimes regrets suivront dans sa retraite de la vie estudiantine.

Au carnaval, cette année-ci comme toujours, nos collecteurs déguisés en pierrots se répandaient en ville, quêtant dans les maisons amies pour nos petits déshérités. Partout, ils trouvèrent bon accueil; aussi la collecte rapporta-t-elle une somme assez rondelette.

Mais c'est surtout à nos chanteurs, aux camarades R. Van de Castele et H. Verdeyen, — que la mort est venue nous ravir, hélas! en la pleine jeunesse de ses vingt-cinq ans — et à leur accompagnateur, J. Logtenburg, que vont nos remerciements.

Ce furent les héros de cette journée: déguisés en bohèmes, ils parcoururent dans l'avant-soirée les principaux cafés du centre de la ville, lançant partout leur appel à la charité.

N'oublions pas non plus les camarades mandolinistes: Gobbe, Patcos, Sacré... qui, nouveaux troubadours, s'en allèrent charmer les oreilles du public gantois dans les quartiers plus excentriques (au sens propre du mot).

Enfin, pendant la foire, le Cercle universitaire des Colonies scolaires organisa sa soirée traditionnelle au Carrousel-Salon; comme toujours elle fut fort joyeuse et l'entrain le plus endiablé ne cessa d'y régner.

Toutes ces festivités nous permirent d'apporter de notables améliorations à notre colonie scolaire de Crocodile et de mieux atteindre notre but humanitaire.

Remercions aussi, et de tout cœur, nos généreux donateurs et les nombreux anonymes qui ne nous oublient pas dans leurs actes de charité.

Comité pour l'année 1904-1905 :

*Président*, J. COLINET; *Vice-président*, A. DAUGE; *Secrétaire*, N. VAN WAESBERGHE; *Trésorier*, A. DE KERCHOVE DE DENTERGHEM; *Porte-drapeau*, R. HEYSE.

---

## Cercle littéraire des Étudiants libéraux

sous la présidence d'honneur  
de M. le Professeur E. DISCAILLES.

(Fondé le 2 février 1880).

Les comptes-rendus de l'activité du cercle en 1901-1902 et 1902-1903 constataient un état de choses assez florissant ; les séances en nombre raisonnable étaient agrémentées de conférences intéressantes souvent, suivies de discussions instructives en même temps qu'agréables, égayées de la verve de chacun et régies par une franche cordialité.

Malheureusement, il n'en a pas été de même en 1903-1904.

Il n'y eût vraiment que la bibliothèque qui fut gérée avec ordre. Il est consolant de voir que si les rares séances que daigna organiser le comité furent à peine suivies, les membres se dédommagèrent amplement en faisant de fréquents emprunts à notre dépôt de livres.

Il est triste de constater combien fut grande l'insouciance dont firent preuve les autres membres du comité : l'abandon dans lequel ils laissèrent la société confiée à leurs soins est

au plus haut point blâmable. Une telle inactivité d'un an est le premier symptôme de la décrépitude d'un cercle.

Et qu'on ne nous dise pas qu'il ne faut point divulguer une situation pareille dans un document officiel : nous est avis que c'est un devoir, afin de prévenir ainsi les comitards ultérieurs que leurs actes seront appréciés à leur juste valeur. Il n'est pas permis que ceux qui sont à l'honneur ne soient pas à la tâche.

Nous exprimons l'espoir que les comptes-rendus à venir constateront un retour à la belle et gaie activité d'antan et que la Littéraire redeviendra, comme par le passé une cordiale réunion d'amis. Pour cela il n'est besoin que d'un peu d'initiative et de travail de la part de ceux qui seront appelés à diriger ce cercle qui accomplit cette année son vingt-cinquième anniversaire, ce dont ne semble pas se douter le comité.

Comité pour 1904-1905 : *Président* : M. FAMAËY.

---

## Société Libérale des Étudiants en Médecine

Sous la présidence d'honneur de

M. le professeur émérite CH. VAN BAMBEKE.

L'an dernier, la Médecine fut trouvée gravement anémique, moribonde faut-il dire, et dans une suprême consultation, à laquelle participèrent toutes les sommités de la science médicale, il fut décidé qu'on tenterait d'obtenir de la Médecine un rejeton; comme traitement de l'anémie grave, la grossesse peut, sans doute, avoir d'excellents

résultats ; donc les membres purent s'attendre à voir résulter des choses merveilleuses de la fécondité de la Médecine.

Au point de vue de la malade, le traitement fut absolument nul, puisque, et ce beau projet, et la Médecine malheureusement aussi, avortèrent ; elle est donc loin d'être guérie, ne va même pas mieux, pas plus mal cependant que l'an dernier non plus.

Puisque nous nous trouvons ici devant un cas désespéré, ne perdons plus notre temps à rechercher pour les combattre les multiples causes de dépérissement ; attaquons-nous directement aux symptômes. Et que voyons-nous ? Les membres ne viennent plus, ou presque plus, aux séances, et pourquoi ? N'offrent-elles donc plus le même attrait que celles auxquelles assistèrent si nombreux nos aînés ? A ce point de vue, la Médecine n'a point changé ; les membres seuls ne sont plus les mêmes : un bon verre de triple les épouvante, et à la Médecine, horreur ! il y en a tout un tonneau ; quand ils sortent le soir, ils voient partout se dresser, dans l'ombre de la nuit, le spectre de l'examen, menaçant leur tête d'une... buse.

Effrayés, il rentrent chez eux et cherchent à éloigner l'affreuse vision, en lisant dans le grand bouquin l'histoire d'une insertion de muscles, ou la physiologie de la reproduction chez les sangsues.

Apprendre. apprendre toujours et sans trêve, mais rire, jamais : voilà leur devise.

Que faut-il donc faire pour que, malgré la bière et malgré la joie, ces membres viennent aux séances ?

L'expérience plus d'une fois déjà l'a prouvé : Qu'un professeur, qu'un médecin donne une conférence, aussitôt ils accourent et prennent les premières places, afin de ne pas perdre un mot de ce qui sera dit, afin d'apprendre

encore, toujours, jusque dans une réunion de la Médecine.

Il suffira de quelques séances de ce genre pour que nos membres reprennent le chemin de la salle des réunions; ils y apprendront à connaître ces hôtes qui en sont toujours : le rire et la franche camaraderie, et ne voudront plus dès lors manquer une seule occasion de les rencontrer.

J. PIRON.

Comité pour 1904-1905 :

*Président*, J. BLONDEEL ; *Vice-président*, LESSELIERS ; *Secrétaire*, PIRON ; *Trésorier*, LAUREYS ; *Porte-drapeau*, DUCLOS ; *Commis-saires*, VAN HYFTE et BRUNEEL.

## Cercle des Étudiants Wallons libéraux

sous la présidence d'honneur  
de M. le professeur J. MASSAU.

(Fondé en 1882).

Notre cercle a traversé en 1903-1904 une année réellement prospère. Il n'en pouvait être autrement d'une société qui célébrait son trente-cinquième anniversaire en même temps qu'elle recevait, coïncidence joyeuse, son centième membre.

Ainsi que naguère, les séances ont succédé aux séances, toujours gaies, toujours bruyantes, agrémentées soit de tonneaux divers, soit de concours de jeux.

Le comité s'est montré à hauteur de sa tâche; mais où on l'apprécia surtout, ce fut dans l'organisation des festivités du « trente-cinquième. »

Rendons ici hommage à l'activité du camarade Williame et de ses collaborateurs. Ce furent vraiment de belles fêtes.

Les délégués nombreux venus de Bruxelles, Liège, Anvers, Gembloux et Mons, reçus en notre maison, déclarèrent avoir assisté à peu de réunions aussi pleines d'entrain que celles qui marquèrent nos fêtes.

Nous nous rappellerons souvent ces trois jours de franche gaieté : le banquet auquel assistaient MM. les professeurs Depermentier et Massau, les si fidèles protecteurs de notre Cercle, avec MM. Discailles et Deneffe; les ballades en ville et surtout l'excursion à Heusden. Cette charmante commune se souviendra certes longtemps du passage des gais lurons de Wallonie qui firent résonner ses agglomérations silencieuses et agrestes de leurs chants, de leurs rires, de leurs lazzi. Trois bons copains profitèrent de l'occasion pour mystifier le curé de l'endroit, auquel ils se donnèrent pour de braves calotins en ribotte, et qui les reçut de façon onctueuse.

Remercions les sociétés qui nous envoyèrent leurs délégués, prouvant une fois de plus par cette attitude la solidarité qui règne entre les cercles libéraux de nuances et de buts divers.

Ajoutons que 1904-1905 s'annonce bien.

Voici la composition du nouveau comité :

*Président* : SIMON ; *Vice-président* : BOUSIN ; *Secrétaire* : DUMORTIER ; *Trésorier* : DUPONT.

---

## CERCLES NON FÉDÉRÉS

---

### Le Cercle des Étudiants Rationalistes

L'année 1903-1904 laissera dans l'histoire du Cercle des Etudiants Rationalistes un souvenir aussi douloureux qu'ineffaçable. Deux pertes bien cruelles ont marqué son commencement et sa fin.

A peine notre société venait-elle d'être frappée dans la personne de son cher et regretté président d'honneur, le très illustre professeur M. Alphonse Renard, qu'un accident bête lui arracha brutalement son dévoué président, le sympathique et distingué camarade Jules Doorme. Et voilà comment le deuil n'a pas cessé d'étendre son crêpe sur le vaillant cercle ainsi décapité.

La vic de ces deux hommes nous a été précieuse. Qu'elle se prolonge indéfiniment dans notre mémoire comme un exemple de travail, de dévouement et de Libre Pensée. L'immense concours d'amis et de savants qui ont tenu à rendre un dernier hommage de sympathie et d'admiration à l'éclatante et courageuse sommité scientifique que fut M. le professeur Renard et à l'opiniâtre énergie que fut notre malheureux ami Jules Doorme, nous dispense suffisamment de faire ici des éloges plus amples et certainement toujours en dessous de la valeur de ces deux nobles intelligences, de ces deux grands cœurs.

C'est M. le professeur Vercoullie qui nous a fait l'honneur d'accepter la succession de M. le professeur Renard. Déjà,



l'année précédente, il nous avait donné des preuves solides de l'intérêt tout particulier qu'il nous porte et de son inébranlable attachement. Personne, mieux que lui, ne pouvait occuper la présidence d'honneur de notre phalange et nous le remercions sincèrement de l'empressement qu'il a mis à vouloir soutenir dans ses terribles épreuves le Cercle des Etudiants Rationalistes.

Que dans ces tristes circonstances, dans cette crise, pouvons-nous dire, l'activité de notre cercle se soit un peu ralentie, on le comprend aisément. Et puis, à nos appels aux conférenciers qui luttent dans un but analogue au nôtre, il n'a pas été répondu avec autant d'affirmatives qu'en 1902-1903, car beaucoup d'orateurs, malgré leurs marques manifestes de sympathie et d'encouragement, ont dû renoncer à venir nous apporter la bonne parole, empêchés qu'ils en étaient, soit par la maladie, soit par des occupations trop tyranniques.

Pourtant on n'a pas chômé chez les Etudiants Rationalistes. — Nous avons eu le plaisir d'y entendre, en un discours enthousiaste, M. l'avocat Roosens, sonner dans les rangs la charge contre les religions qui oppriment et avilissent les races. Madame Gatti de Gamond, l'infatigable directrice de l'orphelinat Rationaliste de Bruxelles, nous y a entretenus des Encyclopédistes avec beaucoup de talent, une science profonde et un charme incomparable. Mais surtout feu notre cher Président, Jules Doorme, nous a donné une conférence substantielle et docte. Avec une méthode toute pédagogique, il nous a exposé les théories de l'évolution des êtres. Longuement et sagement il avait préparé, avec l'aide du camarade Joseph Laureys, toute une série de coupes microscopiques dont les projections à l'acétylène n'aidèrent pas peu à la compréhension de cette partie si importante et si aride des sciences biologiques.

Guidé par un dévouement sans marchandage il venait nous expliquer, clairement en une couple d'heures, ce qui avait coûté à sa propre intelligence si vive des semaines d'un labeur assidu.

Citons encore la causerie pleine d'intérêt que nous fit le camarade Charles Vanden Kerchove sur les théories solaires; celle du camarade René Martin, qui avait étudié les analogies entre les mythes védiques et les mythes chrétiens.

Bien plus, non contents d'ensemencer les cervelles de bonnes idées, les Etudiants Rationalistes ont essayé d'en extirper, ou tout au moins de leur rendre inoffensives, la vermine et la mauvaise herbe qui trop souvent ravagent les bonnes cultures et n'empiètent que dans une trop large mesure sur le bon grain. Une enquête a, par conséquent, été menée au sujet des abus sans nombre exercés, contre la liberté de conscience des malades, par l'élément religieux qui, sous prétexte d'assistance, s'est immiscé dans l'hôpital civil de Gand, institution essentiellement laïque et neutre. Elle a abouti à une protestation énergique envoyée à l'Administration des Hospices Civils et aux journaux locaux, réclamant un grand nettoyage. Mais jusqu'à présent aucune mesure n'a été prise pour diminuer l'odieuse pression catholique qui sévit à l'hôpital. Espérons néanmoins que la campagne sera reprise avec une nouvelle ardeur jusqu'à ce que pleine et entière satisfaction ait été donnée à une revendication aussi légitime que la laïcisation complète de l'hospitalisation et de la bienfaisance publiques.

Malgré tout donc, pendant cette année terrible, le cercle a quand même continué à poursuivre son but d'émancipation par la Raison, sinon avec l'activité fébrile des premiers jours, du moins avec une efficacité suffisante pour lui préparer un avenir de puissante influence, car, constatons-le avec un juste orgueil, les Etudiants Rationalistes ont secoué

déjà l'indifférence de nombreux copains, chez lesquels ils ont provoqué une recrudescence des idées philosophiques. Et ce, non seulement à Gand, où incontestablement notre consœur, la Société Générale des Etudiants Libéraux, a subi une révivification anticléricale, grâce à ses membres à la fois libéraux et rationalistes, mais encore à Bruxelles, à Mons et à Gembloux, où se sont formés, à notre instar, des groupements d'étudiants libres-penseurs.

M. R.

Le comité pour l'année 1904-1905 a été composé comme suit :

*Président d'honneur* : M. le Professeur VERCOLLIE ; *Président* : RENÉ MARTIN ; *Vica-président* : JOSEPH LAUREYS ; *Secrétaire* : MAURICE RAEPSAET ; *Secrétaire-adjoint* : LÉON FRANKEL ; *Trésorier* : ARMAND VAN HOOL ; *Commissaire* : ALEXANDRE SAINDERICHIN.

---

## Société Générale des Étudiants Étrangers

(Fondée en 1901.)

Ce cercle cosmopolite continue à prospérer, particulièrement depuis qu'il a établi ses pénates dans le joli local de la place Laurent, au café Suisse.

Là ont lieu, comme par le passé aux Arcades, les réunions amicales où se mêlent toutes les langues et toutes les races. C'est « l'entente cordiale » en miniature qui réunit dans une pensée de solidarité et de récréation les étudiants des nationalités diverses. Et cet aggloméré hétérogène est le milieu le plus fertile qui soit en sentiments de cordialité et en inventions récréatives.

Les sports et les arts retiennent toujours l'attention des membres : nous n'en voulons pour preuve que l'entraînement auquel se soumettent certains d'entre eux et la charmante séance musicale organisée à l'occasion du 4<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du cercle et à laquelle furent conviés les délégués de toutes les sociétés estudiantines de l'U. de Gand.

Nous souhaitons à la S. G. d. E. E. beaucoup d'exercices comme celui de 1903-1904.

Pour 1904-1905 :

*Président* : D'OLIVEIRA ; *Vice-président* : GARCEZ.

## Le « 't Zal wel Gaan »

Pendant l'année écoulée, le « 't Zal » a témoigné d'une activité extraordinaire. Les séances furent en général très suivies et il y en eût de très houleuses.

Comme chaque année, les conférences ont constitué le principal attrait de nos soirées.

Nous citerons : « De Taal van 't Paradys », par le Prof. Vercoullie ; « Sur la tolérance », par le Prof. Hoffmann ; « L'écrivain Arne Garborg », par le Prof. Logeman ; « Klauwaard en Geus », par le Prof. P. Fredericq. Qu'il nous soit permis de remercier cordialement une fois de plus ces Professeurs qui montrent tant de bienveillance aux étudiants et aux sociétés estudiantines.

D'anciens membres du « 't Zal » vinrent aussi conférencier parmi nous. Tels MM. Basse. Van de Weghe, Fris, Prisse et Prayon van Zuylen, auxquels nous exprimons toute notre reconnaissance.

Mentionnons encore les causeries des membres du cercle Faure, Vandenkerckhove, J. Van Roy, Denucé, ainsi que la conférence que nous fit le poète Ch. Bogaerd.

Notre tableau très résumé de l'activité du « 't Zal » en 1903-1904 serait incomplet s'il ne faisait mention des débats très animés et très intéressants qui eurent lieu lorsqu'on discuta la question des alliances en vue des élections législatives.

De tout ce qui précède, il ressort que le « 't Zal » est une société prospère. Le Comité — et nous faisons spécialement allusion aux présidents Denucé et Faure — s'est toujours très bien acquitté de sa tâche.

Nous avons accompli d'excellente besogne et avons discuté beaucoup de questions intéressantes. C'est avec satisfaction que nous le constatons.

Parmi nous il en est qui terminent leurs études cette année et entreront dans la vie active. Ils sont en bonne voie, qu'ils tâchent de ne pas en sortir !

Puissent-ils toujours rester fidèles à notre chère devise : « Klauwaard en Geus ! »

Comité pour 1904-1905 :

*Président* : FAURE ; *Sécrétaire* : VAN DEN KERCKHOVE ; *Secrétaire-adjoint* : VUYLSTEKE ; *Trésorier* : VAN DER GUCHT ; *Commissaires* : APS et VERCOULLIE.



## BRUXELLES

---

### Association Générale des Etudiants

Représente officiellement et dignement les Etudiants de l'Université Libre. Sa direction a été confiée, depuis l'abdication de Walther Vande Walle, au camarade Fernand Cuvelier, déjà célèbre par ses travaux d'orchestration et ses talents de directeur des fêtes de l'A. G. Il s'est aussi bien acquitté de ses nouvelles fonctions. Ses prédécesseurs, il est vrai, lui tracèrent la route, et il n'avait qu'à suivre leur exemple en s'aidant de ses zélés comitards.

Aussi les fêtes, séances intimes, attractions diverses n'ont-elles pas manqué. La St Verhaegen, fête patronale de l'Alma Mater, a été célébrée avec l'éclat habituel. Le président a prononcé une vibrante allocution libre-exaministe et anticléricale, clamant devant la foule assemblée dans la salle académique, les revendications que nous sommes en droit d'exiger vis-à-vis de nos adversaires. — Dans toutes les circonstances le comité de l'A. G. a pris à cœur la tâche de défendre le principe du Libre-Examen et

son activité n'a pas été sans décider les autorités à prendre des mesures sérieuses contre les Trubelions cléricaux.

Toutefois, dans l'entretemps les plaisirs n'étaient pas négligés : un comité des fêtes devoué travaillait sans relâche à l'organisation de représentations chat-noiresques (avec le concours du Cercle Universitaire d'Anvers et des Scalptores Ani), de bals et surtout la fameuse Exposition d'Art Estudiantin dont la réussite indiscutable a couronné les efforts de tous les collaborateurs. N'oublions pas la célèbre revue : « Halte Cesse » ou « le Zingueur de Notre Tram » qui n'a pas été fort goûtée de l'auditoire, peut-être à cause d'un manque de préparation. Il est vrai que les dirigeants de l'A. G. machinaient déjà la création de la Maison des Étudiants, rêve caressé depuis de nombreuses années, et qui, souhaitons-le, se réalisera cette fois, grâce au bienveillant concours des Mécènes universitaires et de nos professeurs.

### **Les Sections de l'A. G.**

n'ont pas chomé. Les conférences, séances, divertissements variés, ont permis aux membres de goûter les douceurs de la fraternelle vie universitaire.

---

### **Cercle des Etudiants Libéraux**

Dans le firmament bleu du quartier latin bruxellois, il remonte progressivement disons même progressivement, le vaillant Cercle des Etudiants Libéraux, comme curieux d'en atteindre le zénith. Les causes ? beaucoup d'accessoires à noter comme les encouragements financiers d'une liste interminable de très libéraux membres honoraires, de créa-

tion toute récente, et alors, une simple petite recrudescence de confiance et d'animation politique au lendemain de mai 1904, habilement tenue en éveil et exploitée par un programme de travaux élaboré dès les premiers jours d'octobre.

Des orateurs libéraux, et non des moindres, sont venus conférencier tous les lundis à la tribune du Cercle. M. le professeur Vanderkindere, MM. les sénateurs Lecomte et Lambiotte, MM. les députés Lorand, Hambursin, Masson, MM. Cocq, Pêtre, Devêze et d'autres personnalités avec lesquelles nous correspondons à l'heure actuelle, ont examiné et examiront sous toutes ses faces le programme des gauches en opposition vive avec la politique actuelle. Notre excellent ex-président le docteur Bouché a inauguré par une conférence préliminaire, la réorganisation de l'école d'orateurs ; le camarade Julius Hoste et d'autres y ont également exposé différents sujets.

Non content de cela, le cercle a eu une action libre penseuse. Sous les auspices du cercle, M. le professeur Lucien Anspach a donné en dix conférences publiques un cours d'exégèse sur les origines et la formation des dogmes.

De multiples mesures ont été prises pour susciter parmi les membres le désir de faire par eux-mêmes leur documentation politique en la facilitant par tous moyens : la réorganisation de la bibliothèque, la création d'une salle de lecture où tous les journaux libéraux du pays sont à la disposition des membres, les facilités pour eux de se procurer des cartes d'accès à la Chambre et au Sénat, l'institution de mardis politiques en vue de prendre contact avec la politique quotidienne tant belge qu'étrangère et de la discuter, ont fait naître un renouveau de vie libérale à l'Université. Il convient enfin de signaler la participation du cercle aux manifestations de Grammont et de Louvain et sa sortie en masse lors de la grande fête de la jeunesse libérale, le 6 novembre 1904.



Toute cette activité ininterrompue qui met la satisfaction au cœur des jeunes décidés qui président aux destinées du cercle portera ses fruits dans un avenir prochain, espérons-le.

Ce n'est plus contre de jeunes trubelions que nous avons à diriger nos coups; ceux-là sont définitivement matés et nous laissent le calme propice à une bonne et solide instruction. Il faut songer maintenant à viser plus haut, à prendre rang et taille dans la mêlée pour le dernier assaut qui enlèvera l'« imprenable » citadelle cléricale.

*Président*, ALBERT DUMONT; *Vice-présidents*, EMILE BROGNIEZ et MAURICE DELATTE; *Secrétaire*, CHARLES JANSON; *Trésorier*, LUCIEN LAMBIOTTE; *Bibliothécaire*, MAURICE BOURQUIN.

---

## Vlaamsche Vooruitstrevende Studentenkring

« *Geen taal, Geen Vrijheid* »

Sous la présidence d'honneur

de M. le Professeur VERMEYLEN.

Contribue pour une large part à l'activité universitaire. Se réunit tous les jeudis en un petit cénacle où l'on discute, chante, boit et s'amuse. Des professeurs, artistes, savants et étudiants y confèrent sur des sujets politiques, philosophiques, scientifiques. Les membres du Kring sont d'ardents défenseurs de la politique libérale progressiste. Leurs séances sont empreintes de franche cordialité et, celle-ci s'associant à l'action de la geuze-lambic, prolonge leur durée jusqu'à des heures très avancées, les transportant parfois jusqu'à Waterloo ou un lieu de villégiature quelconque.

Comme tout cercle qui se respecte, le *VI. Voor. St.* orga-

nise chaque année un banquet de clôture qui ne manque jamais d'entrain et d'originalité.

Quelques lettrés ont émis le projet de faire paraître un Almanach du Kring. Voilà, certes, une idée qui mérite d'être encouragée et dont les adeptes ne manqueront pas.

C'est VIKO GUNZBURG qui vient de succéder à ARTHUR CORNETTE comme président.

---

## Cercle des Étudiants Wallons

Sous la présidence d'honneur  
de M. le professeur ROUSSEAU.

On s'y amuse ferme, ainsi que ne cessait de le constater le syndic de la presse universitaire dans ses comptes-rendus restés mémorables.

Les enfants de la Wallonie, perdus dans la capitale, sont heureux d'y retrouver le foyer abandonné et les précieux conseils présidentiels. Leurs aînés les guident à travers les détours difficiles de la vie estudiantine et leur apprennent l'art de plaire sans se laisser poirifier.

Le programme annuel comporte, comme d'habitude des concours de jeux de cartes, de pipes, la réception de la saint Verhaegen, une excursion à Vilvorde et une visite officielle à la foire d'Ixelles. N'oublions pas le fameux bal traditionnel et travesti qui compte, sans contredit, parmi les plus animés et les plus assidûment fréquentés par nos jolies grisettes.

*Président* : FRANZ ANDRÉ.

---

## Cercle Universitaire Borain

Compte 20 années d'existence, ce dont peu de cercles universitaires pourraient s'enorgueillir. Le secret de sa longévité ? A toujours constitué une réunion d'amis dévoués et sûrs. Fait une séance tous les 15 jours. Ordre du jour extrêmement chargé et varie. On discute beaucoup, on crie très fort. Mais on fait surtout de la musique, depuis sa fusion avec le Cercle tournaisien représenté par un élément important et c'est....? Paul Telle, parbleu, la terreur des bureaux de placement, très connu du Bruxelles qui s'amure pour sa romance « la casquette » et pour ses bonnes fortunes ancillaires.

Le Cercle réunit tous les ans en des agapes fraternelles les membres fondateurs du Cercle et les plus jeunes universitaires.

Compte 17 membres ; parmi ceux-ci :

*Président d'honneur* : D<sup>r</sup> DERVEAU ; *Président* : MAURICE FRANÇOIS ; *Secrétaires* : JULES MALBRUN, ARNOLD HOUCARD ; *Trésorier* : GASTON CANTINEAU.

---

## Cercle polytechnique

Ne s'est pas encore décidé à s'unir à sa sœur jumelle la section Polytechnique de l'A. G.

Se trouve sous l'habile égide du camarade Michel, secrétaire, qui divertit ses disciples par de nombreuses réunions où il débite ses dernières œuvres.

Mais outre son talent de chansonnier et de poète il fait preuve d'un génie d'organisation pour les excursions scientifiques dans les établissements industriels.

Ces visites d'usines, brasseries, charbonnages etc. constituent le but essentiel du cercle et c'est peut-être pour cela que les membres hésitent à se laisser incorporer par l'A. G.

---

### **Cercle universitaire d'Anvers**

Groupe les jeunes Anversois qui viennent journallement à Bruxelles pour y suivre les cours de l'Alma-mater. Les universitaires d'Anvers sont tous spirituels (ou tâchent de l'être) et veulent faire de bons calembours.

Il y a parmi eux quelques artistes qui composent des pièces d'ombres, des œuvres musicales, des monologues, etc. et se font applaudir par un auditoire choisi et intelligent.

Les pièces d'ombres de Danis : la Dame des corbeaux, la légende d'Ibis, l'Anversoise, ont passé dans le répertoire du théâtre estudiantin.

Une séance annuelle est offerte par le Cercle Universitaire aux membres de l'A. G. qui apprécient beaucoup les artistes du 1<sup>er</sup> port de la Belgique.

Les séances de dépoirification que chanta Josué Grünzweig dans sa valse du mois d'août, offrent pour l'étranger un attrait tout spécial.

---

### **Cercle des Etudiants Luxembourgeois**

Se contente d'assister aux fêtes organisées par les autres Cercles. Est présidé virtuellement par le sanglier des Ardennes, l'élégant cavalier A. Brinayer, de notre faculté de Droit.

---

## Cercle des Nébuleux

Les casquettes bleu-ciel, garnies du quartier de lune et des étoiles scintillantes, ont réapparu dès la rentrée d'Octobre.

Le retour du nébuleux prodigue, le Bruant Ténébreux (après son séjour à Gand), est très probablement la cause efficiente de ce ressuscitement.

Espérons que nous reverrons leurs belles séances d'antan et les fameux bals de rentrée que les Nébuleux seuls ont le don d'organiser.

Leur but n'est pas la vadrouille stupide, abrutissante. Ils se réunissent en bons camarades, amis sincères et s'amuse<sup>nt</sup> cordialement sans se soucier de l'opinion d'autrui.

---

## Groupe des punchistes de l'A. G.

A acquis une célébrité universelle; fonde des succursales dans toutes les villes universitaires belges, européennes et du nouveau continent.

Cette corporation secrète, affiliée à la fédération interplanétaire des distillateurs clandestins, reconnue d'utilité publique le 20 novembre an II (ab U. L. condita), s'est assemblée le 20 novembre an 70 a. u. c. devant la Cloche du bois de la Cambre, pour permettre au Punchifex Maximus de décerner à ses collaborateurs et esclaves leurs titres, attributions et fonctions; d'où est résultée la composition suivante :

Punchifex Maximus : *John Bull D. Saleur.*

Porte-louche paradoxal : *L'Apache.*

Majestueux chaudronnier : *le Borain aux Vergetures.*

Farouche compresseur : *Charles VIII et Roy.*

Savant ponctionneur : *Harmomica*.  
Tropical calorifère : *le Pigeon Voyageur*.  
Invulnérable distillateur : *Lyrique*.  
Imperturbable échanson : *Charles*.  
Le petit sucrier : *le Vampire*.

---

## Anastomose

sous la présidence d'honneur  
de M. le professeur Dr KUFFERATH

But du Cercle : faire progresser la science dans le domaine humoristique ; resserrer les liens qui unissent les professeurs aux étudiants ; rechercher les paternités douteuses.

A fabriqué et donné la grande revue à succès : « Tiens V'là les Profs » dont retentissent encore les murs des Instituts de Médecine.

Fêtera sous peu son Ve anniversaire. Se compose de membres honoraires (médecins de province et de l'étranger) et de 5 membres effectifs et collaborateurs :

Gaby ; le Vaste interne ; l'Intoxiqué aux nucléines ; Salva le vaste externe ; Castoreus D. saleur.

---

## Association internationale des joyeux bloqueurs matinaux

Le groupe bruxellois comprend 4 sections :

1. Les habiles percuteurs ;
2. Les infatigables énarthrodioux ;
3. Les spirituels thérapeutes ;
4. Les vrais dormeurrs intellectuels.

Ne bloquent jamais leurs examens ; parviennent à les

passer en suggestionnant les membres du jury. La cotisation est évidemment inabordable.

---

### **Trappeurs Ixellois**

Descendent tous les soirs de leur gîte pour chercher une proie favorable dans la ville basse.

Ils sont la terreur des modistes d'Ixelles. Leur repaire est garni des ossements et des dépouilles de leurs victimes; on y lit des messes rouges, vertes et jaunes.

---

### **Gastronomes facétieux**

Agitent leurs casseroles pour se donner des indigestions.

Ont pris une part active à l'organisation de la dernière exposition culinaire.

---

### **Scalptores Ani-**

Tâchent d'épater les bourgeois. Content fleurette aux serveuses du Zum et persistent à porter leur casque à plume et floche. Font parfois des pièces d'ombre qu'ils voudraient spirituelles. N'ont pas de président mais un drapeau brodé par leur feu présidente d'honneur.

Nous devons malheureusement nous borner à citer les cercles suivants :

Groupe des paradisiaques. — L'Ellipsoïde. — Lapini-Club. — L'Homogène. — Foutring-Club. — Frismatiques lumineux. — Céléri-Club. — La famille universitaire. — Les cartophiles invétérés. — Les inspirés choristes....

D. S.



## LIÈGE

### Fédération des Etudiants Libéraux=Unis

Notre association qui célébrera l'an prochain son dixième anniversaire a montré pendant ses neuf années d'existence une activité qui est loin de décroître aujourd'hui.

Réunissant tous les éléments libéraux de l'Université, laissant à chacun sa liberté complète d'action dans les diverses nuances du libéralisme, c'est avec gloire et honneur que l'an prochain notre cercle fêtera les succès de deux lustres d'effort dans l'éducation politique de nos dernières générations estudiantines.

Adeptes de la libre discussion, ne partant jamais d'apriorismes ainsi que nous l'impose d'ailleurs notre programme, toutes les théories philosophiques, sociales et économiques sont discutées chez nous avec une égale courtoisie. Lorsque l'orateur qui occupe tous les mardis notre tribune est venu porter chez nous la bonne parole, il est bien rare qu'il ne rencontre pas des contradicteurs chez nos membres même, ces échanges de réflexions ont pour excellent résultat de for-



tifier nos convictions, de nous donner des arguments dans la lutte contre l'éternel ennemi, le dogmatisme clérical.

La prospérité de notre Fédération s'est encore accentuée cette année. Le nombre de nos membres s'est accru considérablement dépassant le chiffre de 300.

Nous avons eu de nombreuses et brillantes conférences. Des savants illustres et des hommes politiques de talent sont venus sous nos auspices porter à de nombreux auditoires le fruit de leurs travaux scientifiques.

Le 10 novembre 1904, M. LEO ERRERA, professeur à l'Université libre de Bruxelles venait traiter chez nous un sujet scientifique du plus haut intérêt. « *L'affirmation de la vie.* »

Le 5 décembre, M. LUCIEN LE FOYER, publiciste, avocat à la cour d'appel de Paris, Vice-président du comité exécutif du Parti Radical Français, nous exposait « *La situation politique en France.* »

Le 22 décembre, M. GEORGES LORAND, député libéral de Virton, nous donnait une conférence sur le « *Congrès de Rome de 1904.* »

Le 28 février, M. AUGUSTE LAMBIOTTE, sénateur de Bruxelles, nous parlait de la « *Gestion financière du gouvernement clérical.* »

D'autres conférenciers sont venus dans notre local du Petit-Trianon porter la bonne parole.

Le 22 novembre, M. LÉON HANSON, avocat et conseiller provincial : *La lutte entre les congrégations en France.*

Le 13 décembre, M. JULES NOIRFALISE, avocat à la cour d'appel, rédacteur à « l'Express » : *Le centenaire du code civil.*

Le 24 janvier 1905, M. JOSEPH MARIOTTY, membre du conseil supérieur de l'industrie et du commerce : *Le repos dominical.*

Le 7 février, M. JOSEPH ROSENS, avocat à Dinant : *Les difficultés du gouvernement libéral de demain.*

Le 14 mars, M. REY, pasteur protestant : *La crise de la morale.*

Le 28 mars, M. CHARLES MAGNETTE, avocat, conseiller communal, ancien député : *La crise et le rôle actuel du parti libéral.*

Le 4 avril, M. HAMBURSIN, avocat et député de Namur : *De quelques questions agricoles.*

Quelques étudiants vinrent également donner à leurs camarades d'intéressantes causeries :

Le 15 novembre, le camarade MAGIS, président : *Matérialisme et Spiritualisme.*

Le 29 novembre, le camarade A. BOVY : *Productivisme et comptabilisme.*

Le 17 janvier, le camarade GOLDENBERG : *La libre-pensée.*

Cette énumération de conférences prouve surabondamment l'activité qui n'a cessé de régner à la F. E. L. U. Lors des derniers événements de Russie, notre association pensa ne pouvoir se désintéresser des atrocités exécutées par l'autocratie tsariste et donna un grand meeting public : *Contre l'arbitraire du gouvernement russe.* Y prirent la parole M. DELCHEVALERIE, rédacteur à « l'Express » ; les camarades De Selys, de Bruxelles, et Jennissen, de Liège. Ce meeting, où se pressait une foule compacte, se termina par l'acclamation de l'ordre du jour suivant :

« Cinq cents citoyens réunis au Terminus envoient aux révolutionnaires russes l'expression de toute leur admiration et de toutes leurs sympathies. »

Enfin notre Fédération eut cette année à organiser le Congrès des Étudiants libéraux et à cette occasion donna au Gymnase une représentation du drame anticlérical « Electra ».

Avant de finir ce rapport, je tiens à rendre hommage au

dévouement des camarades Magis et Grégoire qui ont occupé la présidence pendant la majeure partie de cette année.

Notre comité a été plusieurs fois remanié au cours de l'exercice qui vient de s'écouler, c'est encore une preuve de la vitalité du cercle auquel tous les membres portent un si grand intérêt.

La commission est finalement constituée comme suit :

*Président* : COUSIN; *1<sup>er</sup> Vice-président* : GOUTTIER; *2<sup>me</sup> Vice-président* : DOHY; *Secrétaire* : COLLE; *Tresorier* : FRÉSON; *Bibliothécaire* : BONMARIAGE; *Secrétaires-adjoints* : DEPREZ; HAAS; *Tresorier-adjoint*: PHILIPPOT; *Porte-drapeau*: KELNER; *Commissaires* : DEFALLE, LEBLANC, MARLIER, MATAGNE, SPALART.

E. C.



# MONS



## ÉCOLE DES MINES ET FACULTÉ POLYTECHNIQUE(\*)

### **Société des Etudiants Libéraux**

Je pourrais me borner à vous dire que ce Cercle compte actuellement 150 membres et que, eu égard à la population de l'école et au grand nombre d'étrangers qui y sont inscrits, ce résultat est simplement magnifique; mais il faut aussi que vous sachiez combien cette société est active, combien son œuvre politique est féconde.

Disons d'abord que ses séances hebdomadaires et ses conférences sont très suivies; que le service des journaux et de la bibliothèque sont des mieux organisés.

Mentionnons les causeries données au cours de l'exercice écoulé par le camarade Lefaki sur « Constantinople et les Turcs » et par Messieurs Maistriau (Spiritualisme et Maté-

---

(\*) Parfaitement!

rialisme); Jouret (la vie de Jésus); Sohier (Les Belges sont-ils libéraux?); Dr Poissonniz (Théorie évolutionniste de Darwin); Rambaud (Libéral et Religieux); Barthou (La Liberté de l'Enseignement en France). Cette dernière conférence, faite en la salle de la Bourse eut un très grand retentissement. Signalons pour mémoire, la réception quasi-officielle réservée au brillant député des Basses Pyrénées.

Pendant la période électorale, les Etudiants Libéraux organisèrent deux grands meetings l'un à Jemappes, par MM. Monville et Demerbe, l'autre à Mons par MM. Hymans et Masson.

Au cours de cette même année, la troupe du Théâtre Molière vint représenter : *Ces Messieurs* à Mons, sous les auspices de la Société. Le bénéfice de cette brillante soirée, ajouté au produit de nombreuses collectes, a permis à l'œuvre du « Denier des Ecoles » d'allouer plus de 1600 fr. aux enfants nécessiteux de la ville.

Cette énumération sèche aurait pu avantageusement s'agrémenter de quelques « tonneaux » et fêtes intimes organisées aux « Etudiants Libéraux. » — Mais comme je n'ai pas beaucoup de temps, vous voudrez bien y suppléer vous-mêmes. Reste à signaler la composition du comité pour l'exercice 1904-1905:

*Président d'Honneur* : M<sup>r</sup> SAINCTELETTE, sénateur et bourgmestre; *Président* : CLÉMENT; *Vice-Président* : ORTS; *Secrétaires* : DUVIVIER et BAUDET; *Trésorier* : WARGNIER, E.; *Porte-Drapeau* : MOLLE; *Commissaire-Bibliothécaire* : VALENTIN; *Commissaires* : BOULVIN, CAMBIER, DETRY.

En terminant, nous tenons à rendre hommage au vaillant comité de l'an dernier et en particulier, à son président : Jean Delbruyère, qui a fait si large et si profitable usage de son temps, de son activité et de son nom, pour le plus grand bien de la société.

Et maintenant, confiants en nous-mêmes et en notre cause, forts du précieux appui que nous donnent les personnalités de la région, remettons-nous avec ardeur à la besogne afin de porter toujours plus haut le renom et l'œuvre de notre Cercle !

---

### Société Générale des Étudiants

Respect aux morts ! Aussi, c'est le cœur étreint d'une indicible émotion que je vais vous parler de la pauvre (!) défunte. Depuis longtemps déjà, son organisme était délabré : elle avait contracté une sérieuse affection du coffre-fort. L'issue devait être fatale. Néanmoins, en vaillante cascadeuse qu'elle était, elle a tenu à brûler ses dernières cartouches (de nickel) dans la plus fière, dans la plus courageuse des noces : témoins, ses derniers exploits : le chaud Punch, les fêtes de S<sup>te</sup> Barbe, le banquet de joyeuse mémoire, et le Bal où de nombreux camarades étrangers avaient tenu à apporter à la pauvre agonisante, l'assurance d'une nationale (!) sympathie !... Versons un pleur !

---

### Fédération des Étudiants

Elle sort du chou, a un beau programme, est menée par un comité épatant, a eu de bons débuts.

Ce qui l'ennuie un brin c'est d'être la légataire universelle (!) de feu sa maman la Générale.

*Président* : GREYSON ; *Vice-présidents* : SOUPART et DELBRUYÈRE ; *Secrétaires* : LEGRAND et HUSSON ; *Trésorier* : LABOURERIE ; *Porte-drapeau* : BOUCHÉ et DERNIS.

M. MACQUET, directeur de l'École, a bien voulu accepter la présidence d'honneur. C'est de bon augure !

---

### **Cercle des Étudiants français**

Cette société de chauds et sympathiques camarades a vécu, grâce au dévouement des vieux copains Denis et Boutillon, une de ses plus belles années de prospérité.

La fête intime de Mars, dont « la Purée » a naturellement fait presque tous les frais, a été des plus réussies.

A signaler aussi le fastueux banquet annuel.

Le cercle est présidé cette année par le camarade PIERRE KEMMEL, qui saura, nous l'espérons, suivre les traces de ses glorieux prédécesseurs.

---

### **Carolo-Club**

Voilà deux ans que le camarade SOUPART (que vous retrouverez un peu plus loin) tient la présidence de ce cercle remuant.

Le Carolo est assurément le cercle régional où les réjouissances sont les plus nombreuses et les plus chaudes.

Faut-il rappeler le fameux « Punch » que le Carolo s'était offert vers Pâques ! Ah ! mes enfants ! Jamais vous n'avez assisté à pareille fête !

Au comité, les camarades :  
MOLLE, DERNIS, DOURLET, LECOMTE et STERCK.

---

## Cercle des Etudiants Borains

Encore des gaillards qui n'engendrent pas la mélancolie ! Là, c'est l'exubérance, la « bonne franquette », « el cras patois borègne » — Et les fêtes y ont l'air d'autant de joyeuses « ducasses ». —

Les Borains ont cette année porté à la présidence l'imposant camarade Zéphyr Ducorron — Il ne ménagera, nous en sommes certain, ni son temps, ni sa personne, ni... «'èss' clarinette » pour faire danser ses camarades.

P. S. Contrairement au bruit qui a couru, le camarade Dupont n'a nullement été indisposé à la suite du banquet de Pâques. Il me prie de le faire savoir !

## ” La Tournaisienne „

Présidée par le camarade Fleur, cette société a de nombreux membres d'honneur et, partant, est bien dans ses papiers. Donne chaque année de très chaudes fêtes où la « Gand » coule à flots.

---

Deux cercles nouveaux viennent de se constituer le « Cercle des Etudiants Flamands » et la « Société des Etudiants du Centre » — Ce dernier est présidé par le camarade Greiner et on assure que M<sup>r</sup> Warocqué en a accepté la présidence d'honneur ! On n'y mourra pas de soif, ni d'ennui.

---



### **Feue la “ Purée ,,**

Nous persistons à espérer que bientôt, nos bohèmes amis reprendront flûtes et violons, pour charmer nos soirées et les leurs.

---

### **“ Cercle Vicieux ,,**

Cette société a vu le jour lors des dernières fêtes de la S<sup>te</sup> Barbe.

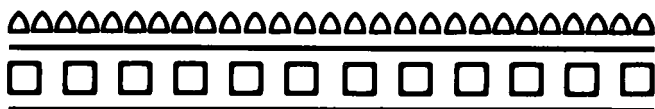
Comme emblème : un serpent qui se mord la queue !

### **Société savante du “ Serpent de Mer ,,**

A pour objet unique : l'étude scientifique et approfondie des mœurs de cet animal jovial et vagabond, dont les grands quotidiens annoncent. à certaines époques, l'apparition dans les diverses mers du Globe.

E. V.

---



## ANVERS

Je suis heureux d'envoyer à l'Almanach un compte-rendu plutôt réjouissant. Et cela grâce à sa parution retardée. Durant tout le premier trimestre la *Générale* se ressentit de l'apathie désastreuse qui la caractérisa l'année dernière. Heureusement qu'en janvier une commission de réorganisation nommée en désespoir de cause trouva une solution qui semble assurer enfin définitivement la vitalité de notre A. G.

Le comité est désormais composé de neuf délégués dont sept nommés par les divers cercles de nationalité et deux par les étudiants qui ne font partie d'aucun d'eux, les internationaux ou si vous voulez le anti-nationalistes.

Mais ce qui, à mon avis, constitue le plus sûr garant de viabilité de l'A. G. c'est la suppression du poste de président. Il n'a été nommé qu'un secrétaire-général et un trésorier et cela parmi les neuf membres du comité et par eux-mêmes.

Le comité se réunit tous les huit jours et jouit de toutes les initiatives. Dès le lendemain de la séance le procès-

verbal doit être affiché *in extenso* aux valves pour que les divers cercles puissent se rendre compte de l'activité de leurs délégués respectifs et procéder éventuellement à leur remplacement.

Il ne reste plus au comité que d'élaborer le règlement d'ordre intérieur. Cela fait, l'A. G. sera reconstituée et, espérons-le du moins, pourra vivre et prospérer.

Des fêtes sont projetées pour la fin avril. Elles auront pour prétexte l'inauguration d'un nouveau drapeau.

Bonne chance !

\* \* \*

Passons à la Libérale. Elle aussi avait bien besoin de remonter sur sa bête. Elle a fait ce qu'elle a pu. Soixante-dix membres se sont fait inscrire et cela n'est déjà pas si mal sous un régime clérical de gouvernement et de direction. Plusieurs conférences, les unes plus intéressantes que les autres ont été organisées. Citons : M. MAURICE DE COCK, professeur à l'Institut sur *Le libéralisme* ; M. CONSTANT STOFFELS, avocat, sur *La profession et la vie* ; M. GEORGES LORAND, sur *La séparation de l'État et des Églises* ; M. le Dr ED. D'HAENENS sur *Le péril vénérien* ; enfin M. LUCIEN ANSPACH, professeur à l'Université libre, sur *La croyance au surnaturel*.

D'autre part, diverses brochures ont été distribuées aux membres traitant de questions politiques, scientifiques ou philosophiques.

Voici pour terminer la composition du comité actuel :

*Président* : RENÉ MÖSSLY ; *Vice-président* : MAX MAHIEU ;  
*Secrétaire* : RENÉ GAFFÉ ; *Trésoriers* : DUYSBURGH, KONARSKI.

MERCURE.



## GEMBOUX

---

### **Société des Étudiants Libéraux de l'Institut agricole de l'État**

Après Forckel, Duchâteau ; après Duchâteau, de Sélys ; comment une société présidée successivement par de tels libéraux pourrait-elle déchoir ? Aussi la vie de notre cercle a-t-elle été, est et sera toujours florissante. Pendant l'année écoulée les séances et les conférences se sont succédées sans interruption. Citons parmi les principaux conférenciers qui sont venus nous exposer leurs idées et les livrer à nos discussions : M. RAMBAUD, de Paris ; le camarade FIEG, de Bruxelles, le camarade H. DE SÉLYS, de Liège, les camarades RAGONDET, STEINKUHLER, PARISEL, SLONIEWSKI, de Gembloux, etc.

La campagne électorale de 1904 n'a pas laissé les étudiants libéraux indifférents ; elle les a trouvés prêts à combattre vigoureusement les ennemis de la Liberté, de la Vérité et de la Science : calotins, nonnettes, ratichons de toutes espèces et de toutes nuances. Les brochures et les

circulaires anticléricales que des camarades dévoués sont allés, dans les villages voisins, distribuer à profusion, ont certainement enlevé à nos adversaires de nombreuses voix sur lesquelles ils comptaient. Pour fêter le brillant succès libéral du 24 mai, succès qui en fait espérer un autre plus complet encore en 1906, une manifestation a été organisée par la Société libérale des Étudiants. Drapeaux, cartels et transparents en tête, porteurs de lanternes vénitiennes, accompagnés dans leurs chants et leurs cris anticléricaux par les bourgeois et les ouvriers giblotins, les Gueux ont parcouru la ville en un cortège imposant, soulevant sur leur passage d'unanimes sympathies. En cette occasion, la façon d'agir habituelle, vile et lâche, des éliacins catholiques s'est, une fois de plus, montrée dans toute sa grandeur et sa beauté. La nuit, ces vaillants jeunes gens ont placardé sur les murs de Gembloux des affichettes, sans signature ni nom d'imprimeur, invitant les habitants à aller le lendemain (jour de la manifestation libérale) recevoir à la gare les stockslagers louvanistes qui venaient contre-manifester. Le but de ces placards était évident : faire interdire par le bourgmestre la sortie projetée afin d'éviter des troubles possibles. Mais ce qui a réussi à Bruxelles le 17 juillet échoua complètement à Gembloux et, loin de porter atteinte à la réussite de la manifestation libérale, les manœuvres sourdes des calottins ne firent qu'en augmenter le succès. Les cris de : « Vivent les Gueux ! A bas la calotte ! », qui retentirent à Gembloux en ce jour de joie libérale seront toujours les cris de ralliement de tous ceux qui luttent contre un gouvernement, partisan fanatique de l'ignorantisme et du mensonge catholiques.

Oh ! ce cher gouvernement calottin ! Comme il soigne bien les institutions officielles sorties de son sein ! Voyez Gembloux, institut de l'Etat ; voyez l'Institut agronomique

de Louvain, institut catholique. Comparez l'enseignement de ces deux établissements. Comparez la valeur scientifique des élèves qu'ils forment. Comparez les positions occupées par les élèves dans les industries et exploitations privées belges et surtout étrangères. Comparez et jugez : les particuliers qui cherchent uniquement des hommes capables, s'adressent à Gembloux pour trouver les agents qui leur sont nécessaires, mais notre gouvernement, aux yeux duquel un billet de confession a une valeur bien supérieure à toute science, choisit au contraire des fonctionnaires agricoles à Louvain. Pauvre Gembloux ! toi qui as le bonheur d'être connue comme un foyer de libéralisme, jamais tu ne verras une place, laissée au libre choix du ministère, confiée à un homme porteur d'un diplôme délivré par toi ; et, ce qui est mieux encore, alors même que l'obtention d'une place officielle est l'objet d'un concours nos gouvernants sectaires font tous leurs efforts pour éliminer les concurrents giblotins. Un exemple typique a été fourni par les incidents qui se sont passés lors du dernier concours des Eaux et Forêts. Cette année, plus que jamais, la partialité et le mauvais vouloir des professeurs de Louvain ont apparu à l'évidence. Leur préoccupation de faire échouer les candidats de Gembloux a été tellement marquée qu'un professeur de Gembloux, s'est retiré, refusant de faire encore partie d'un jury aussi indigne, et que les professeurs catholiques de Gembloux se sont déclarés écœurés des procédés employés par leurs collègues louvanistes ; toutes ces manœuvres déloyales n'ont pas empêché le giblotin d'emporter, haut la main, la première place.

Ce ne sont pas là les seuls griefs que l'Institut de Gembloux formule contre le gouvernement clérical. Les installations actuelles de l'École supérieure, officielle d'Agriculture, sont, de l'avis même de notre gros fermier Camille, mani-

festement insuffisantes et défectueuses. Cette situation est connue de tous; de nombreuses transformations s'imposent, mais nos maîtres préfèrent consacrer leur bonne galette, il leur en reste toujours pour cela, à secourir les bons curés et les pauvres nonnes dans la misère!?! Seul un gouvernement libéral, qui comprendra ses devoirs, rendra à Gembloux la splendeur qu'il mérite. Faisons notre possible nous, à la Libérale, pour que cette ère de prospérité nouvelle s'ouvre en 1906.

Comité pour 1904-1905 :

*Président* : EDGAR DE SÉLYS; *Vice-président* : LOUIS HAUMONT;  
*Secrétaire* : ROBERT STEINKUHLER; *Secrétaire-adj.* : RENÉ  
VERSCHUEREN; *Trésorier* : CHARLES DUMOULIN; *Bibliothé-  
caire* : LÉON VAN AUDENAERDE.

---

## Société Générale des Étudiants

Société neutre, reconnue par notre brave Baes, qui depuis quelque temps entretient avec elle une correspondance suivie, et tient compte, dans une certaine mesure de ses délibérations.

Ces faits sont absolument renversants dans les Annales de la Générale. Qu'en pensent les vieilles casquettes de Gembloux?

Comité pour 1904-1905 :

*Président* : ESCURRA; *Vice-président* : LONGEGA; *Secrétaire* : COR-  
NET; *Secrétaire-adj.* : BOYAUX; *Trésorier* : DE PAUW; *Tré-  
sorier-adj.* : LEGRAND; *Porte-drapeau* : DUMOULIN.

---

## Société musicale

Trop proche parente de la littérature, la musique n'a pu s'unir à elle (du moins à Gembloux) à cause du caractère incestueux qu'aurait revêtu leur liaison; c'est pourquoi, à côté de la société Littéraire, où l'on fait de la musique, il s'est fondé tout récemment une société musicale composée de tous les artistes musiciens de l'Institut et surtout de lapins(1), (ces intéressants animaux ne sont cependant guère appréciés comme exécutants). Puisse ce surcroît de musique (piano-violon) avoir une influence adoucissante sur le moral des giblotins.

Comité pour 1904-1905 ;

*Président* : DELLEUR; *Secrétaire* : HUBERT.

## Société Littéraire et Scientifique

Pour n'être pas la doyenne des nombreux sociétés de Gembloux (elles ne sont pas toutes citées ici) la société Littéraire n'en est pas moins une des plus prospères et des plus actives. On y fait de tout à cette chère Littéraire, de la scène du chant, de la musique et même de la littérature. Ce sont ces petits intermèdes musicaux (concurrence, où vas-tu te loger?) qui ont hyperexcité la sécrétion de la bile chez certains membres de la Musicale (membres en même temps de la Littéraire) qui depuis quelque temps s'acharnent sur cette dernière avec l'intention avouée de l'anéantir. Les pauvres ! Ils ont cependant déjà eu l'occasion de constater

---

(1) Nom donné à Gembloux aux étudiants de première année.



leur nullité, et ils ont bien tort de dépenser inutilement tant de calories. La société Littéraire et Scientifique est forte et fière; le comité, conscient de ses devoirs et de plus entièrement dévoué à la société la conduira sans défaillance dans la voie qu'il lui a tracée, dut-il pour cela annihiler les obstacles placés sournoisement sur sa route :

Comité pour 1904-1905 :

*Président* : LOUIS HAUMONT; *Vice-président* : EDGAR DE SÉLYS;  
*Secrétaire* : ROBERT STEINKUHLER; *Trésorier* : GEORGES  
CRAHAY; *Commissaires* : DUMOULIN, MÉLAS.



# **NOS PORTRAITS**



## M. ALBÉRIC ROLIN

---

M. ALBÉRIC ROLIN, né à Mariakerke le 18 juillet 1843, fait ses études moyennes à l'Athénée Royal de Gand et au collège Rollin, à Paris, et ses études supérieures à la Faculté de Droit de l'Université de Gand où il conquiert brillamment en 1864 le diplôme de docteur en droit. Il entre au barreau et accomplit son stage chez M<sup>e</sup> H. ROLIN, père, ancien ministre en 1848 et l'un des plus illustres avocats de Gand.

Ce pendant il publie plusieurs articles dans « la Belgique judiciaire », et dès 1870 une brochure sur *La peine de mort*, qui fut traduite en italien par l'éminent criminaliste Carrara et en allemand par Mittermaier, dans les « Archives du droit criminel ».

En 1873, M. ROLIN participe comme secrétaire-adjoint à la fondation de l'Institut de droit international, à Gand. Il en est nommé membre associé en 1876, membre effectif en 1883, vice-président à Genève en 1892, président à Edimbourg. Il assiste à presque toutes les sessions de l'Institut à Gand, Bruxelles, Paris, Zurich, Oxford, Heidelberg, Genève, Edimbourg, et prend une part très importante à ses travaux, notamment en ce qui concerne l'extradition et le droit des prises.

En 1882, le Gouvernement nomme M. ROLIN titulaire de la chaire de droit criminel et le charge du cours de droit inter-

national privé en 1890, lors de la création de ce cours. Indépendamment de la traduction française du grand ouvrage de Dudley Fuld intitulé « *Projet d'un code de droit international* », et d'un ouvrage en trois volumes sur le Droit international privé, M. ROLIN a publié une foule d'articles réimprimés ensuite en brochure, sur différentes matières de droit criminel et de droit international. Il faut citer principalement les « *Observations sur le projet de Code pénal italien* » qui lui valurent la décoration de l'Ordre de la Couronne d'Italie; une étude historique sur les Phases du droit pénal; des études sur l'Extradition, sur les Infractions politiques, sur la Provocation à des crimes ou délits non punie comme participation criminelle, sur la science et la conscience du droit, sur l'affaire Cuttigny (conflit entre les États-Unis et le Mexique), sur l'Union internationale de droit pénal, sur le Statut personnel en matière pénale, sur la faillite en droit international.

M. ROLIN n'a cessé de pratiquer en outre comme avocat. A l'occasion d'un procès célèbre, l'affaire Bibesco contre de Bauffremont, dans lequel il représentait l'une des parties et qui soulevait diverses questions importantes de droit international privé, M. ROLIN a publié un mémoire ayant l'importance d'un ouvrage de droit international privé sur les questions spéciales dont il s'agissait.

Il y a quelques années la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold lui fut conférée et en 1901 il fut nommé membre correspondant de l'Académie Royale de Belgique.

Il est actuellement secrétaire du conseil académique de l'Université.

Grâce à ses nombreux travaux ainsi qu'à son autorité comme professeur et comme avocat, M. ROLIN occupe parmi les juristes belges une place remarquable.

A ses débuts dans la carrière juridique, attiré vers les études de droit international, il s'y consacra et par une compréhension nette des principes il s'acquit en cette matière délicate une réputation qui a dépassé nos frontières et à laquelle il doit l'honneur de présider l'Institut de droit international.

A la Faculté de droit de notre Alma mater où il professe le droit international privé et le droit pénal, l'enseignement de M. ROLIN est très écouté : la clarté de l'exposition, la logique des développements sont vivifiées par l'expression précise d'une langue toujours élégante.

Les rapports de M. ROLIN avec ses élèves, empreints d'une constante bienveillance, en font un maître au plus haut point sympathique et nous sommes heureux d'offrir ce témoignage de reconnaissance tant au professeur respecté qu'au libéral convaincu et ferme.

D.

---

## M. PAUL HYMANS

---

Nerveux, volontaire, donnant dès le premier abord la sensation d'une énergie consciente et ferme, M. PAUL HYMANS est et restera longtemps encore un jeune. Aussi paraîtra-t-il naturel que la jeunesse libérale lui témoigne en cette circonstance comme en beaucoup d'autres une sympathie particulière.

Fils du grand publiciste LOUIS HYMANS, envers lequel déjà notre parti avait contracté une dette de reconnaissance, PAUL HYMANS occupe à 39 ans une situation politique qui le place parmi les chefs les plus écoutés du libéralisme belge.

Après de brillantes études à l'Université de Bruxelles, il fut, de 1884 à 1899, bibliothécaire-adjoint de la Chambre. Toute cette période de sa vie fut consacrée à une préparation méthodique et approfondie des grandes tâches auxquelles l'avenir appellera un jour l'opposition constitutionnelle revenue au pouvoir. Correspondant bruxellois de « La Meuse », ses premiers articles attirèrent déjà sur lui l'attention. Continueur de l'œuvre de LOUIS HYMANS, il travailla sans relâche avec la collaboration de M. Alfred Delcroix, à cette « Histoire parlementaire de la Belgique » qui restera le monument de notre activité législative. Conférencier politique infatigable, collaborateur assidu de







*l'Indépendance*, du *Siècle* de Paris, de la *Revue de Belgique*, de *die Zeit* de Vienne, il affirma sa personnalité originale extraordinairement douée pour la lutte politique. Enfin, prouvant ainsi qu'il pratiquait la maxime qui veut que rien d'humain ne soit étranger à l'homme complet, il se révélait juriste dans son intéressante conférence sur « La lutte contre le crime » et s'occupait en même temps de littérature et d'art, multipliant les causeries sur des sujets littéraires, acceptant pendant six années les fonctions de secrétaire du Cercle Artistique de Bruxelles, dont il devint depuis le président. Ajoutons, pour être complet, que pendant toute cette période PAUL HYMANS fut en même temps un avocat de talent, ce qui lui servit dans ses fonctions d'auditeur auprès du Conseil supérieur de l'État du Congo, dont il fait aujourd'hui partie comme conseiller.

Que dire du professeur? Dès la fondation à l'Université libre de l'École des sciences politiques et sociales, HYMANS y fut chargé du cours d'histoire parlementaire et législative comparée. La clarté de son esprit, la méthode de ses travaux, l'admirable précision de son langage valurent à son cours l'intérêt passionné de ses auditeurs. Nul plus que lui n'était apte à traiter pareil sujet d'études; nul mieux que lui ne parvint à attacher l'élève au travail personnel et vivant du professeur.

Mais le devoir politique du moment appelait HYMANS vers d'autres destinées.

Elu conseiller communal suppléant de Bruxelles aux élections d'octobre 1899, la campagne électorale plaça son nom au premier plan des sympathies populaires, et le 27 mai 1900, les libéraux-unis l'envoyèrent siéger aux Chambres, mandat qui fut renouvelé en 1902.

Ce que fut PAUL HYMANS au Parlement, il est inutile de le dire. Tant de fois il fut l'interprète du sentiment national

indigné; tant de fois sa critique acerbe, vivante, enthousiaste, dénonça le danger toujours plus proche de la réaction exaltée de sa propre victoire; tant d'acclamations au Parlement et dans le pays entier saluèrent le verbe énergique et fier du vaillant orateur libéral que tous ont appris à apprécier en lui le défenseur infatigable de nos idées.

De son œuvre politique, il n'est pas permis de parler encore. Selon sa propre expression, les oppositions critiquent ceux qui gouvernent et doivent se borner à cette œuvre de négation et de contrôle. Sans doute un lendemain proche, et que le pays libéral tout entier salue d'avance, permettra-t-il, pour le bien de la nation, que les idées de PAUL HYMANS s'incarnent dans des œuvres législatives, et que ce soit lui-même qui le réalise.

Mais il a cependant dès à présent à son actif, un titre à la reconnaissance plus spéciale de ses amis politiques. Dès qu'il fut amené par les circonstances à la grande situation qu'il occupe, il travailla sans repos et sans trêve à rétablir l'unité libérale. Tandis qu'avec ses collègues il donnait au parti cette « Déclaration des gauches libérales » qui semble devoir en rester la charte constitutive, il se consacrait à Bruxelles à rendre solide, durable, définitive, l'union intime de la Ligue et de l'Association. Sans doute la bonne volonté de tous lui facilita-t-elle cette tâche délicate; il n'en reste pas moins vrai que les dirigeants des deux groupes se sont acquis, en répudiant résolument les malentendus des époques passées, un droit à la gratitude de tous les libéraux.

HYMANS est de ceux à qui nous devons la constitution d'un parti libéral uni sur le programme largement démocratique des Gauches. Co-auteur de l'union, il contribua largement, par l'exposé éloquent qu'il sut faire des volontés politiques du parti, à convaincre le pays de la possibilité

d'un gouvernement nouveau. La victoire du 29 mai fut la consécration de cette tendance. Elle affirma que le Libéralisme belge était résolu à faire œuvre honnête, généreuse, totale, de rénovation politique et sociale et qu'il était capable de faire cette œuvre tout en assurant le respect de l'ordre, de la légalité et de tous les droits légitimes et respectables.

L'apparition de cette espérance dans la conscience nationale, permet de saluer à l'avance l'écroulement d'une domination abhorrée de tous ceux qui ont à cœur l'avenir et le progrès du pays. Et sans nul doute, parmi ceux qui laisseront leur nom à l'œuvre admirable que le Libéralisme se prépare à réaliser, PAUL HYMANS se fera la place dont il est digne — à laquelle le portera l'affection du parti libéral tout entier.

Que l'hommage de la jeunesse soit pour lui l'expression de ce sentiment général, et constitue une affirmation de reconnaissance, de respect, et d'espoir !

ALBERT DEVÈZE.





**POLITIQUE**

**PHILOSOPHIE**

**HISTOIRE**



Ermitage,  
Colinton,  
Midlothian, 15 janvier 1905.

CHER MONSIEUR SOLVAY,

Permettez-moi de vous offrir ces quelques pages consacrées à retracer les origines de l'Œuvre congolaise. Je les dédie au Belge éminent dont le génie inventif et organisateur a créé une des grandes industries mondiales; au Mécène, au Carnegie belge, qui par ses libéralités a fait surgir du néant toute une cité universitaire; je les dédie surtout au Président de cette imposante « Fédération pour la Défense des Intérêts Belges à l'Etranger, » qui a su grouper toutes les bonnes volontés dans un mouvement de protestation contre une odieuse campagne de dénigrement et de calomnie.

En acceptant la Présidence de notre « Fédération, » vous qui vous êtes toujours dérobé aux fonctions publiques comme aux querelles politiques, vous avez donné le témoignage le plus éclatant que la « Question Congolaise » n'est pas une question de parti, mais une question nationale. Vous avez, en même temps, voulu manifester votre admiration pour le Souverain dont — plus que d'autres et malgré vos sympathies pour l'idée



socialiste — vous avez été à même d'apprécier l'impulsion féconde, l'activité productrice, ou pour employer un terme qui vous est cher, l'énergie « productiviste. » Et si moi-même dans ces pages j'ai tâché de rendre hommage à cette étonnante Personnalité royale, vous savez que je n'ai pas songé à faire œuvre de flatterie, que j'ai voulu faire œuvre de justice et anticiper, en quelque sorte, sur le verdict de l'impartiale postérité. Les temps sont passés où les souverains avaient des flatteurs. Il n'y a plus aujourd'hui que la Foule qui ait ses courtisans !

Quand M. René Detry, le Secrétaire du Comité de publication d'un vaillant organe universitaire, me fit l'honneur de me demander ce travail, afin d'éclairer la jeunesse belge sur certains aspects de la question congolaise — mon premier mouvement fut de me dérober à cet honneur onéreux et périlleux : je n'avais nulle envie de déchaîner contre moi une fois de plus les attaques des « Congophobes » de Liverpool et autres lieux ! Mais je ne suis ravisé, pensant que l'occasion était trop belle de réfuter un des arguments favoris de nos adversaires : à savoir que la Belgique elle-même serait indifférente ou hostile à l'œuvre congolaise ou même solidaire des attaques des Congophobes. Quelle preuve plus convaincante de la fausseté de ces insinuations que cette démarche spontanée des étudiants de l'Université de Gand ! Car voici que la jeune génération elle-même, ardente, généreuse et désintéressée, se met en branle et se passionne pour une œuvre dont tous enfin comprennent la grandeur et la beauté.

Un illustre homme d'Etat britannique, qui a violemment attaqué le Congo à la Chambre des communes, me disait il y a quelques jours, en sortant d'un banquet politique où j'avais eu l'honneur de plaider la cause de la Belgique, que je ne devais pas m'étonner que l'on dénonçât l'Etat Indépendant au Parlement britannique, alors que le Parlement belge lui-même avait été presque unanime dans sa condamnation de la politique congolaise. Ainsi voilà les balivernes que les Morel et les Guinness ont réussi à persuader même à des hommes politiques éminents ! L'opinion publique anglaise, égarée par ces agitateurs, s'imagine qu'elle est d'accord avec l'opinion publique belge ! Alors que c'est exactement le contraire qui est la vérité ! Alors que, au Parlement belge, le brillant leader du parti libéral, M. Paul Hymans, a déclaré — ce qui ne lui arrive pas souvent — être d'accord, sur la question congolaise, avec M. de Smet de Naeyer et M. Woeste ; alors que le leader du parti radical lui-même, M. Paul Janson, a refusé de faire cause commune avec les Congophobes !

Sans les socialistes, qui par républicanisme intransigeant se sont crus obligés de combattre la politique royale, la Chambre Belge eût été absolument unanime à défendre le Congo ! Et M. Vandervelde me permettra de lui dire ici que les socialistes ont manqué là une belle occasion de montrer qu'ils savaient se placer au dessus des considérations de parti et qu'ils étaient capables de faire taire leurs passions sectaires. Et vous, Monsieur Solvay, qui avez toujours été attiré et séduit par l'idéal socialiste, vous auriez pu leur démontrer

que les socialistes non seulement *pouvaient* adhérer à l'œuvre congolaise sans trahir leurs principes, mais *devaient* y adhérer au nom même de leurs principes. Car ne pourrait-on pas soutenir ce paradoxe, moins paradoxal qu'il n'y paraît, que l'Etat Indépendant n'est autre chose que l'application du socialisme d'Etat aux problèmes de la colonisation! Comment! les socialistes voudraient, en Belgique, confier tous les pouvoirs et toutes les attributions à l'Etat! Et voici qu'un grand homme fait l'application de leurs théories aux nègres du Congo et démontre que parfois l'Etat peut réussir là où échouerait l'initiative privée! Et, tout simplement parce que ce grand homme a le malheur d'être Roi, les socialistes refusent d'accepter l'expérience! En vérité M. Vandervelde est moins « catholique » que son prédécesseur Lassalle! Car M. de Bismarck, l'ami de Lassalle, fit du socialisme d'Etat... malgré lui! Et les socialistes allemands de crier victoire! Comme leurs coreligionnaires d'Outre-Rhin, les socialistes belges auraient dû applaudir des deux mains au socialisme d'Etat de Léopold II!! Ou auraient-ils peur eux-mêmes que le socialisme d'Etat ne soit applicable qu'aux cannibales?

Avez vous gardé souvenance d'un entretien récent où, cédant à votre enthousiasme d'apôtre et oubliant les heures qui s'envolaient trop rapides pour votre auditeur, vous défendiez contre mes objections, avec une chaleur communicative, vos théories « *productivistes* » et pacifistes? C'est parce que je crois à votre idéal (sinon à vos théories) que j'ose défendre aujourd'hui l'œuvre

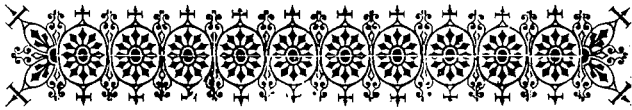
congolaise contre des attaques haineuses. C'est parce que je crois à l'influence salutaire d'une petit peuple pacifique et industriel — exploitant économiquement, rationnellement, « productivement » un vaste continent barbare, que je m'insurge contre les convoitises qui voudraient priver ce petit peuple des fruits de son labeur et le monde d'un bel exemple et d'une expérience féconde. Plus j'étudie l'histoire, plus je suis convaincu que dans le bilan général de la civilisation les petites nations comme la Belgique et la Hollande, la Suisse et l'Ecosse, le Danemark et la Norvège, comptent autant que les grandes. Et n'est-il pas évident que de nos jours ces petites nations, au milieu des grands empires militaires et bureaucratiques, ont plus que jamais leur rôle à remplir? Malheur à l'Europe si ces petites nations devaient toutes un jour être inféodées aux grandes, comme le Portugal l'est aujourd'hui à l'Angleterre!

Ce n'est donc pas un patriotisme de clocher qui a inspiré ces pages, c'est plutôt la conviction profonde de la solidarité qui existe entre l'avenir des petits pays comme la Belgique et l'avenir de l'humanité. Je n'ai pas obéi davantage à un sentiment hostile à l'Angleterre, *quorum causas procul habeo!* Je ne le cède à personne dans mon admiration pour ce très grand peuple, grand jusque dans ses égarements, et qui depuis des siècles représente dans le monde la cause de la liberté et du progrès, par la science et le travail pacifique. Malheureusement, depuis 25 ans, le peuple britannique, obéissant à l'impulsion d'un homme extraordinaire,

sémita d'origine, romancier de profession, homme d'Etat par ambition — s'est lancé dans la voie d'un impérialisme agressif, étranger à ses traditions et qui déjà lui a failli être fatal et l'a conduit au bord de l'abîme. Cette fièvre, j'en ai la conviction, ne durera pas. Déjà un mouvement contraire se dessine. Déjà le vieil esprit de John Bright et de Gladstone se réveille. L'Angleterre reviendra bientôt de son « jingoïsme ». Quand sonnera l'heure prochaine et inévitable de la réaction, l'Angleterre comprendra que ceux qui, comme nous, auront dénoncé les convoitises et les calomnies dirigées contre un pays ami, auront le mieux servi ses véritables intérêts et que les « Congophobes » en Angleterre sont les alliés naturels des « Anglophobes » en Belgique.

CHARLES SAROLEA.

---



## LES ORIGINES DE L'ŒUVRE CONGOLAISE

Un Roi s'est rencontré dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, qui a conçu ce dessein grandiose d'arracher un vaste continent aux ténèbres d'une barbarie séculaire, et d'offrir et d'ouvrir ce continent à l'activité de son peuple. Ce rêve héroïque, il l'a réalisé par le seul instrument d'une pensée créatrice, d'une intelligence lumineuse, d'une volonté tenace, d'une foi inébranlable, en dépit d'obstacles surhumains, malgré l'hostilité de l'Europe, malgré l'indifférence longtemps sceptique de ses sujets. L'histoire coloniale des temps modernes ne nous offre pas d'autre exemple de résultats aussi prodigieux obtenus, en aussi peu d'années, par l'initiative d'un seul homme.

Par le coup de baguette magique de ce Prince, des peuplades innombrables, les plus déshéritées, les plus cruelles, les plus bestiales de la planète, qui depuis

L'origine de l'histoire vivaient dans la terreur et l'abjection de toutes les servitudes, qui passaient leur existence à se pourchasser comme gibier et à se dévorer comme cannibales, ont été enlevées soudain à leur dégradation et élevées à la dignité humaine. L'épouvante et le mystère qui planaient sur ce continent et qui avaient arrêté la curiosité et l'audace des explorateurs les plus entreprenants se sont dissipés. La grande forêt, dont la densité opaque était impénétrable même aux rayons du soleil équatorial et dont l'immensité silencieuse et ténébreuse n'avait jamais résonné que des cris des bêtes fauves et des hurlements des victimes humaines torturées par leurs bourreaux, retentit aujourd'hui du bruit strident des machines et des locomotives. De vastes clairières, de riantes plantations, des jardins luxuriants, des stations et des missions florissantes partout empiètent sur la forêt. Là où, récemment encore, quelques pirogues osaient à peine s'aventurer sur les fleuves coupés de rapides, à quelques lieues de leur point de départ, des flottilles de bateaux sillonnent un magnifique réseau de voies fluviales, et des sentiers qui n'étaient battus que par des chasseurs d'hommes et des trafiquants d'armes et d'alcool, sont parcourus en tous sens par des voyageurs pacifiques. Il y a 25 ans, on considérait comme un exploit surhumain, conférant des titres à l'immortalité, d'avoir traversé ce pays d'épouvante et d'horreur ; pour y réussir, Stanley avait dû livrer cinquante-huit combats. Aujourd'hui, cette même traversée est accomplie par des missionnaires isolés et de faibles femmes

voyageant sans escorte comme sans péril<sup>(1)</sup>. Il y a 25 ans, la guerre perpétuelle sévissait, accompagnée de cruautés sans nom dont le récit seul fait frissonner. Aujourd'hui, ces immenses contrées, sur lesquelles semblait peser la malédiction biblique prononcée contre les fils de Cham, ont appris à connaître ce premier bienfait et ce critérium suprême de toute civilisation : la sécurité, l'ordre et la paix. Et, à l'aurore de ce siècle nouveau, le drapeau bleu étoilé d'or flotte partout jusqu'au cœur de l'Afrique, jusqu'aux sources du Nil, comme un symbole de lumière, de délivrance et de progrès.

Mais ce n'est pas seulement l'Afrique équatoriale qui a été transformée et régénérée par l'initiative du Roi Léopold : la Belgique, associée à l'œuvre royale, a subi, elle, aussi sa féconde influence et en a été transfigurée. L'œuvre congolaise a été pour la Belgique plus qu'un débouché commercial, elle a été inspiratrice de grandes actions, institutrice d'héroïsmes. Le petit peuple belge, opprimé pendant tant de siècles, dont le sol était le champ de bataille de l'Europe, l'objet des convoitises des puissances, qui s'était vu fermer sa grande artère fluviale et enlever son commerce maritime par la jalousie des nations voisines, ce peuple émancipé d'hier, soudain, sous l'impulsion de son souverain, s'est mis à concevoir les longs desseins et les vastes pensées. Ce peuple domestique et casanier s'est mis à rêver

---

(1) Le Révérend Lloyd, le colonel Harrison, Mrs French Sheldon, pour ne citer que des Anglais.



d'aventures lointaines. Enfermé dans d'étroites limites, il s'est mis à regarder par delà ses frontières. Ce peuple lent et torpide s'est senti secoué d'une fiévreuse activité. Ce peuple prudent s'est trouvé capable de toutes les témérités, au point d'oser engloûtir des centaines de millions dans des entreprises lointaines. Suprême transfiguration, ce peuple matériel, comme assoupi dans les épaissses jouissances d'une vie plantureuse, asservi au confort bourgeois, le peuple des kermesses flamandes et des ripailles wallonnes, et qui, par cela même, avait toujours été pour l'étranger une proie facile, s'est mis à rêver d'Idéal et de sacrifiés.

Ce peuple imitateur, par paresse et timidité, pensant à l'unisson de la France, quand il lui arrivait de penser, a pris soudain conscience de sa personnalité et a vu s'épanouir un art si nouveau, une littérature si suggestive et si originale, que déjà ils marquent une ère nouvelle dans la pensée contemporaine.

En moins de 25 ans, des Belges ont envahi la Russie, la Perse, le Siam, la Chine. En moins de 25 ans, la Belgique s'est créé un outillage industriel si achevé, un commerce international si imposant, qu'elle est devenue la formidable rivale des plus grandes Puissances. Et ce commerce a fait affluer vers la Belgique des richesses prodigieuses, dépouilles opimes d'une activité mondiale. Et nos grandes villes transformées ne sont pas seulement devenues de vastes usines de travail industriel, elles sont aussi des musées d'Art, des laboratoires de Science, des centres de haute Culture.

Et c'est parce que la jeune colonie Léopoldienne a eu cette féconde influence sur la mère-patrie qu'elle est pour elle bien plus qu'un débouché commercial : elle représente, pour la Belgique, l'expansion dans le monde, un rôle original dans la civilisation contemporaine, une renaissance économique, intellectuelle, artistique et morale.

Et cette renaissance elle-même est la meilleure preuve de la grandeur morale de la Colonisation Africaine. L'on peut juger l'arbre à ses fruits. La colonisation dans d'autres pays a porté des fruits empoisonnés. La Colonisation Belge a porté des fruits de vie. Le suc de cet arbre a été pour la Belgique un vin généreux, une Eau de Jouvence. L'Espagne et le Portugal ont fondé jadis des Empires d'Outre-Mer et ont vu affluer les trésors du Nouveau-Monde. Mais l'influence de ces Empires et de ces richesses, au lieu d'être une source de prospérité, a été une cause de dégénérescence et l'or du Nouveau-Monde, comme le trésor des Nibelungen, a été un or maudit. Si, au contraire, le Congo a exercé sur la Belgique une influence salutaire, s'il a été une cause de renouveau, c'est qu'il s'est inspiré dès le début d'une haute pensée politique, d'une noble idée civilisatrice.

Nous nous proposons de raconter un jour en détail toutes les phases du développement de l'œuvre congolaise. Nous dirons la grandeur des résultats obtenus, la difficulté des obstacles surmontés et la perfection des méthodes. Nous glorifierons le dévouement des hommes qui surent accomplir de si grandes choses. Nous con-

naissons peu de livres plus dignes de tenter la plume d'un écrivain belge. Mais, pour le moment, notre ambition est plus modeste. En attendant la publication de ce livre, nous voudrions simplement, dans cette étude, faire l'ébauche d'un chapitre de ce travail d'ensemble. Nous nous bornerons à tracer brièvement les origines historiques d'une entreprise dont personne, il y a un quart de siècle, ne pouvait prévoir ni ne songea à prédire la grandiose expansion.

### **1. — La Fondation de l'Etat du Congo, l'œuvre personnelle de Léopold II.**

Le Congo, sous quelque aspect qu'on l'envisage, soit au point de vue des difficultés vaincues, soit au point de vue des résultats atteints, est une entreprise unique dans l'histoire de la colonisation. Mais il a surtout cette originalité d'être sorti, comme nous le faisons remarquer au commencement de cette étude, tout entier de la pensée d'un seul homme, à travers toutes les vicissitudes de son développement, depuis les débuts épiques de la colonie, jusqu'à son plein épanouissement économique. Certes, dans une certaine mesure, ce caractère s'applique à toute grande entreprise; même dans notre siècle démocratique, toutes les grandes œuvres coloniales auront été essentiellement des œuvres individuelles. Pour ne citer que les quatre colonies britanniques, de fondation récente et qui toutes ont été créées comme Compagnies à Charte : la Compagnie du Bornéo Septentrional, la Compagnie du Niger, la

Compagnie Sud-Africaine et la Compagnie de l'Afrique Orientale, c'est à la vigoureuse impulsion d'un *conquistador* ou d'un fondateur d'empire, c'est à Rajah Brooke, à Sir George Taubmann Goldie, à Sir William Mackinnon et à Cecil Rhodes que chacune de ces possessions britanniques doit son origine. Malgré les illusions démocratiques et les Immortels Principes, la Nature reste toujours la grande Aristocrate ou plutôt la grande Despote. Elle accomplit ses hauts desseins tyranniquement, individuellement, et non par voie collective, par les « surhommes » et non par les médiocres ou les infiniments petits.

Mais quoique à l'origine de toute entreprise considérable il y ait un héros éponyme, jamais œuvre n'aura été plus exclusivement individuelle et personnelle que la fondation de l'Etat Indépendant du Congo. Le roi Léopold réalisa son rêve, seul, envers et contre tous, malgré les convoitises et les défiances de l'Europe, malgré la Belgique hostile au début, ou indifférente, ou sceptique. Seul il eut la vision claire du but et des moyens, adaptant ceux-ci à celui-là ; seul il marcha vers ce but sans hésitation, sans tâtonnement. Seul il eut la foi et la garda aux heures de découragement, réalisant dans toute sa perfection le « *tenacem propositi virum* » du poète romain.

On a comparé la fondation du Congo Belge à la fondation d'un autre Etat africain, aujourd'hui limitrophe de l'Etat Indépendant : le nouvel Empire de Cecil Rhodes. Certes il y a entre l'établissement des deux Etats de frappantes analogies, mais combien

pourtant les différences sont plus grandes que les ressemblances ! Sans parler des obstacles naturels incomparablement plus grands au Congo, sans parler du climat plus meurtrier, des populations plus sauvages, du milieu plus réfractaire à toute pénétration et surtout à toute assimilation européenne et pour ne parler que de la situation politique, Cecil Rhodes eut presque toute l'Angleterre pour lui et n'eut à redouter pour son entreprise ni complications nationales ni difficultés internationales. Il n'eut à convertir que quelques « coloniaux » influents de la Métropole. Le roi Léopold, au contraire, eut à triompher de toutes les difficultés que lui suscitèrent, à chaque étape, les chancelleries européennes. Il eut à convertir son peuple qui n'était habitué ni à penser ni à agir « impérialement » et sans la coopération duquel l'œuvre eût été impossible. Et puis, le roi Léopold n'eut pas à sa disposition des mines de diamant pour subsidier son entreprise. En vérité, plus on étudie de près l'histoire de l'Etat du Congo, plus on est convaincu qu'au point de vue politique, l'on ne saurait comparer la fondation de l'Empire congolais par le souverain d'un petit pays qu'à l'établissement de l'unité italienne et de l'unité allemande. Et le roi Léopold ne réussit que parce qu'il sut mettre au service de ses desseins le génie politique d'un Bismarck et le génie diplomatique d'un Cavour. Il montra la même clairvoyance prophétique, la même connaissance profonde des hommes, la même habileté, le même tact infailible, la même volonté de fer et d'acier.

Quoi que l'on puisse penser de la colonisation congolaise, qu'on lui soit hostile ou favorable, ce spectacle d'un homme tenant tête à l'Europe, d'une intelligence subtile triomphant de la force brutale, finissant par imposer sa volonté à toutes les chancelleries et les amenant à subir de bon gré l'établissement d'un empire colonial que plusieurs convoitaient pour elles-mêmes — *ce spectacle a bien son prix*. Et c'est un spectacle auquel nous ne sommes plus guère habitués de la part de nos gouvernants en cet âge de majorités triomphantes. De plus en plus nous voyons, de nos jours, se pratiquer l'axiome cynique et veule d'un régime parlementaire en décadence: « Je suis leur chef, il faut donc que je les suive. » Suivre au lieu de conduire, se faire remarquer au lieu de marquer et gouverner, voilà bien la caractéristique de notre temps.

Il faut donc savoir gré et l'on ne saurait mesurer son admiration au prince qui nous a montré une volonté s'imposant aux événements au lieu de les subir, qui créa un courant au lieu de se laisser aller à la dérive, qui, suivant la vieille étymologie du mot gouverner, tint le gouvernail d'une main sûre au lieu de consentir à être le jouet des flots, sut affronter les hommes et les tempêtes

## 2. — Un Rêve royal.

L'idéal d'une belle vie, a dit un moraliste, c'est celle d'un homme qui réalise dans l'âge mûr un noble rêve conçu dans la jeunesse. En ce sens il n'y a pas de

plus belle destinée politique que celle de Léopold II, car elle a été essentiellement la réalisation d'un rêve caressé pendant tout le cours d'une carrière semi-seculaire, d'un rêve conçu dans la jeunesse comme duc de Brabant, préparé et prenant corps dans l'âge mûr, triomphalement accompli dans la vieillesse. Aussi loin que l'on remonte dans la vie du Souverain, on le trouve obsédé de ce rêve d'expansion coloniale qui lui était inspiré par l'instinct d'un génie dominateur et l'intelligence profonde des nécessités politiques.

Admirablement doué : d'une hérédité complexe, allemand par son père, français par sa mère, anglais par éducation et par les sympathies politiques de Léopold I, l'ami et le conseiller de la reine Victoria, Léopold II réunissait les tendances caractéristiques et contradictoires des trois grands peuples qui ont fait la civilisation moderne : la solidité germanique, l'intelligence et la finesse gauloise et le sens pratique des anglais avec leur aptitude aux affaires.

Il réunissait les qualités du diplomate, de l'homme d'Etat et du financier, faisant songer tour à tour à Cavour et à Cecil Rhodes ou et Bismarck. Sur toute autre scène, ces qualités lui eussent permis tous les rôles, eussent justifié les plus hautes visées. Malheureusement, si toutes les bonnes fées lui avaient apporté à sa naissance les dons les plus heureux, une mauvaise fée semblait avoir stérilisé toutes ces aptitudes en fermant toutes les avenues à ses légitimes ambitions. Roi constitutionnel d'un petit peuple jaloux de ses franchises nouvellement conquises et frondeur

par tempérament, ses fonctions devaient se borner à contresigner des décrets qu'il n'était pas libre d'approuver ou d'improver publiquement. Né pour conduire et gouverner les hommes — il lui fallut être le secrétaire ou le signataire des commandements d'un chef parlementaire, d'un ministre qui lui imposait ses volontés et qui était lui-même à la merci d'une majorité parlementaire souvent précaire. *Servus servorum Populi!*

Le Roi constitutionnel idéal devrait être à la fois un homme très médiocre et très intelligent. L'on ne songe pas assez à la situation tragi-comique de ce souverain constitutionnel, quand par hasard et par malheur il se trouve être, comme Léopold II, un homme de génie. C'est en partie pour échapper à cette situation, aux mesquines querelles des partis dont il ne lui était pas permis d'être l'arbitre et pour trouver au dehors le libre emploi de ses merveilleuses qualités politiques — que Léopold II, dès qu'il fut arrivé à l'âge d'homme, rêva son rêve de civilisateur et de fondateur d'empire.

Par une harmonie préétablie, ce qui était vrai du Roi était vrai de la nation sur laquelle il était appelé à régner. Elle aussi manquait de champ et d'horizon. Elle aussi étouffait dans les étroites limites de son territoire, elle aussi n'avait pas d'issue pour ses légitimes ambitions, ni de fenêtres ouvertes sur le dehors. Une fois les émotions de la guerre pour l'indépendance passées, une fois le péril étranger écarté, étaient venues les luttes intestines, les petites querelles de clocher et de parti, les jalousies et les rivalités de personnes qui font oublier et les nobles luttes de principes et les vastes



perspectives des grands intérêts internationaux et les généreuses et aventureuses entreprises.

Un ministre britannique conseillait naguère à ses commettants de penser « impérialement, » « to think imperially. » Les Belges de 1865 pensaient « provincialement » par province, par arrondissement, par circonscription électorale. Tranquilles à l'abri de leur neutralité, endormis dans leur rêve de bien-être, de confort bourgeois et de prospérité industrielle, toutes les fibres de leur énergie politique et morale se relâchaient rapidement. Comme des carpes, qui s'engraissent dans un étang stagnant et qui n'ont plus à redouter le voisinage des brochets, prennent le goût de la vase — tout de même les Belges, quelque peu sensuels par tempérament, amollis par une servitude séculaire, tombaient du côté où ils penchaient et perdaient jusqu'au sentiment des audacieuses et aventureuses entreprises. Peu à peu il se formait des habitudes, une manière d'être et de penser, qui n'avait d'autre idéal que celui de « Candide » : cultiver son jardin, amasser un pécule. Pendant que les autres nations européennes étaient travaillées par une fermentation des idées, par des rêves inquiets et des ambitions lointaines, la Belgique était contente, repue, prospère, casanière et domestiquée ; elle ne souffrait pas, elle, de la nostalgie des grandes tâches et des exploits héroïques.

Cette stagnation politique de la Belgique était d'autant plus extraordinaire que l'horizon économique s'élargissait à mesure que se rétrécissaient les perspec-

tives politiques. Plus qu'aucun autre pays, la Belgique semblait prédestinée à une prodigieuse expansion commerciale et industrielle par la richesse de son sol et de son sous-sol, par sa situation au carrefour de l'Europe. Plus qu'aucun autre pays, elle devait profiter du développement de la prospérité de ses voisins, devenir la grande voie de communication entre l'Angleterre et l'Europe et prélever sa dime sur la richesse des peuples.

Et c'est ainsi que Léopold II, fatalement, nécessairement, était destiné à jouer son rôle de roi colonisateur et de fondateur d'Empire. Conscient de son génie, il devait chercher une diversion et un emploi pour ce génie dominateur et cette activité dévorante. Conscient de ce qui manquait à la Belgique, il devait chercher un déversoir pour les produits de son industrie, un débouché pour l'activité nationale, un exutoire pour le trop plein de la population et surtout une tâche héroïque qui pût retremper le caractère et bander tous les ressorts de la nation.

Cet emploi, cette diversion, cette issue, ce débouché et cette tâche, il ne pouvait les trouver que dans l'expansion économique et coloniale.

Quand aujourd'hui, à la lumière des événements et de la grande œuvre africaine, nous relisons les discours que Léopold II prononça, il y a près d'un demi siècle, comme Duc de Brabant et comme héritier présomptif du trône, nous sommes émerveillés au spectacle de cette volonté tenace et inébranlable, toujours obsédée de la même vision, toujours hantée des mêmes ambitions

pour la Belgique — depuis les voyages de l'adolescence et le retour d'Extrême-Orient jusqu'à la Conférence de Bruxelles de 1876 qui inaugura la réalisation des plus vastes desseins.

En attendant que les événements lui fournissent l'occasion de mettre à exécution ses projets et d'offrir au peuple belge une tâche civilisatrice et un empire colonial dignes de lui, Léopold II orienta ses ministres vers les grands travaux publics et les entreprises à longue portée. Il prépara et précipita le développement commercial que devait couronner l'expansion coloniale. Il fut, il osa être le Roi des grandes affaires. Il ne crut pas déroger en s'entourant des hautes personnalités de la finance, pas plus que le Roi-Soleil ne crut déroger en faisant des avances à Samuel Bernard et aux traitants de l'époque. *Monté sur le faite, il aspira à descendre.* Et comment ne pas y applaudir, s'il est vrai que c'est en bonne partie à ces condescendances royales que la Belgique doit d'être aujourd'hui une des grandes puissances commerciales, s'il est vrai que la plupart des grandes entreprises nationales, depuis 30 ans, furent dues à l'impulsion du Roi. — La construction du Palais de Justice de Bruxelles et de tant d'autres monuments, la transformation et l'embellissement de Bruxelles et d'Anvers, qui comptent aujourd'hui parmi les plus merveilleuses villes d'art du monde, les grandes installations maritimes d'Anvers, de Heyst, d'Ostende, le développement extraordinaire du réseau des chemins de fer, le service des Malles d'Ostende-Douvres, tous ces travaux

ont été entrepris sous l'impulsion de Léopold II. Et si la petite Belgique est devenue la concurrente redoutée de l'Angleterre et de l'Allemagne, il faut encore l'attribuer à l'audacieuse initiative de ce Roi doué du génie des affaires. Il ne dédaigna pas de se mettre lui même à la tête du mouvement industriel. Il habitua les Belges à voir grand et à faire grand. Pour emprunter le mot de Chamberlain, il pensa « internationalement » en attendant qu'il pût penser « impérialement. » Il encouragea l'émigration des capitaux. Il orienta capitaux et capitalistes vers l'Égypte, vers la Perse, vers la Chine, vers l'Amérique : tels ces rois de Portugal, dont le Roi Léopold évoque l'image et qui, conscients du grand rôle qui attendait leur peuple, habituèrent peu à peu les marins portugais à perdre de vue les côtes natales, à se lancer, à prendre le large, en attendant que Vasco de Gama pût doubler le Cap des Tempêtes.

### **3. — Comment on fonde un Empire.**

Ce ne fut qu'aux environs de 1875 que les événements vinrent donner à Léopold II l'occasion si anxieusement, si ardemment cherchée, si patiemment attendue. La Belgique, depuis 1870, était rassurée du côté de l'étranger. La France, qui jusqu'à la guerre franco-allemande nous avait fait trembler pour notre indépendance, était désormais hors d'état d'y toucher. L'essor prodigieux du commerce anglais et allemand faisait de la Belgique la grande voie de transit, d'Anvers un des entrepôts du commerce mondial.

Désormais assurée de vivre, la Belgique pouvait s'épandre et s'étendre au dehors.

Depuis longtemps déjà, des découvertes géographiques, auxquelles l'Angleterre avait pris la principale part mais auxquelles s'étaient associées toutes les nations civilisées, attiraient une fois de plus l'attention du monde sur le continent mystérieux et déshérité. Mais ce fut seulement à partir des dernières explorations de Livingstone et des premières expéditions de Stanley que l'Europe se passionna pour l'Afrique : intérêt commercial et politique d'abord, désir de trouver au dehors un débouché pour une activité surabondante qui ne trouvait plus à se satisfaire en Europe, curiosité scientifique de soulever le voile qui nous dérobaient le continent noir, de résoudre des problèmes géographiques posés depuis Ptolémée, et surtout intérêt humanitaire, volonté anxieuse de mettre fin à un trafic odieux accompagné de massacres et de cruautés sans nom, que venaient de révéler dans toute sa hideur les derniers explorateurs, désir enfin d'arracher des milliers de créatures humaines à leur barbarie primitive. La révélation des horreurs de la traite coïncidait d'ailleurs avec ce puissant mouvement humanitaire qui depuis 20 ans avait entraîné tous les peuples civilisés. Ce courant humanitaire avait abouti en 1863 aux Etats-Unis à l'abolition de l'esclavage, il avait abouti presque simultanément en Russie à la suppression du servage. Et voici que se révélait au cœur du continent africain une plaie sanglante bien plus cruelle que cette traite ancienne que le grand cœur

de Wilberforce avait combattue, bien plus hideuse que cet esclavage pour la suppression duquel les Etats-Unis venaient de verser des torrents de sang dans une guerre fratricide. Tout un continent dépeuplé, des massacres méthodiques, la guerre entre tribus réduite à l'état de système, chaque livre d'ivoire achetée au prix d'une vie d'homme. Le monde civilisé frémit d'indignation et d'horreur. Nouveau Pierre l'Ermitte, le cardinal Lavigerie parcourut l'Europe pour prêcher la nouvelle croisade. Et dans cette croisade toutes les nations, toutes les communions chrétiennes se montrèrent prêtes à s'unir contre l'ennemi commun, le traitant et le négrier de Mascate et de Zanzibar. Sous le souffle vivifiant de l'indignation universelle, les missions protestantes prirent un nouvel essor, conscientes d'une nouvelle tâche civilisatrice. Les missions catholiques se ranimèrent en Afrique, y étendirent leur champ d'action.

Mais si puissant que fût le courant humanitaire, il risquait fort, comme tant de fois déjà, de s'épuiser en vains efforts, en prédications éloquentes et stériles. Aucune nation n'osait prendre les devants. Une croisade ne semblait pouvoir aboutir que par le concert des puissances et ce concert paraissait impossible, aucune puissance ne voulant permettre à sa voisine de prendre l'initiative, de peur que l'entreprise humanitaire ne fût un prétexte à une mainmise politique.

Aussi bien, il semblait probable que pendant de longues années encore les négriers arabes pourraient poursuivre tranquillement leurs massacres, de même

que, depuis 100 ans, la Turquie, grâce au « concert européen », a pu continuer ses tueries en Macédonie, en Bulgarie et en Arménie.

Ce fut le trait de génie et la suprême habileté de Léopold II de profiter de sa situation privilégiée comme souverain d'un petit pays neutre pour *caçter* ce triple courant d'expansion économique, d'exploration scientifique et d'aspiations humanitaires. *Il comprit d'instinct et d'emblée que l'heure si longtemps attendue avait enfin sonné.*

Il se mit à la tête du mouvement scientifique et du mouvement philanthropique. D'une part, il prit l'initiative d'un vaste ensemble d'explorations. D'autre part, il conçut le projet grandiose de chasser du continent noir les traitants de Zanzibar, de détruire le pouvoir politique des Arabes et d'édifier sur ses ruines un empire colonial, à la fondation duquel toutes les nations européennes s'associeraient, mais où les Belges brigueraient l'honneur d'assumer sous sa direction une part prépondérante(1).

Ce n'est pas ici le moment de retracer en détail toutes les phases de cette politique si génialement et si généreusement conçue, si sagement combinée. L'histoire de l'Etat Indépendant racontera un jour comment, par quelles étapes successives, le rêve royal devint une grandiose réalité politique.

Elle racontera : Comment le 12 septembre 1876 — date historique — Léopold II réunit au Palais de

---

(1) HINDE. *The Fall of the Congo Arabs*. Préface.

Bruxelles les représentants les plus éminents de la science et de l'exploration géographiques et comment ce jour mémorable marque la date de la fondation de l'Association Internationale Africaine et du futur Etat Indépendant du Congo ; comment la traversée du continent noir par Stanley, qui semblait devoir bouleverser d'emblée les projets du Roi, fut le point de départ d'une nouvelle conception plus audacieuse, plus grandiose et d'un dessein plus pratique formé sous les auspices du « Comité d'Etudes du Haut Congo ; » comment, abandonnant le projet d'une pénétration par la côte Orientale et le lac Tanganyka, Léopold II décida aussitôt l'exploration et la prise de possession de la côte Occidentale.

Comment le Roi dépêcha Stanley en Afrique, en deux expéditions successives, pour jeter les bases d'un nouvel Etat sur un plan agrandi ; comment il écarta d'abord le péril français, en gagnant de vitesse Savorgnan de Brazza et en s'assurant la rive méridionale du Congo ; comment, dès 1882, il obtint du Président du Conseil des Ministres de la République française l'assurance officielle « qu'aucun obstacle ne serait mis » par la France au projet de Sa Majesté.

Comment il déjoua ensuite ou fit déjouer le traité anglo-portugais, en ralliant toutes les Puissances à l'idée d'une Conférence Internationale à Berlin.

Comment avant la Conférence de Berlin le Roi s'était assuré la consécration de la Souveraineté du nouvel Etat africain, obtenant des Etats-Unis et de l'Allemagne et successivement de toutes les Puissances



la reconnaissance du drapeau Congolais comme celui d'un Etat souverain.

Comment enfin la Conférence de Berlin, couronnant l'œuvre politique et diplomatique de Léopold II, déjà solidement assise, déjà reconnue, déjà consacrée — la mit désormais à l'abri des convoitises des Puissances et des complications et malentendus internationaux par un accord unanime et des engagements solennels.

Quand on écrira l'histoire diplomatique de la fondation de l'Etat Indépendant, quand les archives des chancelleries auront livré leurs secrets, alors seulement on pourra se faire une idée nette et complète de tout ce qu'il fallut à Léopold II de génie et de ténacité pour réaliser son rêve.

Mais l'examen le plus superficiel des événements politiques et diplomatiques qui ont amené la constitution de l'Etat Indépendant, depuis la Conférence de Bruxelles en 1876 jusqu'à la signature de l'Acte de Berlin en 1885, nous démontre à suffisance que chaque étape successive a été le résultat d'une combinaison savante, de quelque mouvement sur l'échiquier européen préparant de loin le triomphe final. Et l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage : ou la grandeur et l'audace de l'idée, ou la rapidité dans la conception, ou la patience dans l'exécution, ou la souplesse et l'adaptation des moyens à la fin, ou la discrétion et la réserve et la suprême habileté avec laquelle l'incomparable diplomate sut endormir les convoitises des Puissances.

Cette souplesse et cette habileté lui ont été imputées

comme une preuve de duplicité. On lui a reproché d'avoir affecté des mobiles humanitaires et scientifiques pour mieux cacher ses visées politiques et on a voulu établir une contradiction entre les unes et les autres : puisqu'il avait une arrière-pensée politique, puisqu'il prenait tant de peine à cacher cette pensée, c'est que, évidemment, le dessein scientifique et humanitaire n'était qu'un masque et qu'un prétexte.

Cette contradiction, que les adversaires de l'Etat Indépendant n'ont cessé d'établir entre le mobile humanitaire et l'ambition politique, n'existe pas, et si elle existait, elle s'appliquerait à toute colonisation, elle s'étendrait aux colonies britanniques, allemandes, françaises, italiennes, comme à la jeune colonie belge. Parce que, en voulant civiliser l'Inde ou l'Egypte et les arracher à la barbarie, l'Angleterre a eu en même temps une visée politique — s'ensuit-il que celle-ci contredise celle-là et que le mobile humanitaire n'ait pas été sincère ?

Bien loin que l'œuvre humanitaire contredise l'œuvre politique, celle-ci est la condition de celle-là : une colonie ne peut être civilisée que par un régime politique stable ; l'amélioration du sort des races inférieures ne peut être que la conséquence de la prospérité commerciale, qui elle-même doit être la résultante d'une organisation politique solide et durable.

Il est donc bien évident que Léopold II, en prenant l'initiative d'une grande œuvre humanitaire et scientifique, ne pouvait songer à exécuter cette œuvre que par l'instrument d'un établissement politique. Et il est

non moins clair que dans cette œuvre il devait rêver pour les Belges une part prépondérante. Je dis une part prépondérante, et non pas une part exclusive. Car, si le patriotisme du Roi était ardent, il n'était pas moins large et généreux. L'œuvre coloniale, il la voulait Belge d'abord, Internationale ensuite. En faisant d'une Afrique Centrale Belge comme le centre d'activité des nations européennes, le Roi voulait que le Congo fût ce qu'était la Métropole elle-même.

Car n'est-ce pas le privilège et l'honneur de la Belgique—et l'on peut ajouter sa mission historique — d'être comme un point de convergence, comme un terrain neutre où se rencontre le génie des grandes races européennes ?

Par sa situation géographique, au carrefour de l'Europe occidentale, la Belgique n'est-elle pas prédestinée au noble rôle de médiatrice et de conciliatrice ? L'esprit belge n'est-il pas la synthèse de l'esprit germanique et latin et cet esprit de synthèse ne se révèle-t-il pas dans toutes les manifestations de la vie nationale, dans ses mœurs comme dans sa politique, dans sa peinture comme dans sa littérature ? (1)

Depuis l'origine, Léopold II a toujours voulu maintenir à l'œuvre congolaise ce double caractère belge et international. Des Anglais, des Américains et des Allemands ont été parmi les premiers collaborateurs du Roi : Stanley, Sanford, Winton, Wissmann. Si ce caractère international s'est atténué dans la suite, il

---

(1) Voir, pour le développement magistral de cette idée H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*.

faut l'attribuer non pas à un changement dans la pensée royale, qui sur ce point est restée immuable, mais à l'esprit d'exclusivisme ou à la timidité et au manque de foi des autres puissances africaines. N'oublions pas que dès 1877 l'Angleterre s'abstint du Comité issu de la Conférence Internationale de Géographie et que depuis lors, par timidité, elle a retiré ses capitaux de presque toutes les entreprises congolaises.

D'ailleurs, même aujourd'hui, l'œuvre congolaise a gardé ce caractère d'internationalité : le nombre des officiers italiens dans la force publique et dans la magistrature, des agents scandinaves dans la flotte marchande et dans la marine, est resté très considérable : et jusque dans ces dernières années, le nombre des missionnaires anglais, américains et français était presque égal à celui des missionnaires belges.

Il n'y avait donc rien que de parfaitement légitime dans l'ambition politique qui se joignait chez Léopold II à ses mobiles humanitaires et scientifiques. Et l'on croit rêver quand on entend la plus patriotique des nations dénoncer comme une sorte de crime cette pensée patriotique d'un Roi qui a osé ouvrir un débouché à l'activité de son peuple.

Alors que chacune des puissances voulait se tailler sa part, et une part de lion, dans la colonisation de l'Afrique, alors que leurs convoitises étaient telles qu'elles préféraient abandonner le continent noir à sa barbarie originelle plutôt que de permettre que l'une d'entre elles assumât la tâche d'y mettre fin, alors que ces après compétitions risquaient d'allumer une confla-

gration mondiale — l'on s'étonne et l'on s'indigne qu'un petit peuple, petit par le nombre et par le territoire, grand par sa prodigieuse activité industrielle, ait eu l'ambition de trouver un débouché pour cette activité.

Alors que l'Angleterre en moins de 20 ans a annexé une grande partie de l'Afrique occidentale, de l'Afrique australe, de l'Afrique centrale, de l'Afrique orientale, sans compter ce superbe morceau qu'est l'Égypte, elle s'étonne et s'offusque de ce qu'en 1880 le Roi des Belges ait osé rêver pour les Belges leur part dans la civilisation de l'Afrique.

Que si ce rêve - rêve politique en même temps que philanthropique — était parfaitement légitime en soi, de quel droit vient-on reprocher au Souverain la « duplicité » et le « machiavélisme » avec lesquels il sut tenir à l'arrière-plan cette ambition politique ? Depuis quand donc la discrétion et le silence sont-ils des crimes en politique ? Depuis quand les diplomates, quand ils ont un dessein, s'empressent-ils de le proclamer au monde ? Depuis quand voit-on un candidat, si distingué soit-il, qui brigue un poste d'honneur âprement convoité, s'empresser de crier sa candidature sur les toits, avant même de savoir si elle a chance d'aboutir ? Depuis quand un commandant d'armée, qui veut gagner une victoire âprement disputée, révèle-t-il son plan de bataille à l'ennemi ? Voudrait-on que le Roi Léopold eût proclamé à la face de l'Europe tous les détails de sa conception grandiose, à seule fin d'allumer les appétits ?... Bien loin donc de lui reprocher cette prétendue

duplicité, il faut au contraire l'en admirer davantage. Il faut admirer avec quelle habileté consommée il eut soin d'endormir les convoitises, déjouant les intrigues, tenant en main les fils embrouillés des chancelleries ; il faut admirer comment il sut préparer ses plans de campagne savamment, patiemment, « ohne Hast, ohne Rast » et comment peu à peu il habitua l'Europe à s'accommoder de ses légitimes ambitions, jusqu'à ce qu'elle applaudît, d'un accord unanime, à l'établissement de cet empire qui avait été le noble rêve de toute une vie.

On vient de répondre à ces adversaires de l'Etat Indépendant qui reprochent à Léopold II d'avoir mêlé des visées politiques à des vues humanitaires.

Nous ne ferons pas l'honneur d'une réponse à ces adversaires déloyaux et cyniques qui font accroire à l'opinion publique que l'ambition politique elle-même comme l'aspiration humanitaire, n'était pour le Roi Léopold qu'un masque et qu'un leurre pour cacher des convoitises commerciales. Il est à peine croyable qu'il se trouve en Angleterre et ailleurs des hommes de bonne foi qui proclament que Léopold II a caressé pendant 40 ans un rêve politique grandiose à seule fin de s'enrichir dans le commerce de l'ivoire et du caoutchouc. Etrange commerçant, qui risquait sa fortune personnelle, qui jetait, sans compter, ses millions dans une entreprise que tous les financiers taxaient de folie, dans le vague espoir, qu'il était presque seul à nourrir, qu'il retrouverait après 30 ans les intérêts de ses capitaux. Etrange commerçant, doué du don de prophétie et de clairvoyance — qui prévint dès 1875 l'invention

de la bicyclette et des automobiles et qui devina que les forêts d'un continent mystérieux, encore à explorer, contiendraient un produit, encore à découvrir, lequel alimenterait ces industries, encore à naître! Etrange commerçant, qui touchant après 30 ans les intérêts de sa mise, s'empresse de les dépenser dans de nouveaux travaux pour le bien de son peuple, et dont toute la vie a démontré que ses intérêts personnels et familiaux ne comptaient plus quand il s'agissait de la prospérité de son pays!

#### 4. — La Consécration internationale.

La Conférence de Berlin fut le triomphe du Roi Léopold et la consécration suprême de l'Etat Indépendant. Le Congo entra dans la famille des nations, salué des acclamations et fort des sympathies du monde civilisé, dont le Prince de Bismarck se fit l'interprète dans des paroles mémorables, dignes de l'Etat, dignes de son fondateur, dignes de son illustre parrain.

L'Etat du Congo était désormais libre de ses destinées, libre de toute ingérence étrangère. *Et le nom même adopté pour le désigner proclamait solennellement à la face du monde son indépendance et sa souveraineté.*

Par une ironie des événements et par un travestissement de l'histoire, ce grand acte diplomatique, qui proclamait et présupposait l'autonomie de l'Etat, on a prétendu le transformer en un instrument de servitude.

S'il faut en croire certains adversaires de l'Etat du

Congo, l'acte de la Conférence de Berlin constituerait l'acte de naissance ou, suivant d'autres, la Grande Charte de l'Etat Indépendant; c'est à la Conférence de Berlin que l'Etat devrait jusqu'à son existence. C'est elle qui non seulement aurait établi ses droits et ses devoirs, sa mission, ses responsabilités, mais qui aurait aussi fixé à tout jamais son régime économique et son administration intérieure. Et ils en concluent que ce qu'une Conférence européenne a pu faire, une autre Conférence pourrait le défaire, que l'Etat Indépendant est resté sous la suzeraineté, sous la tutelle des Puissances, qu'il est resté leur mandataire, qu'il n'a fait qu'exécuter un mandat impératif, et que ces Puissances ont le droit de s'immiscer dans le gouvernement intérieur d'un Etat, leur vassal, émanation provisoire de leur volonté souveraine.

On aurait honte de s'attarder à réfuter de pareilles hérésies en droit international, si elle ne s'étaient insinuées dans l'opinion publique et si, après avoir été criées à tous les vents par des juristes amateurs, elles n'avaient été proclamées dans l'enceinte même, illustre et vénérable, du Parlement britannique.

Non, il n'est pas vrai que l'Etat Indépendant doive son existence à l'Acte de Berlin. Il existait comme Etat avant qu'il fût question de la réunion d'une Conférence Internationale; avant cette réunion, son drapeau avait été reconnu par les Etats-Unis comme le drapeau d'un Etat ami. Il adhéra lui-même à l'Acte de Berlin comme l'une des Puissances signataires. Aussi bien, jamais Etat n'eut plus de droits et plus de titres à être



reconnu, à moins que la force brutale ne soit pour nos adversaires la *suprema ratio*, la norme suprême. L'Association Internationale, devenue Etat Indépendant du Congo, puisait son statut juridique et son titre moral dans l'initiative et dans les sacrifices du roi Léopold, dans l'héroïsme de ses collaborateurs, dans les traités conclus bien avant l'Acte de Berlin avec les chefs indigènes, enfin dans l'occupation du territoire, principe qui fut proclamé par l'Acte de Berlin lui-même comme l'un des critères de la souveraineté. Contester des titres aussi incontestables, c'est travestir à la fois l'histoire et le droit, c'est falsifier les faits et les principes.

Non, l'Acte de Berlin n'est pas l'Acte de naissance de l'Etat Indépendant du Congo. Il n'en est pas même l'acte de baptême, quoique, métaphoriquement, l'Etat puisse se glorifier d'avoir eu le Prince de Bismarck comme parrain : en réalité, bien avant l'Acte de Berlin, il avait été baptisé dans le sang des pionniers belges. L'Acte de Berlin est donc, quant à l'Etat Indépendant, tout simplement un acte juridique réglant le « status » international, les rapports avec les autres nations. Dire que l'Etat du Congo doit sa naissance aux diplomates de Berlin, c'est dire qu'un enfant doit la vie non pas à ses parents, mais aux officiers d'état-civil qui enregistrent sa naissance.

Et il n'est pas moins absurde de conclure, — du simple fait de la réunion d'une Conférence —, à la tutelle, à la dépendance de l'Etat Indépendant ; car, dans cette Conférence, l'Etat du Congo entra lui-même comme

Puissance adhérente, comme Puissance signataire, au même titre et avec les mêmes droits que les autres Puissances; et l'Acte de Berlin lie toutes les Puissances signataires, toutes les parties contractantes par des engagements réciproques. Et dire que les Puissances ont le droit d'intervenir dans l'administration de l'Etat du Congo, c'est dire qu'elles ont le droit d'intervenir dans celle de toutes les Colonies Européennes du bassin conventionnel du Congo, comme du bassin du Niger.

Historiquement, la Conférence de Berlin doit son origine, avant tout, à une grande pensée de pacification internationale et de prévoyance : elle avait pour objet de régulariser la situation présente, afin de prévenir des conflits futurs. Dans l'ardente fièvre africaine, dans la curée des ambitions il s'était dessiné une situation politique pleine de périls et créé des droits réels ou fictifs. La Conférence de Berlin définit ces droits, régularisa les faits accomplis, formula des principes pour l'avenir. Elle établit, notamment, ce grand principe que l'occupation effective serait la base du droit de propriété.

En même temps que l'Acte de Berlin s'inspira d'une haute pensée politique, il fut essentiellement un acte juridique. Et de ce qu'il fut un acte juridique, il relève de l'interprétation des juristes compétents, des autorités en droit international. Il ne saurait relever des rêves de politiciens, d'ignorants ou de fanatiques : et comme tout acte juridique, chaque mot en doit être pesé et interprété dans son sens strict et littéral, et il n'est permis à personne de lire, en quelque sorte, dans cet acte, ses préjugés, ses désirs ou ses songes.

Certes, les Puissances signataires de l'Acte de Berlin, tout en régularisant la situation politique de l'Afrique, se sont également préoccupées de leur mission humanitaire. Mais dans cette préoccupation philanthropique, elles se sont bornées à énoncer des vœux, à affirmer des principes généraux. Elles n'ont jamais songé à faire de cette mission humanitaire un prétexte à s'ingérer dans les affaires intérieures d'un Etat dont elles-mêmes avaient proclamé l'Indépendance et la Souveraineté. Il serait tout simplement absurde d'admettre que, sous couleur d'assurer le relèvement des indigènes, l'Acte de Berlin eût prétendu fixer le détail de la politique financière et de l'administration de l'Etat du Congo.

S'il fallait en croire l'interprétation de nos adversaires, la Conférence de Berlin aurait imposé à l'Etat Indépendant les obligations les plus écrasantes, sans lui réserver aucune ressource. Il lui était interdit de se créer des ressources en imposant des droits d'entrée. Il lui était interdit de s'en procurer par les droits d'accise sur le trafic des spiritueux. Et l'on voudrait encore qu'il fût interdit à l'Etat d'exploiter son propre domaine ! Si telle avait pu être l'arrière-pensée des diplomates de Berlin, le bon sens indique que, en tant que l'Acte de Berlin eût imposé des conditions matériellement impraticables, incompatibles avec le développement ou même avec l'existence de l'Etat, ces conditions, ipso facto, seraient devenues caduques. A l'impossible nul Etat n'est tenu, et l'on n'en conçoit pas sans ressources adéquates ; on ne conçoit pas un Etat qui, par sa

constitution même, accepterait un régime conduisant fatalement à la banqueroute. Les diplomates de Berlin n'ont jamais pu songer à créer un royaume d'utopie où un roi magicien aurait accompli des merveilles sans ressources et sans budget. Et la conclusion s'impose que, puisque la Conférence de Berlin indiquait à l'Etat comme le premier de ses devoirs la suppression de la traite, l'établissement de l'ordre et de la paix, le développement de la civilisation, la Conférence de Berlin, par là-même, autorisait ou plus tôt imposait la création de ressources, l'adoption de mesures fiscales, sans lesquelles cette tâche civilisatrice fût restée lettre morte. A priori, il est impossible d'admettre que les diplomates de Berlin eussent décrété des règlements qui eussent annulé leurs propres volontés.

---

Nous venons de raconter très succinctement les origines historiques de l'Etat Indépendant du Congo : le Rêve royal d'où il est issu, la réalisation graduelle de ce rêve, la consécration solennelle de l'œuvre par les Puissances signataires de la Conférence de Berlin. Assurément, parmi les hommes d'Etat et les diplomates qui ont apposé leur signature à ce document mémorable, pas un seul ne prévit la haute fortune à laquelle le nouvel Etat était prédestiné. Pas un seul surtout ne pouvait prévoir que cet instrument diplomatique allait être employé, vingt ans après, comme une arme de guerre par les ennemis que cette haute fortune ne pouvait manquer de susciter à l'Etat du

Congo, et que l'Acte de Berlin serait invoqué pour appuyer du prestige des traités une campagne de calomnies.

Cette campagne de calomnies, où s'est laissé prendre le grand peuple britannique, a soulevé en Belgique une indignation et une surprise profonde. — L'indignation est parfaitement légitime. La surprise est de trop.

Une triste et vieille expérience nous apprend que les œuvres les plus belles ne sont pleinement appréciées que lorsqu'il nous est possible de les apercevoir dans le recul des temps et la perspective de l'Histoire. Il est rare que les contemporains rendent justice à une entreprise, si grande soit-elle. Plus une œuvre est belle, plus âpres sont les attaques auxquelles elle est en butte. Et cela est vrai surtout des entreprises coloniales. Christophe Colomb est mort dans la disgrâce. Dupleix est mort dans la détresse. Lally-Tollendal est mort sur l'échafaud. Warren Hastings, le plus grand fondateur d'empire de l'histoire anglaise, a été, pendant 20 ans, trainé dans la boue devant le Tribunal Suprême de sa patrie. Il semble d'ailleurs que ce soit la fonction de l'envie et de la calomnie de mettre à l'épreuve les grandes œuvres et les grands caractères. Cette épreuve n'a été épargnée ni à l'entreprise du Congo, ni à son fondateur, et il ne faut pas s'étonner qu'après avoir surmonté tous les obstacles de la nature, il ne leur ait pas été donné de triompher de la malignité des hommes.

Mais cette campagne de calomnies n'est qu'une crise

passagère. Elle tournera à la confusion des ennemis de l'Etat du Congo. Il en sortira plus grand et plus fort. Les critiques mêmes auront mis à l'épreuve et passé au crible les hommes, les résultats et les méthodes. Elles auront mis en lumière le dévoûment de ces hommes, la grandeur de ces résultats et la valeur de ces méthodes. Les attaques et les calomnies seront oubliées. L'Etat restera et grandira, monument impérissable du génie et de l'initiative du Roi Léopold, de l'abnégation et de l'héroïsme de ses collaborateurs.







# LA PSYCHOSE DE BRIALMONT

A Dieu ne plaise que je veuille faire passer Brialmont pour un fou. Jamais esprit ne m'a paru mieux équilibré, jamais génie ne m'a paru plus intègre. Il n'appartenait pas à la variété des fleurs brillantes qui ne croissent que sur le fumier névropathique. J'ai vérifié sa généalogie, fait une enquête dans sa famille : je n'y ai découvert aucun membre qui vécût dans un asile, ou qui méritât d'y vivre.

Cependant Brialmont était un anormal. L'homme supérieur, l'homme qui dépasse le niveau ordinaire ne peut être rangé avec le commun des mortels.

Nous rechercherons donc par quelles qualités morales Brialmont se distingua dès son jeune âge, et comment l'exercice de ces qualités finit par engendrer chez lui une véritable psychose, ce qui permettra aux psychiatres qui étudieront son génie de ne pas trouver



en lui une exception à cette vérité fameuse que le génie et la folie se cotoient.

\* \* \*

En même temps qu'une imagination ardente et primesautière, il possédait un grand sens critique, qui agissait presque immédiatement, concurremment avec l'idéation créatrice.

« C'est, écrit M. Charles Richet, le mélange de cet esprit critique avec l'esprit d'invention, qui fait la force des hommes de génie. Au fond, cet esprit critique, c'est peut-être une plus grande étendue de l'intelligence ; de sorte qu'en dernière analyse, les hommes de génie diffèrent des fous, parce qu'ils ont, non une seule association d'idées, mais toute une série presque infinie d'idées simultanées qui se présentent en grand nombre à leur vaste intelligence. L'étendue de leur pensée leur permet de corriger la fougue de leur imagination. On peut donc admettre, dans toute conception géniale, deux éléments bien distincts : d'une part, la création originale et anormale, et, d'autre part, l'esprit de révision et de critique. Les fous ont la création originale ; mais ils ne sont pas en état de la corriger par une sévère critique. Les hommes vulgaires ont peut-être quelque esprit critique : ils n'ont pas de création originale. »

\* \* \*

D'ordinaire, c'est la névrose héréditaire qui engendre le génie ; chez Brialmont le phénomène se présenta à rebours : le génie engendra la névrose.

En quoi consista réellement son génie ? Quelles furent ses facultés réellement supérieures ?

Ce furent celles qu'on aperçoit chez tous les grands hommes : opiniâtreté, obstination, ténacité, persévérance, volonté immense, esprit de résolution.

A l'École militaire, on l'appelait « le Romain, » parce qu'il avait le courage incroyable de passer dans la salle d'études la journée entière du dimanche, et de travailler assidûment, tandis que ses condisciples s'allaient délasser en famille et jouir des plaisirs de la ville.

Quand il fut promu sous-lieutenant, il régla son existence : lever tous les jours, hiver comme été, à 5 heures ; se mettre immédiatement à la besogne ; profiter des deux premières heures, où l'on n'est jamais dérangé par personne, pour rédiger les travaux qui réclament le plus d'attention ; après sept heures et demie du matin, on n'est plus maître de son temps ; des affaires vous appellent dehors, des visiteurs vous sollicitent, le courrier arrive qui trouble vos idées, il y a les bruits du dehors et aussi de la maison. On a mille préoccupations diverses.

Libre à un rentier de condamner sa porte, ou, ce qui vaut mieux, de se retirer en quelque lieu écarté de la campagne pour y achever l'œuvre commencée. Mais Brialmont était officier du génie ; il passa à l'état-major ; il dirigea les travaux des fortifications d'Anvers ; il devint inspecteur-général, membre de l'Académie royale ; il fut le point de mire des ingénieurs du monde ; sa correspondance était énorme ; pas un étranger de marque qui, de passage à Bruxelles, ne

vint rendre hommage à son mérite et recourir à ses lumières.

Pendant plus d'un demi-siècle Brialmont mena cette vie dévorante, partageant son temps entre les devoirs de sa charge, des relations qui s'étendaient toujours, ses travaux scientifiques et plus tard la politique.

Il fortifia Anvers, Liège et Namur, Sophia, Bucarest, Athènes, le Japon, le Siam, Constantinople. Il a écrit plus de livres que Victor Hugo et Voltaire, et, si quel que patient Bibliographe réunissait sa correspondance, nous connaîtrions la plus curieuse, la plus originale des œuvres de Brialmont.

Il répétait volontiers après Emile de Girardin que « le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt. »

\* \* \*

Jusqu'en 1875, il avait travaillé par plaisir et ambition. Mais il perdit alors sa femme, et, demeuré veuf sans enfants, il pensa mourir de chagrin. Pendant quinze jours, il erra comme une bête affolée dans ses appartements vides, et finit par retourner au travail, comme au consolateur souverain. Il travailla d'une façon exaspérée, avec acharnement, excitant son cerveau à produire pour en chasser les noires idées.

Le travail lui donna la résignation qu'il faut pour vivre, mais lui devint un maître implacable.

Le général Brialmont avait cinquante mille francs de rente, une santé parfaite, et, depuis l'époque de sa retraite, tous les loisirs permis. Vingt fois, il caressa le projet de parcourir la Côte d'azur, de jouir des charmes

d'une nature privilégiée, de se payer du bon temps quelque part. Il n'en fit jamais rien.

Appelé à Constantinople chez le Sultan, il y vécut trois mois, sans prendre le temps d'admirer les merveilles du Bosphore. « Ce n'est pas permis, général, lui dit un jour un officier attaché à sa personne. Vous nous quittez demain, et vous n'avez pas même visité S<sup>te</sup> Sophie ! » C'était vrai, Brialmont n'avait guère vu, de la capitale ottomane, que la rue qui menait de son hôtel au bureau où étaient les plans qu'il dressait.

Les visiteurs l'importunaient. Il avait hâte de les expédier, afin de retourner dans son cabinet de travail, obscur et froid comme un souterrain, où ne se révélait aucune trace de luxe ni de confort : une vraie chambre d'employé, de fonctionnaire subalterne. Brialmont n'était pas de ces artistes de la décadence qui sont incapables d'écrire deux mots, si ce n'est, comme Sénèque, sur un pupitre d'or, avec mille objets d'art sous les yeux, pour les inspirer, sinon les distraire. Il pensait qu'un Chartreux, dans sa cellule nue, est plus capable de résoudre un problème, que ces bizarres esthètes au milieu de leurs tableaux, de leurs potiches et de leurs meubles de prix. Très abstrait, il n'attachait aucune importance aux choses extérieures, capable qu'il était de se replier en lui-même, et, une fois livré à ses méditations, de perdre jusqu'à la notion de ce qui l'entourait. Sa bibliothèque même n'était pas l'objet de ses soins ; tous ses livres étaient dépareillés ; il s'en servait sans précaution, comme du reste, arrachant les pages des livres pour les joindre à sa copie, quand

il avait à faire des citations. C'était plus sommaire et plus expéditif que de transcrire les passages.

Après ses repas, il faisait une promenade hygiénique, et, s'il ne travaillait pas le soir, c'était aussi par hygiène. Il se ménageait seulement dans la crainte d'une maladie qui ferait languir sa vieillesse et le mettrait dans l'impossibilité de continuer à travailler.

Ne plus travailler ! lui, qui ne vivait que pour travailler, qui n'avait que ce mot à la bouche, cette idée en tête.

Un jour, je lui lus cette confession douloureuse de Zola, tirée de *l'Œuvre* :

« Le travail a pris mon existence. Peu à peu il m'a volé ma mère, ma femme, tout ce que j'aime. C'est le germe apporté dans le crâne, qui mange la cervelle, qui envahit le tronc, qui ronge le corps entier. Dès que je saute du lit, le matin, le travail m'empoigne, me cloue à ma table, sans me laisser respirer une bouffée de grand air ; puis, il me suit au déjeuner, je remâche sourdement mes phrases avec mon pain, puis il m'accompagne quand je sors, rentre dîner dans mon assiette, se couche le soir sur mon oreiller, si impitoyable, que jamais je n'ai le pouvoir d'arrêter l'œuvre en train, dont la végétation continue jusqu'au fond de mon sommeil... Et plus un être n'existe en dehors ; je monte embrasser ma mère, tellement distrait que, dix minutes après l'avoir quittée, je me demande si je lui ai réellement dit bonjour. Ma pauvre femme n'a pas de mari. Je ne suis plus avec elle, même lorsque nos mains se touchent. Parfois, la sensation aiguë me vient que je

leur rends les journées tristes, et j'en ai un grand remords, car le bonheur est uniquement fait de bonté, de franchise et de gaîté, dans un ménage; mais, est-ce que je puis m'échapper des pattes du monstre! Tout de suite je retombe au somnambulisme des heures de création, aux indifférences et aux maussaderies de mon idée fixe. Tant mieux si les pages du matin ont bien marché, tant pis si l'une d'elles est restée en détresse! La maison rira ou pleurera selon le bon plaisir du travail dévorateur... Non! non! plus rien n'est à moi; j'ai rêvé des repos à la campagne, des voyages lointains, dans nos jours de misère: et aujourd'hui que je pourrais me contenter, l'œuvre commencée est là qui me cloître: pas une sortie au soleil matinal, pas une escapade chez un ami, pas une folie de paresse! Jusqu'à ma volonté qui y passe, l'habitude est prise, j'ai fermé la porte du monde derrière moi, et j'ai jeté la clef par la fenêtre.... Plus rien, plus rien dans mon trou, que le travail et moi, et il me mangera, il n'y aura plus rien, plus rien! •

\* \* \*

De pareilles souffrances sont l'expiation du génie. Brialmont les subissait aussi. Heureux le grand homme qui n'en connaît pas d'autre! Heureux le créateur, l'artiste, l'inventeur, le poète qui n'achète pas ses dons immortels à quelque épouvantable névrose, comme l'épilepsie, l'alcoolisme, le vice, les dépravations morales, le délire d'ambition ou le délire de persécution!

On vient de voir que la névrose du génie de Brial-

mont — pourquoi ne pas l'appeler une simple psychose en l'occurrence? — fut anodine : c'était l'*obsession* dans sa forme la moins cruelle.

L'obsession est une affection mentale, une infériorité de la volonté : c'est un besoin irrésistible qui pousse le sujet à commettre certains actes. Les psychiatres ont décrit les angoisses des obsédés. Parmi les malades de cette catégorie, il faut ranger les utopistes, les songe-cieux, les théoriciens, les rêveurs, qui s'éprennent des plus belles choses, et qui ne font rien.

Brialmont n'a jamais eu de ces crises angoissantes, qui torturent l'âme. L'obsession l'a poussé à exécuter des travaux utiles pour son pays. Elle a fait de lui un forçat du travail, c'est vrai. Elle lui a interdit toute distraction, tout plaisir, tout repos, c'est encore vrai. Mais, quand on lit l'histoire intime des hommes de génie, quand on apprend tout ce qu'ils ont souffert à cause de leur génie même, on n'éprouve aucune pitié pour le général Brialmont, qui fut, en somme, un privilégié; on admire au contraire cet heureux concours de forces que la nature a mises dans un même cerveau pour produire des œuvres nécessaires.

LÉON CHOMÉ,  
Directeur de la *Belgique militaire*.





## LE CARACTÈRE DE PASTEUR

---

On enseigne beaucoup depuis quelque temps l'histoire de l'art. Le snobisme s'en mêle.... et les amateurs. On voit des avocats sans cause apparente à qui l'esthétique sert de raison d'être. L'histoire des sciences est moins en faveur; les biographies de savants coulées dans de vieux moules poudreux sont de sèches énumérations que n'illustre aucune figure. Par exception, en voici une où les jeunes gens d'aujourd'hui et de demain puiseront de quoi nourrir substantiellement leur cerveau et prendront, selon l'expression de celui à qui elle est consacrée, une émouvante « leçon d'hommes. » C'est *La vie de Pasteur* par M. René Vallery-Radot(1).

Ce livre raconte la formation et le développement d'un homme type qui fut un des plus grands Français de ce temps. Les aspects d'une belle figure probe et

---

(1) Publiée en 1901 chez Hachette.



méditative y apparaissent et s'éclairent, les facultés rares d'un être fortement attaché aux sources de sa vie et riche de sang et de nerfs pour affirmer et pour agir. Voici un cerveau plein, harmoniquement organisé, bien armé pour les investigations silencieuses et tenaces; d'abord il rend un son un peu mat, tant les idées y sont serrées, tant est circonspect et comme assourdi le labeur qui les met en mouvement. Appliqué, depuis ses années d'école normale, à l'étude des phénomènes chimiques, le jeune Franc-Comtois, modeste, respectueux de ses maîtres, surtout du grand Dumas, se sent vivre puissamment déjà; l'étude le passionne; il entrevoit de magnifiques problèmes, de durs obstacles à vaincre, des mystères à pénétrer. Heureux de ses dispositions et de ses dons, goûtant le travail comme un plaisir, il s'insoucie de paraître. Ce n'est pas la renommée qui le tente, c'est la connaissance. Il est profond, il est patient, il est obscur. On dit de lui qu'il sera un bon professeur. Bientôt, du fond de lui des clartés projetées donnent à son nom un éclat qu'il n'avait pas cherché.

Le livre de M. Vallery-Radot n'intéresse pas seulement notre jugement; il éveille autre chose en nous que de la curiosité. Il est comme trempé de force humaine; il respire la beauté morale du savant qui règne par son œuvre et par l'œuvre de ses disciples sur la science contemporaine. N'est-il pas remarquable que ce savant ait pu s'élever si haut sans rien rejeter de soi, je veux dire dans l'accord parfait de ses appétits intellectuels avec sa sensibilité et sa conscience d'honnête homme.

On a dit, on a tenté de dire : « le génie est un crime, » la vie de Pasteur dément cette parole imprudente. Lorsqu'il se manifeste dans l'équilibre d'un tempérament pareil à celui-ci, le génie transfigure l'homme et ne le dérègle pas. Le génie de Pasteur s'édifie sur l'honnêteté la plus traditionnelle. Je dirais volontiers qu'il en est plus solide.

Pasteur avait l'intuition scientifique; il était le clairvoyant qui discerne le chemin et en devine le but; il avait cette sensibilité mentale qui charme l'inconnu, l'attire, le capte et, de ses phénomènes les plus caractéristiques, le dégage, pour en faire du connu. Il avait cette sorte d'imagination, mais il la maîtrisait, la contenait, n'en acceptant que des motifs d'expérience et de quoi s'enthousiasmer au travail. S'il portait un de ces flambeaux dont les lueurs révèlent, ce qu'elles révèlent il prétendait le marquer et le démontrer nettement. Il refusa toujours de s'égarer au-delà des limites où sa pensée pouvait agir efficacement. Il vivait à l'écart de tout système philosophique, repoussant jusqu'au positivisme qui « ne tient pas compte, disait-il, de la plus importante des notions positives : celle de l'infini. » Il aimait loyalement la vie et l'on eût dit qu'il craignait de la trahir en en cherchant les preuves ailleurs qu'au cœur de la réalité. Bornant le champ de son action pour mieux ramasser ses forces, ce réaliste réservait l'infini. Au-delà de nous, pensait-il, au-delà de notre pouvoir — si loin qu'il s'étende jamais — il y aura toujours l'infini. Les poètes peuvent bien y laisser jouer leur imagination; le savant, en s'y aventurant,

perdrait toute valeur, toute raison de dire, tout crédit et finirait par douter de lui-même. Ainsi le passionné curieux consentait à ignorer quelque chose et pour sauvegarder la puissance du savoir il lui assignait une mesure.

Chez un homme qui a fait ce qu'a fait Pasteur, cet admirable exemple de volonté et de sagesse témoigne d'un grand caractère.

HENRY MAUBEL.





## UNE VIE DE POÈTE

« Je me suis mis d'accord avec moi-même, ce qui est bien la plus grande victoire que nous puissions remporter sur l'impossible. »      DOMINIQUE.

Il naquit sous le signe de la Vierge, un jour de gai soleil à la fin de l'août. La sage-femme détermina son horoscope et lui prédit longue vie et la gloire.

Je ne parlerai pas de son enfance : lorsqu'il voulut y réfléchir, il s'aperçut que déjà elle était passée. Lui-même ne l'a pas connue, sinon par de vagues souvenirs, comme un rêve trop court dont il se réveillait.

Je ne m'occuperai que de sa vie consciente : j'en dirai quelques épisodes, mais surtout les réflexions qui en forment en quelque sorte le squelette et la chaîne continue. — Il pensait par étincelles. Plus d'une fois il m'a dit : « Mes idées les plus fécondes me sont venues dans des journées désertes. » Mais ces pensées soudaines étaient en réalité, le fruit d'un long travail et de persistantes méditations.

I

Vers sa dix-septième année, il commença à vivre, et à souffrir. Il fut la proie de la curiosité et du désir. En pension ses camarades l'avaient appelé en riant « le Poète, » et il se tenait à l'écart. — Sa souffrance qui n'était autre que le « mal de vivre » ne fit que croître avec l'âge. A vingt ans, il était incapable de faire un pas en avant dans la vie, sans se demander où il allait. Il ne se passait de jour sans qu'il ne s'examinât, se torturant l'âme comme un inquisiteur ; — et l'éternelle question « où vais-je ? » s'échappait à chaque instant de ses lèvres. Le jeune homme, loin de se guérir, versait ainsi du vinaigre sur ses plaies : « où vais-je ? » Aucune de ses actions, ne le satisfaisait, et quand l'une d'elle par hasard, avait su traverser le crible de sa conscience timorée, il se taraudait l'intelligence, pour tâcher d'en découvrir les destinées les plus lointaines.

Cette manie presque malade d'anticiper sur l'avenir et d'évoquer sans cesse, le cortège interminable de toutes les conséquences, avait hypertrophié à l'extrême le sentiment de sa responsabilité, et était pour lui la source de fréquentes tristesses. Il ne faisait pas un geste sans être dévoré d'inquiétudes, et la moindre de ses paroles lui laissait un goût de cendres dans la bouche. « Il est bien vrai que nous ne sortons jamais purs de ces conversations, » se reprochait-il : « Je n'ai pas protesté contre le mensonge. J'ai laissé railler mon

idéal... Oh! comme le blasphème et les mauvaises louanges s'envolent rapidement de nous ! »

Quelquefois, las de se chamailler avec lui-même, il descendait quatre à quatre de sa chambre, mettait son chapeau, prenait sa canne, et s'encourait vers les banlieues.

Et le voilà, au milieu des campagnes. Les clochers, rangés en cercle, comme pour danser une ronde, marquent les villages. Dans la chaude lumière du soleil se déroulent les champs, les prairies, les bosquets, et de ci de là, des maisons. Il aspire voluptueusement le bon air champêtre et regarde : les vagues dorées que fait au loin la mer des céréales, les lourds épis qui se balancent comme des encensoirs, les bœufs qui broutent paisiblement l'herbe savoureuse, les oiseaux qui jouent à cache cache, les fleurs qui font monter jusqu'au ciel leurs parfums. Il regarde, et tout-à-coup, étendant les bras comme quelqu'un qui supplie, il s'écria : « O mon Dieu ! pourquoi les blés se balancent-ils ? pourquoi cette vache me regarde-t-elle avec de gros yeux ronds ? que murmurent entre-eux les arbres ? et pourquoi chantent les ruisseaux, les grillons, les abeilles, le vent, les oiseaux ? Qu'est-ce que la vie ?... pourquoi tout respire-t-il la joie de vivre et que je souffre ?... » Il croit entendre une voix lui répondre : « Demande-le à ceux qui chantent » — Ainsi fait-il. Mais il dût renoncer bientôt à poser des questions aux sources, aux plantes, aux oiseaux, car il était beaucoup trop jeune encore, et trop inexpérimenté, pour comprendre leur langage. —

Du soleil mourait à l'horizon, et le Poète s'en retournait chez lui.

## II

Il ne lui reste plus que la ressource de s'adresser aux hommes. Pourquoi vivent-ils? — Il interroge les uns et les autres, mais son enquête n'est guère fructueuse. Le premier auquel il s'adressa, lui rit au nez; le second répondit simplement : « Je vis parce que ma mère m'a mis au monde » et il soupira. Un peintre connu lui répondit : « Je vis pour peindre, » et un boulanger dit de même : « Je pétris la pâte et je cuis du pain pour les hommes. » Un viveur lui souffla à l'oreille : « C'est la crainte de mourir qui seule me retient dans la vie. » Il interrogea un gros homme, notaire de son état, qui lui dit : « Je vis pour mes enfants. » Et vos enfants? : Ils vivront pour leurs enfants. » — Mais toutes ces réponses ne le contentaient pas.

Il songea : « Les uns ne comprennent pas ma question, et les autres sans s'en douter, me trompent. Non certes, ce n'est pas pour peindre que vit ce rapin; — et ce gros égoïste qui ne surveille même pas la conduite de ses garçons, ne me fera pas croire que c'est pour eux qu'il vit. Il doit y avoir un autre mobile, que je ne soupçonne pas, et qui leur est peut-être caché à eux-mêmes. »

Ilrésolud de considérer les puissants, ceux-là même qui *soutenaient* la société. « Sans doute, ce doivent être les meilleurs, se disait-il naïvement, ceux sur qui repose

l'ordre social, à qui on donne partout les premières places et qu'on entoure de respect. » On voit que notre jeune poète était en effet bien jeune. — Prêtres, généraux, fonctionnaires, magistrats, professeurs et tous ceux qui tenaient le haut du pavé, passèrent devant lui : était-ce un cortège de mardi-gras, un défilé de mascarade auquel il assista ? Il l'eût pu croire. Il vit des prêtres qui reniaient Dieu, des fornicateurs et des simoniaques, — et des fonctionnaires arrogants tenus en laisse par de petits ministres ; — et ces officiers et ces magistrats, eussent-ils osé dire que c'était pour la patrie ou pour le droit qu'ils vivaient, eux qui ignoraient même ce que c'est que la patrie et quelle est l'essence de la justice ? — Il entendit des professeurs, chargés d'enseigner à leurs élèves la sagesse humaine, et qui débitaient invariablement d'une voix ennuyée et solennelle, des vérités mortes depuis un demi-siècle. O les mauvais bergers ! les criminels !

Il vit les hontes secrètes et les purulences cachées sous les uniformes, sous les toges et sous les frocs : on lui découvrit la bassesse et la pusillanimité de quelques-uns de ces puissants ; on lui montra par quels ignobles détours ils avaient atteint ces hautes positions, et les chaires d'où ils pontifiaient, et par quelles platitudes ils avaient forcé le respect ; on lui fit voir leurs échine courbées, leurs genoux écorchés par les sollicitations, leur âme avilie à force de s'être prostituée. « Quel néant, derrière ces somptueuses façades, se dit-il douloureusement, quel vide décèlent en eux ces mannequins constellés de décorations et devant qui les esclaves



se prosternent; que de laideurs et de lâchetés dissimulent ces belles carrières qu'on nous propose en exemple! »

Sa tristesse égalait son dégoût. Mais le problème restait toujours irrésolu. Pourquoi vivent-ils? Dans quel but, ces hommes s'avalissent-ils? Certes, ils doivent avoir de puissants motifs pour payer si cher, au prix parfois de leur conscience et de leur dignité vis-à-vis d'eux-mêmes, des honneurs aussi factices! »

Après de longues observations, il crut pouvoir conclure avec quelque certitude que le véritable motif qui faisait vivre la plupart des hommes, c'était le désir des richesses et de la considération. Ce qu'ils recherchaient par-dessus tout, c'était d'être riches, de plus en plus riches et d'être *considérés*. La vertu n'était pas pour eux un but, mais tout au plus un moyen, dont l'usage est parfois recommandable. Ce qu'ils voulaient ce n'était pas de mériter le respect, mais d'en obtenir les marques extérieures. Ils ne visaient pas à être respectables, mais seulement à être respectés, c'est-à-dire à être salués très bas. Et les hommes savaient de bonne expérience, que ce qui établit le mieux la considération, c'est l'OR. Vivre, se résumait donc à conquérir le plus de richesse possible. Et encore, l'important aux yeux du monde, n'était pas d'être réellement riche, mais de le paraître. Paraître riche, et par surcroît jouir des richesses qu'on possède - et de préférence que ne possède pas le voisin — voilà le but de la vie, *voilà pourquoi vivaient les hommes!* »

Le jeune poète vit s'ouvrir devant lui un gouffre, et

sa foi en l'humanité chancelait. Cependant, il se ressaisit, et devina bientôt la raison profonde de cet abominable égarement : « Le Désir est le fil conducteur de l'énergie du monde, songea-t-il, « il faut qu'il règne dans toutes les âmes, sans quoi l'humanité périrait. Ne plus désirer, c'est mourir, ou plutôt c'est rentrer dans le néant. Pour que se poursuive l'évolution universelle, il faut que le désir nous aiguillonne, il faut un *appât*. Cet appât, la grossièreté des hommes, l'a rendu grossier et vil : ce sont les richesses, ce Sésame-ouvre-toi de toutes les jouissances mondaines. Si les hommes étaient meilleurs, la vie leur présenterait un appât plus beau, digne d'eux. Et ce qui le prouve, c'est qu'il est des hommes encore (j'en connais au moins un) que Mammon ne tentera jamais! — Il est pénible cependant, continua-t-il, de devoir penser qu'un idéal de beauté et de justice ne suffirait pas pour qu'ils se décidassent à continuer *la course au flambeau*; il est profondément triste de considérer les appeaux hideux dont doit se servir la vie pour se perpétuer, et les basses tromperies auxquelles l'instinct vital de l'univers doit avoir recours pour que nous réalisions ses fins — Ah! je comprends aujourd'hui pourquoi Schopenhauer prêchait le renoncement : mais ce n'était pas là une solution, mais plutôt une reculade et une trahison!

Ce n'est pas la vie qu'il faut accuser, se sont les hommes! »

III

Il parcourait sa chambre à grands pas. « Je les méprise » criait-il en frappant du poing sur une table qu'il bouscula, — « je les méprise. » Et tout d'un coup il cria plus haut en faisant un grand geste solennel : « Je jure que je mourrai pauvre » Ceci fut dit avec une telle conviction et tant de superbe, que lui-même ne put s'empêcher de rire : « Je crois bien, dit-il, que je n'aurai pas difficile à accomplir mon serment » Et de fait, ses habits et sa cellule n'indiquaient pas qu'il fut fort riche....

Il avait consacré une interminable nuit d'insomnie à ressasser minutieusement ses réflexions de la veille, et à songer à la lutte atroce que se livrent sans trêve les hommes pour s'arracher un peu de cet or maudit, le seul et l'ignoble objet de leurs convoitises. — Il songeait tout haut : « La pauvreté est presque une vertu dans notre siècle. Pour quelques-uns, qui auraient pu comme d'autres s'enrichir, c'est un signe auquel on reconnaît, qu'ils ne se sont pas laissés corrompre. Je prie Dieu qu'il m'accorde de rester pauvre et de rester pur, et qu'il me sauve de la tentation. »

— « Pauvres riches ! » disait-il, pauvres, pauvres riches ! Que je vous plains ! Il est si difficile de porter allègrement le poids de la fortune, de savoir assouvir sa soif de possession, de sauvegarder sa conscience ; en un mot d'être un *bon* riche, et de faire en sorte que nos richesses ne nous nuisent pas à nous-mêmes et soient

utiles aux autres! — Oui, tremblez vous qui êtes riches! Prenez garde de vous enlaidir, parce que l'or fait parfois de bien vilaines et d'ineffaçables taches. Ce qui est simplement riche, sans autre qualité qui compense, le *cossu*, — le cossu est laid toujours. Et cette laideur, j'y songe, n'est-elle pas le signe certain de la nature infernale des richesses; cette laideur n'est-elle pas l'empreinte de tous les diables? Tremblez, vous qui êtes riches! : Saurez-vous supporter sans défaillir, cette croix pesante jusqu'au bout de la vie?

« Hommes insensés! — Je me souviens d'avoir souligné dans un livre que j'ai relu, cette belle parole de Monsieur Picard : « Au décevant projet de vivre riches, vous immolez tout ce pourquoi il vaut vraiment la peine de vivre! » Oui, voilà bien ce que vous faites, hommes frivoles qui lâchez la proie pour l'ombre, et le bonheur pour les richesses! Mais ne comprendrez-vous donc jamais, que cet or pour quoi vous vous battez est votre perte! que c'est votre supplice!... — que c'est une maladie pire que la lèpre, — et que c'est un poison pour votre âme! »

Ah! si nous étions plus modestes et moins inassouvis! Mais nous ne pouvons nous contenter du présent, ni nous satisfaire de ce que nous possédons. C'est là une infirmité de notre nature, ou plutôt l'un des rouages de notre activité. Comme aux enfants, il nous faut toujours « autre chose » : d'autres images, d'autres idées, d'autres hochets. Mais autre chose, sera-ce mieux, — sera-ce le bonheur? Nous n'y pensons pas : ce sera « *autre chose*, » un changement....

Et pourtant, il n'est pas possible de lire tous les livres, d'entendre toutes les chansons, de voir tous les pays, de respirer toutes les fleurs, d'aimer toutes les femmes. Mais il est doux de lire, et de relire, et de relire encore, un livre de chevet; de murmurer longtemps le même air, de contempler inlassablement un paysage nimbé de souvenirs; d'aimer une femme entre toutes et de s'absorber en cet amour, de telle sorte que le cœur en soit rempli et ne sache plus en aimer une autre... Il est doux! Et l'on apprend ainsi, par surcroît, que tous les livres en réalité sont contenus dans un seul livre; que dans une chose belle sont résumées toutes les beautés; et toutes les femmes — l'éternel féminin — ne se trouvent-elles pas réunies en une seule femme?

— Ce serait si simple de ne pas désirer ce qui peut nous nuire, de ne pas nous exposer à des calamités... Et fussions-nous pauvres comme Job, ne serions nous pas déjà assez riches pour nous acheter le bonheur et la paix?

#### IV

Le mépris des richesses fut la première étape de ce jeune inquiet vers la paix définitive; ce fut la première maxime dont il se fit un appui solide pour continuer sa route. Peu à peu, les brouillards qui enténébraient sa destinée se dissipèrent, et le ciel lui apparut. Il comprit ou crut comprendre, la raison d'être de sa vie.

« J'ai la conscience profonde » disait-il parfois, —  
« et lorsque je parle ainsi, je n'énonce pas seulement

des mots, mais je traduis un état d'âme et j'exprime une conviction, — d'être très peu de chose, mais d'avoir cependant comme tout être, si infime soit-il une mission ici-bas à remplir, et des paroles à prononcer. »

« Je conçois la vie, comme l'accomplissement d'un devoir et la marche désintéressée vers un idéal. Notre vocation, c'est-à-dire, le sentiment de nos aptitudes, projette soudain une clarté plus vive, sur l'un des mille sentiers, par où l'on va, triste ou joyeux, du berceau à la tombe. Dès lors, n'hésitons plus : nos tergiversations ne seraient plus de la prudence, mais de la crainte. Prenons hardiment la besace du pèlerin, et mettons-nous sans plus tarder en route ! — Il faut poursuivre son chemin, simplement parce que l'idéal est au bout : et l'on ne discute pas plus avec l'idéal qu'avec la fatalité. — Notre idéal : c'est là *tout* notre destin, et ce sera aussi selon que nous l'aurons choisi notre châtement, ou bien notre récompense — Il faut tout lui sacrifier, sans calcul et le sourire aux lèvres, et ne pas même jeter un dernier regard derrière soi sur les idoles qu'on brise en passant, en se brisant parfois le cœur du même coup, ni sur les vieux amis qui nous abandonnent, à chaque carrefour. Il faut marcher jusqu'à ce qu'on tombe de fatigue, et conserver vivace en soi, l'illusion qui reconforte, et qui fait renaître l'énergie épuisée, — la bonne illusion !

« Je crois fermement qu'il vaut mieux rester quelqu'un que de devenir quelque chose ; je crois qu'il est plus difficile et plus méritoire d'être profondément soi-même, et « de tirer de soi tout ce que contient cette

matière première<sup>(1)</sup> » que de devenir ministre ou général; je crois qu'il est plus urgent de se créer des convictions sérieuses et solides qui éclairent notre existence, que de conquérir douze diplômes et autant de prébendes. — Je m'efforcerai de faire comme je le peux ce que je dois, — et « je me mettrai fort peu en peine d'être jugé par vous, ou par quelque homme que ce soit. » Voilà bien de l'orgueil sans doute ? »

D'autres fois, il songeait : « Qu'est-ce que la vie? Ne sommes nous pas ici placés entre un devoir et un besoin? (Et un besoin profond, lié à notre organisme, c'est un droit). — Est-il quelqu'un parmi nous qui oserait avouer que le succès individuel est le but unique de son existence? Non. Nous avons tous au fond de nous, l'obscur conscience d'un devoir social, d'un devoir d'humanité à accomplir. Chez quelques-uns même, cette conscience s'éclaire davantage et leur vie est toute entière dévouée au bien-être général. — Et nous sentons aussi au fond de nous, un besoin impérieux, une soif ardente, inextinguible d'amour et de sympathie. Voyez comme tout s'accorde, et comme nos droits naturels correspondent bien à nos devoirs! Devoir de dévouement, besoin d'amour! Il arrive que ces deux sentiments sont si bien confondus, que l'on n'en distingue plus la limite. C'est un cercle vicieux (comme tout ce qui est éternel) mais un cercle qui n'épouvante pas, et dont on ne souhaite jamais de s'échapper. »

(1) J.-P. Richter.

Il disait encore : « Comprendre le mieux possible la vie, et vivre inflexiblement selon l'idée qu'on s'en est fait, voilà où doit tendre notre effort. — Soyons dignes, non pas de cette dignité factice qui ne dépasse pas l'impeccable redingote de l'homme correct; mais d'une dignité intérieure qui prend sa source dans le sentiment d'une mission acceptée et accomplie dans la mesure de ses forces. — Donner un but élevé à l'existence, tout est là! transformer ce qui est éphémère la vie d'un homme — en une manifestation éternelle; prolonger nos gestes dans l'infini!

....Poussons au char! Certains vivent pour soi, pour leur famille; d'autres — et ne sont ce pas les meilleurs? — pour une idée, pour une cause qui leur est sacrée, pour le culte de l'idéal! Leur existence est un continuel sacrifice, mais aussi ne connaissent-ils pas des joies d'essence supérieure? — Qui a tort, qui a raison? Personne. — Mais celui-là certes a tort qui n'obéit pas à sa vocation secrète et qui ne joue pas le rôle qui lui a été distribué.

-- « Mon culte, c'est le culte de la vie; mais je ne conçois pas la vie humaine, sans un idéal au delà d'elle!

« Tout n'est qu'illusion, ou la valeur que je donne à la vie est bien réelle. — L'idéal n'est pas une chimère. Quand tout s'écroule autour de nous, quand l'univers périt, quand tout n'est plus que vanité, au-dessus des décombres et des tombeaux se dresse, resplendissant comme un soleil, le jeune idéal! — Idéal! immortelle idole, — réalité sans laquelle il n'est point de réalité,



genèse de toutes les joies et de tout ce qui est beau !  
Idéal, lumière de l'existence !... »

— C'est ainsi que le Poète déclarait sa foi, en paroles harmonieuses dans la nuit, et c'était comme une pluie d'étoiles dans son âme....

## V

Mais sa joie et la paix relative dont il jouissait, ne durèrent pas longtemps. Bientôt il se sentit entouré de gens hostiles, et il ne lui resta plus pour se défendre contre leur inimitié, que deux armes pacifiques : l'orgueil et le mystère.

Les hommes ne peuvent supporter ceux qui s'isolent de leur assemblée. Et sans cesse, ils leur répètent : « Pourquoi ne faites-vous pas comme nous ? Etes-vous par hasard, meilleurs ou plus intelligents ? C'est être bien prétentieux que de se croire plus raisonnable que la majorité.... car nous sommes la majorité, ne l'oubliez pas ! Nous sommes la force et la justice ; nous sommes les prêtres, les juges, les soldats et les gendarmes !... » Et ils continuent ainsi leurs manœuvres insidieuses, dans l'espoir que les isolés n'en pouvant plus, se laisseront enfin corrompre et les joindront. Car ceux-ci sont pour eux de vivants reproches : en leur présence les hommes sentent de vagues lueurs s'allumer au fond d'eux mêmes, mais déjà ils tremblent de voir tout à coup la lumière du jour leur apparaître ; — il faut étouffer à tout prix le remords qui s'éveille et qui gêne, — et dénigrer et calomnier celui qui leur fait la leçon de rester seul.

Notre ami connut ces tourments : on pesa sur lui de toutes les façons, on voulut lui rendre la vie impossible, mais il résista. Ses professeurs surtout, scandalisés de voir un élève se préoccuper si peu des examens, déclarèrent à l'envi que ce jeune présomptueux courait droit à sa perte : « Ce sera un déclassé plus tard ; disaient-ils, à quoi pourra-t-il prétendre sans diplômes ? » D'autre part, il reçut de personnes qui s'intéressaient à lui plusieurs lettres qui ressemblaient étrangement à celle « qu'un docteur, homme très sérieux dut écrire à Christophe Colomb au moment où celui-ci s'embarquait pour l'Amérique<sup>(1)</sup> » — Enfin, les vieillards avec qui il aimait à causer, avaient quelquefois de la peine à admettre qu'on put réfléchir à vingt ans, et comprendre quelque chose de la vie, sans avoir comme eux un long et imposant passé derrière soi.

Il apprit bientôt à ses dépens que se soustraire aux préjugés et à l'opinion commune, vouloir penser par soi-même et agir selon sa conscience et non selon la coutume dominante, semble à la société criminel, et même « inconvenant » — mais cela n'arrêta pas son zèle. — La nouvelle un jour courut, qu'un grand artiste était mort de faim dans une mansarde ; depuis lors, on parlait de lui dans les tavernes : le poète entendit un bourgeois le plaindre et s'écrier avec compassion, après qu'il eut vidé sa chope de bière : « Pauvre rêveur ! » Ce fut plus que le jeune homme n'en pût supporter. Il dût sortir du cabaret pour épancher librement sa colère :

---

(1) Les plateaux de la balance.

— « Mais ne sais-tu donc pas que la vie de ce rêveur, Bourgeois, dont tu te moques, (parce qu'il est seul, et que des milliers d'êtres pareils à toi opinent du bonnet à chacune de tes ineptes prophéties) recèle des splendeurs et des richesses, que tu ne saurais même pas t'imaginer. Ne sais-tu pas que tes rêves les plus audacieux sont à cent pieds au-dessous des étincellantes réalités que connaît le penseur! — « O Bourgeois vertueux! opportuniste pusillanime, mouton de Panurge! qui tremble de t'enthousiasmer de peur du ridicule, qui t'effraie de te laisser aller au premier mouvement de ton cœur, qui craint sans cesse de te compromettre...; — ô Bourgeois vertueux! incapable d'agir avec abnégation, incapable d'être généreux sans arrière pensée, incapable d'un instant d'héroïsme ou d'une heure de folie!

— « Bourgeois vertueux! Hommes lâches et médiocres, je vous méprise! — Et si la société ne peut être soutenue que par vous, continua-t-il en se fâchant davantage, et par vos hypocrisies, il vaut mieux, il vaut mille fois mieux qu'elle croule! Je préfère la vérité et la liberté au milieu des ruines de l'ancien monde, que l'opulence au prix de semblables compromissions. Il faut déraciner le mensonge et arracher violemment les masques, dût-on ne rencontrer plus derrière eux que le vide... »

Un orateur dont le bon sens était célèbre, et qui faisait se pâmer les foules, interpella un jour le poète et lui dit : « Vous êtes jeune, mon ami, et exalté. J'aime

de voir les jeunes gens enthousiastes. J'ai été comme cela aussi, quand j'avais votré âge. Je faisais des vers pour ma fiancée. — Vous êtes un *idéaliste*, mais vous changerez, mon ami ; dans quelque quinze ans vous ne parlerez plus ainsi que vous faites ; vous deviendrez plus calme et plus raisonnable. »

Le poète regarda ce tribun d'un regard étrange, et lui répondit avec âpreté : « Si j'étais sûr, Monsieur, que ce que vous me dites est vrai ; s'il était certain que le contact de la vie en détruisant mes illusions, de désintéressé et de généreux, devait me rendre lâche ; si cela était irrémédiable ; si mon idéal devait fatalement s'amoindrir et succomber à mesure que croîtrait mon expérience, — eh bien ! je vous le jure — je préférerais abandonner de suite cette vie désormais odieuse, plutôt que de m'exposer à devenir demain le traître de moi-même ! Et bénie, trois fois bénie serait la mort qui m'éviterait l'humiliation de survivre à mon idéal !

— « Je la fais mienne, la fière devise de Guillaume d'Orange : « Je n'ai pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ! » — Je sais que les hommes ne peuvent rien sur ma conscience ; je sais que je ne serai pas meilleur, s'ils me louent, ni plus mauvais s'ils me conspuent. Et ils ne pourront jamais faire, si puissants et si nombreux soient-ils, que je ne sois pas ce que je suis, ni que je sois ce que je ne suis pas.

« Je ne m'inquiéterai donc pas de leur opinion. J'écrirai dans la solitude des pages auxquelles j'aurai longuement réfléchi. Je ne crains pas les blâmes, ni ne

recherche les éloges : ceux-ci me laissent indifférent, du moins quand je me possède bien. Les éloges de quelques amis il est vrai, me réjouissent le cœur, mais ce n'est pas d'être loué que je suis heureux, mais d'être compris, d'avoir fait plaisir, d'avoir donné un peu de paix, d'être un peu aimé ...

— « Il n'y a rien qui ressemble plus à la bénédiction divine, que la malédiction des méchants. Je ne crains rien. Aucun remords ne me troublera à la dernière heure. Je poursuis ma route avec confiance.

— « Jeune, libre et courageux, je m'élançai non sans joie vers l'avenir problématique ! Oui, plutôt mille fois la lutte et la défaite héroïque, que l'inertie, que la capitulation devant la société, que le mensonge lâchement consenti ! »

## VI

La seconde maxime qui allait guider la vie du jeune homme, fut donc celle-ci : qu'il ne faut pas s'inquiéter outre mesure de l'opinion d'autrui. Après avoir appris à mépriser les richesses, il s'habitua à mépriser la rumeur publique : et c'était là encore, un grand progrès. — Entretemps, il avait lu Pascal, et il avait appris par cœur les *Pensées*. Sa philosophie peu à peu se dégageait.

« L'homme est libre dans la mesure où il pense, » songeait-il. « Ce qui me donne l'audace et la force de rester seul, n'est-ce pas cette certitude que j'ai, de ne pouvoir penser, malgré les hommes et malgré moi-

même, que ce qui me paraît juste? « Travaillons à bien penser, voilà le principe de la morale. » Lorsque Pascal a conclu cela, il a d'un seul coup d'œil de géant, embrassé toute l'étendue de notre liberté relative; il a mesuré la puissance de la pensée humaine et ses bornes; il l'a libérée de tous les dogmatismes, sauf du mensonge vital que l'on adopte selon sa nature, tel un pari que l'on tente. Et il ajoute : « Tout notre devoir est de penser comme il faut, » c'est-à-dire, au milieu du méli-mélo des hypothèses de choisir l'opinion qui nous paraît la plus sûre et la plus féconde.

« Mais combien d'hommes est-il qui osent penser? Et dites-moi, quelle différence y a-t-il entre un pauvre d'esprit, et celui qui est avare de son intelligence? — Tout homme (ce n'est pas un paradoxe) est susceptible de devenir raisonnable, mais combien en est-il qui ont le courage de se servir de leur *propre* raison, et qui usent pleinement de leurs facultés? Hélas! bien peu.

« A première vue, il semble que la pensée joue un rôle immense dans la mêlée sociale. C'est pour des idées abstraites (politiques, économiques ou religieuses) que se livrent les luttes les plus acharnées; mais ne voyons nous pas tous les jours des hommes qui ne pensent jamais, combattre pour ces idées, et souvent avec plus de conviction que les autres? Que signifie cela? Des gens par exemple, qui n'ont jamais réfléchi à la religion qu'ils professent, meurent, ou ce qui est plus grave font mourir les autres pour cette religion? — C'est que les idées abstraites auxquelles ils n'ont pas pris garde, sont pénétrées en quelque sorte dans leur

sang, sont devenues des habitudes d'esprit, des raisons machinales d'agir. — Ce n'est pas la pensée qui mène le troupeau des hommes, mais un *automatisme* dont ils ont plus ou moins conscience.

« Nous réfléchissons en somme fort peu : j'ai vu périr devant moi une barque de pêche et cela m'a profondément ému. Mais la mort de trente mille Russes en Mandchourie me laisse à peu près insensible. Pourquoi cette différence ? — Simplement, parce que ces pêcheurs qui me sont aussi étrangers que les Russes, je les ai vu mourir eux, j'ai entendu leurs râles, tandis que les Russes sont morts à des centaines de lieues d'ici, bien loin de moi. — Il arrive un évènement considérable, et après beaucoup d'années, on s'aperçoit qu'on en a retenu surtout un détail futile ou ridicule. Pourquoi ? Parce que nous ne réfléchissons guère. L'homme est un réseau de nerfs, un être sentimental et de sensibilité aiguë, plus ou moins réfléchi : il est le jouet des sensations. »

Ces réflexions et d'autres du même genre contrebalançaient la domination de Pascal. Elles sauvèrent le poète d'un intellectuaisme, qui l'eut éloigné de la vie. — Il faut choisir en effet entre la pensée et la vie : est-ce la pensée qui importe le plus, puisque c'est elle qui nous donne les règles de notre vie, ou est-ce malgré tout, la Vie elle-même ?

En d'autres termes, suffit-il de penser comme il faut, et de méditer, l'action n'est-elle pas au-dessus de la pensée ? — N'est-ce pas dans le but d'agir que nous pensons ? Et une idée conçue sans esprit de réalisation,

peut-elle avoir aux yeux de la vie, quelque importance?

Toutes ces questions accumulèrent de gros doutes et de lourds scrupules dans l'âme du jeune homme : elles le concernaient directement. De quelle utilité était sa vie de penseur? Lui qui s'était tant inquiété du sens de la vie, avait-il choisi la bonne voie, remplissait-il son rôle dans la société? « Est-ce que je fais ce que je dois, » se demandait-il, « est-ce que j'apporte ma pierre à l'édifice? Est-elle aussi lourde que je puis la porter? — Du moins, le laboureur a-t-il la certitude de satisfaire à des besoins immédiats; il connaît les résultats pratiques de sa besogne; il se sait indispensable. Mais moi, qui pense et qui passe mon temps à jeter des sondes dans les destinées, à quoi puis-je voir que mon travail est nécessaire? Puis-je apprécier moi-même la valeur de mes interrogations, puis-je en pressentir la fertilité?

« Je médite sur le travail des autres, ai-je le droit de méditer? — J'écris; ai-je le droit d'écrire? Pour avoir conquis ce droit ne faut-il pas se sentir en soi le germe d'une œuvre immortelle? »

Et c'est ainsi que le Poète se tourmentait.

## VII

Il se décida à confier sa peine à un grand écrivain dont il ne relisait jamais les livres, sans trembler d'émotion. Celui-ci, un homme qui avait consacré sa vie à écrire ce que lui dictait impérieusement son cœur, le reçut avec bonté. Il ausculta le jeune homme, lui posa



d'habiles questions, et versa un peu de baume sur ses angoisses. « Y a-t-il en vous comme un démon qui vous pousse à écrire? lui demandait-il, et qui vous torture jusqu'à ce que vous l'ayez fait? — Etes-vous malade quand ce démon vous quitte? — Donneriez-vous votre vie pour un poème? — Entendez-vous chanter les êtres? — Sentez-vous dans votre sang circuler des rythmes?... — Si les paroles vous montent impétueusement de l'âme aux lèvres, n'hésitez pas, vous avez le droit d'écrire, mon ami, et vous en avez même le devoir.

« Mais n'oubliez jamais que c'est là une immense responsabilité que vous assumez: écrire c'est *« entrer en jugement dernier avec soi-même. »* Ne l'oubliez jamais! Un grand poète de notre temps a dit, et je ne puis mieux faire que vous répéter ses paroles : « De tout ce qui est écrit, *je n'aime que ce qui est écrit avec du sang.* Ecris avec du sang, et tu apprendras que le sang est esprit. Celui qui connaît le lecteur, ne fait plus rien pour le lecteur. Encore un siècle de lecteurs, et l'esprit même sentira mauvais... Celui qui écrit en maximes avec du sang, ne veut pas être lu, mais appris par cœur. » — Je méprise les hommes qui écrivent des livres meilleurs qu'eux mêmes. Il ne faut pas être l'esclave du public, comme ces soi-disants poètes qui se prostituent aux admirations mondaines, mais il faut chercher à devenir son maître.

« S'il y a un poète en vous mon ami, montrez-le! et je vous remercierai, moi qui suis vieux, à deux genoux. Savez-vous ce que c'est qu'un Poète? : C'est un don que le ciel fait parfois à la terre. — Le Poète, c'est

l'homme simple par excellence. C'est celui qui sent, celui qui aime, celui qui souffre, et qui a conscience précise et profonde de son amour et de sa souffrance. Le Poète, c'est celui que meut tout entier l'amour, c'est celui *qui se donne*.

S'il y a un poète en vous, déchirez vos blessures avec vos ongles, et le style, *votre* style sortira naturellement de vos veines, comme l'eau d'une source... Le style, c'est la pensée devenue de la chair, c'est le rêve réalisé, c'est la vie consciente arrivée à son comble : tout à l'heure elle n'était que virtuelle, et maintenant elle est fixée par l'*expression*. Le style, c'est la Vie s'épanouissant dans toute sa beauté ; c'est la fleur même, parfumée, de l'existence. — Le style, c'est le symbole d'un homme : c'est lui même exprimé en un rythme, selon la mathématique de Dieu. »

Le vieux poète s'était levé, et l'enthousiasme lui rendait sa jeunesse. Il disait fièrement :

« Ce sont les Poètes qui mènent l'histoire par la main ! Je vous le dis en vérité, ce sont eux, ces déments, ces inutiles joueurs de luth, qui entraînent par leurs chansons, la farandole humaine !

Et tendant le poing vers d'invisibles contradicteurs :  
« Moquez-vous d'eux, criaît-il, raillez-les ; ce sont vos ennemis, parce que ce sont vos maîtres ! »

Cette entrevue allégea le cœur du jeune homme. Il se sentit plus sûr de lui-même, et il osa ouvrir les digues qui réfrénaient ses sentiments passionnés. — Il travailla, et la besogne d'abord était facile, mais bientôt,

il apprit le supplice de choisir des mots, et de déterminer leur ordre. Parfois, fatigué, énervé, l'impatience le gagnait et il jetait au feu ce qu'il avait écrit.

Des enfants chantaient sous sa fenêtre. Il disait : « Heureux les petits enfants qui chantent, pourquoi est-ce que je ne chante pas aussi? Heureux les petits enfants qui jouent, où sont mes jeux à moi? — C'est si bon de rire et de savoir jouer... Et-ce bien raisonnable de passer toutes mes journées au travail : ne pourrais-je pactiser avec le démon, et lui demander un peu de répit? — Est-ce vivre, ce que je fais? »

Et ainsi, le poète avait l'intuition d'une chose bien vraie : c'est qu'il n'est pas du tout nécessaire (au contraire) de beaucoup écrire pour bien écrire, et que c'est une duperie en somme, d'y donner tout son temps. Voilà ce qu'auraient dû comprendre comme lui, les hommes de lettres professionnels : souvent ils ne connaissent pas la vie; ils passent à côté, distraits par leur tâche de galériens! Ils ne voient dans la nature que des notes à prendre. Ils ne se grisent pas de l'amour, mais des paroles de l'amour. Leur douleur, leur admiration; ce sont des phrases. Et eux-mêmes la *littérature* les a rendus froids et égoïstes « N'est-ce pas là une affreuse perversion? » songeait-il. « Et combien leurs œuvres seraient plus belles, s'ils ne se préoccupaient pas autant d'écrire, et plus de vivre, de *vivre!* — La vie doit être autre chose qu'un motif d'inspiration : il faut en jouir franchement. Il faut s'y baigner, et s'y laisser longuement caresser par ses vagues... »

Et à partir de ce jour, le jeune poète, tout en conti-

nuant de penser à son œuvre — et il y pensait mieux — quitta sa prison de travail, et ne se violenta plus. Il voulait qu'elle jaillit d'elle-même du fond de sa conscience, telle une fleur qui éclot, lorsque le temps en est venu. Et à partir de ce jour aussi, il eut l'horreur des « gens de lettres. »

### VIII

Un évènement, qui survint vers cette époque, ne contribua pas peu d'ailleurs à lui inspirer cette sage décision. Plusieurs fois déjà, il avait remarqué au cours de ses flâneries une jeune fille, dont les traits gracieux le faisaient rêver, et opéraient sur lui comme un charme. Un jour leurs regards se rencontrèrent, et se pénétrèrent d'une façon si intime que leurs deux vies dès lors en demeurèrent confondues. L'amour les avait visités, et le poète tout entier s'y livra. Ce fut à ses yeux éblouis une lumière inespérée : joyeusement il s'avavançait dans un monde inconnu avec elle, comme dans le Paradis retrouvé...

... « Il y a un moment, songeait-il, où la pensée s'arrête, quoique le désir de l'homme ne s'arrête point. C'est le moment d'aimer ! — Au dessus des intelligences éperdues, déroutées par les antinomies, — le cœur se dresse rayonnant d'amour, tel le soleil sur un champ de bataille jonché de cadavres. Aimons, ayons foi en notre amour, et nous comprendrons la vie sans explications. — Il faut aimer : voilà le commandement ! -- et tout le reste n'est qu'un monologue récité par des fantômes, dans la nuit.

« Je n'hésite plus à sauter pieds joints, au milieu des philosophes qui ergotent, comme dans une mare où croasseraient des grenouilles. — La vraie philosophie se moque des professeurs de philosophie! — Il y a plus de philosophie dans un baiser, que dans toutes vos déclamations, ô scolastiques! — Il suffit de raisonnement pour comprendre les petites choses de la science, mais les grandes choses de la Vie, nous ne les connaîtrons jamais que par l'amour!

« C'est au cœur, source de la vraie sagesse, qu'on reconnaît l'homme. L'esprit et l'intelligence sont de peu de prix auprès du cœur. Ce qui fait le mérite d'un homme, ce sont exclusivement ses qualités morales, et son caractère. — Et pour devenir meilleur, est-il nécessaire de tant apprendre? — Et lorsque j'ai regardé quelques instants mon amie dans les yeux, ne sais-je pas beaucoup plus qu'après avoir lu tous les livres?

« *Savoir vivre* est en somme très simple, et facile à résumer en peu de mots. La science de la vie est de bien peu d'étendue : son développement n'a lieu qu'en profondeur. Il ne faut connaître que peu de choses, pour bien vivre, mais il faut les connaître et les comprendre avec force:»

« Lire des livres, c'est parfois nuisible, et il est bien rare que ce soit utile. Il n'y a qu'un livre qui mérite d'être lu avec attention : c'est le livre de la Vie. A moins toutefois que l'on ne veuille n'enrichir sa mémoire que de cette science de catalogue et d'inventaire qui fait les délices des rats de bibliothèque, et la joie des petits savants...

« Le meilleur de notre acquis ce n'est pas dans les livres que nous l'avons trouvé, non, même pas dans cette douzaine au plus de livres admirables qui nous font pleurer d'extase. Ce que nous connaissons avec le plus de certitude et de la manière la plus profitable, c'est la vie, la vie seule qui peut nous l'apprendre. — Au contact mystérieux de la vie, sortent de l'âme les pensées vraiment profondes. »

## IX

. . . . .  
On n'entend dans la chambre close que le tic-tac de la pendule et le bourdonnement du samovar. La lampe est baissée et ne fait sous l'abat-jour qu'un tout petit rond de lumière. Un homme est assis dans son fauteuil. C'est lui!... Des années ont passé; tellement vite... Et voici sa maîtresse qui entre, et qui doucement s'approche. Elle a fait avec soin, le tour de la maison. — « Les enfants dorment-ils? » — « Ils dorment comme de petits anges, dit-elle, mais j'ai dû les recouvrir. — Le facteur est venu. Tiens, voici une lettre de Max. Elle est mouillée : il pleut à verse, dehors. » — C'est un ami qui annonce son arrivée : « Il faudra lui préparer la chambre bleue » dit-il. Et elle dit en riant : « Nous le fêterons comme un prince. » Et lui : « Nous irons lui offrir le pain et le sel de la bienvenue au seuil de notre demeure... Te souviens-tu de ce qu'il aime?... Mais, — tu parais soucieuse, qu'y a-t-il? » — « On nous calomnie dans ce journal, » répond elle; et il

aperçoit au-dessus de la gazette chiffonnée qu'elle t'ient en main, son joli visage devenu tout rouge de colère. « Ne te fâche donc pas... Que t'importe? Que nous importe mon amie, ne sommes-nous pas à nous deux, libres et seuls, plus puissants qu'eux tous!... » Que leur importe en effet? Leurs yeux se sourient en un mutuel abandon; ne s'aiment-ils pas, ne suivent-ils pas tous deux le même chemin; elle, penchée sur son bras, confiante et heureuse?...

Et puis, il y a longtemps nous le savons, qu'il ne se soucie plus des méchancetés que racontent — pour se distraire — les hommes, et que colportent les journaux. Lorsque lui même est content de soi, et satisfait de son travail, que peuvent lui faire et le silence et les insinuations perfides des critiques malveillants? Une bonne conscience n'est-ce pas une force intime, devant laquelle se brisent toutes les forces?... « Avec l'appui de ma conscience, il n'est rien, dit-il, que je craigne, et s'il m'en vient la fantaisie, rien que je ne brave! Celui dont la conscience est pure, est invulnérable. »

Ce qui le trouble davantage, c'est que ses livres ne lui fassent pas plus de prosélytes. Il songe : « Les hommes ne sortiront-ils donc jamais de la boue où ils se vautrent? Ne vivront-ils jamais d'une vie spirituelle? — Ils ne veulent pas m'écouter; et pourtant je ne leur prêche rien de difficile. Je leur montre leur véritable intérêt; je les supplie de vouloir être heureux, et ils ne veulent pas du bonheur que je leur offre. Je leur dis : « Vivre, — *Vivre*, c'est-à-dire aimer, souffrir, créer, — Vivre, voilà ce qui importe au-dessus de tout. Jouissez

de la vie ! — Mais les plus grandes jouissances, quelles sont-elles ? dépendent-elles de la fortune ou de la considération publique ; — ou bien sont-ce les jouissances gratuites de l'amour, et celles que connaît le Poète, et tout homme qui ne craint pas de se livrer, corps et âme aux émotions profondes ? — Que faudra-t-il que je fasse pour qu'ils m'écoutent : je suis prêt à tous les sacrifices. »

Et il relève la tête avec tristesse, mais aussi avec orgueil. « On devient humble, dit-il, ne fut-ce qu'à considérer la vanité d'autrui. Mais cette humilité n'est que le reflet extérieur d'un légitime orgueil. L'orgueil de celui qui sait que rien au monde ne peut avoir d'action sur lui, malgré lui ; l'orgueil de celui qui se sait le propre créateur de sa vie et qui trouve dans l'adversité même les éléments de son bonheur ; l'orgueil de celui qui se sert du Destin comme d'un filtre pour purifier l'onde tranquille de son existence. »

- Et sa vie, maintenant que les beaux jours de bataille et de jeunesse étaient passés, s'écoulait très douce parmi les joies sans égales de l'intimité. Au milieu de ceux qui l'aimaient, son travail lui était léger. Il était heureux, non pas tant parce que sa fortune était changée, mais parce que lui-même avait enfin appris à ne demander à la vie que le meilleur de ce qu'elle peut donner, sans plus, et qu'il avait su se libérer, par le mystère et par la solitude, des vaines préoccupations.

Peu de personnes le fréquentaient. Il avait inflexiblement défendu sa porte à ces intrigants qui s'insinuent par ruse dans notre familiarité — Il avait tracé un



cercle autour de lui et disait : « Celui qui osera franchir ce cercle, il deviendra mon ami ou je le mépriseraï, » — et quelques uns seulement qui étaient très sûrs d'eux-mêmes, l'avaient approché. Des jeunes gens le venaient voir : il leur faisait goûter les fruits mûrs de ses méditations, et leur ouvrait volontiers le trésor inestimable de son expérience. Il voulait que ses angoisses et que ses recherches fussent fécondes autant que possible : et c'est pourquoi il aimait à parler avec eux. Il disait :

« Soyez enthousiastes, mes jeunes amis! — L'admiration est une source intarrissable de joies, et c'est le commencement de la science. Abandonnez-vous généreusement à l'admiration de ce qui est beau. — Soyez accueillants pour toutes les idées, neuves et belles. — Je veux vous voir à l'avant-garde de l'humanité. Aller de l'avant est la mission de la jeunesse.

« Et surtout ne vous laissez pas influencer par les traînards de la civilisation. Lorsque la caravane humaine est en marche, il faut marcher avec elle; — et plutôt marcher trop vite que rester en panne. La civilisation du reste, n'avance jamais trop vite. — Une idée juste est une puissance irrésistible : elle oblige lentement la foule des hommes à s'engager dans les nouveaux sillons, à la remorque des poètes. Suivre ou mourir ! » —

Et modestement, il ajoutait : « Pardonnez-le moi, si je me fais mal comprendre, mes amis — Je m'efforce d'exprimer les idées auxquelles je suis arrivé parfois par de longs détours, le plus simplement possible, avec peu

de phrases, — comme un pauvre homme. Il est inutile d'ailleurs de vous dire tout ce que je sais, et de vous énumérer les livres que j'ai lus : il suffit, je vous l'assure, de vous dire ce que je veux que vous sachiez. Et cela est bien peu de chose. Il est si simple de parler de vie et d'infini ; et les sujets les plus vastes sont ceux qu'il est le plus facile de condenser en peu de mots. — Bien vivre avec beauté et avec joie : voilà l'essentiel. — Des prêtres peut-être, vous ont parlé de bien mourir : Les quelques minutes qui nous séparent d'une nouvelle métamorphose — cette transition mystérieuse entre deux vies — sont certes parmi les plus troublantes et les plus solennelles, mais il ne faut pas en exagérer l'importance, et une longue vie pèse bien d'avantage dans les balances du Destin. — *Vivre, et savoir pourquoi l'on vit* : tel doit être votre perpétuel souci.

« Je vous conseille la solitude : mais pour pouvoir en jouir, il faut s'en être rendu digne. On ne mérite la solitude qu'après avoir accompli avec ardeur, ses devoirs sociaux. Et vous le savez sans doute, seule la fréquentation des hommes peut vous apprendre toute l'étendue de ces devoirs. — Réfléchissez-y. Que le désir de rester libres et purs vous arrache constamment à la société, et que l'amour des hommes constamment vous y ramène ! »

Et voilà quels étaient, pris au hasard entre beaucoup d'autres, les conseils que le Poète donnait aux jeunes gens.

X

Il était parvenu après beaucoup d'années d'inquiétude et de désirs « à se mettre d'accord avec lui-même, ce qui est bien la plus grande victoire que nous puissions remporter sur l'impossible. » — Sa vie, obscure mais fière, lui apparaissait comme une route éclairée par un gai soleil d'automne : il en connaissait d'une manière précise et certaine, la nécessité et le terme. — Et ainsi, tout est dit.

« J'ai compris, » songeait-il. Et joyeux, il se levait de son fauteuil et se promenait de long en large dans sa chambre. Mais tout-à-coup, il aperçut son image dans une glace et sa joie se transforma en une amère mélancolie. « J'ai compris » s'était-il écrié, — (un cri de victoire!) — et en même temps il se découvrait vieilli, les tempes dénudées, la face sillonnée de profondes rides, car les tourments de la jeunesse inquiète, et les luttes intérieures épuisent plus que l'on ne pense; il s'apercevait vieux, usé avant l'âge; — et la mort lui faisait des gestes, comme une courtisane. — Il avait compris... quelle ironie!

-- Ses pressentiments ne le trompèrent pas. Peu de temps après, — quelques semaines à peine s'étaient écoulées, — il mourut. Du moins, il lui fut accordé de mourir lentement. Quand il sentit que les sources de la vie se tarissaient en lui, il eut le temps encore avant que son âme ne se fut envolée, de se resonger lui-même : ce qu'il aurait pu être, que d'hypothèses! ce qu'il avait

voulu, ce qu'il avait été. Il médita une dernière fois, avec une âpre volupté, sur le mystère de cette vie qui l'abandonnait. Peut-être aperçut-il dans son agonie des vérités que nous ne soupçonnons pas? — Nul ne le dira.

Il réunit sa famille et ses amis à son chevet : « Adieu, vous que j'ai aimés ! Ne pleurez pas — si le chagrin de vous quitter et de laisser mon œuvre incomplète ne venait troubler ma paix, je ne me serais jamais senti aussi heureux qu'aujourd'hui. — Je meurs dans l'obscurité, je renaîtrai dans la lumière ! »

Et pour sa maîtresse, il ajouta : « Elève nos enfants selon mes idées. Fais-en des hommes libres, qui puissent vivre comme j'ai vécu, et mourir comme je meurs. — Continue mon œuvre, et je m'endormirai de mon dernier sommeil, croyant à l'immortalité. Je te bénis ! et je vous bénis deux fois en votre mère, et en vous-mêmes, mes enfants ! Soyez bons !... je meurs... adieu !... » Il ne put continuer de parler ; ses lèvres s'agitaient impuissantes.

Les enfants trop jeunes sanglotaient sans comprendre ; sa femme et ses amis étaient anéantis par la douleur. — Doucement il s'éteignit, comme un cierge qui finit de brûler. Sa belle âme s'exhala — resplendissante — de dessus le corps inerte.

.....  
Un matin de mai, — tandis que les fleurs secouaient leurs calices comme des cloches d'église, que tout embaumait sous le ciel, et qu'on entendait résonner partout les chansons de joie de la nature renaissante, — des hommes noirs le portèrent au tombeau. Son

cercueil glissa, avec un bruit mat, dans le trou. — Il faisait un temps magnifique.

Un ami en revenant du cimetière, disait de lui : « Il a vécu selon sa conscience, ne devant rien à personne, sinon à ceux qui l'aimaient. Inflexible et hautain dans le domaine des idées, charitable autant qu'il le pouvait dans la vie pratique, — il a vécu, comme il l'avait rêvé, sans transiger avec le mensonge, ni avec la haine. — Il avait la manie d'écrire ce qu'il pensait, mais il y pensait avec insistance. Il croyait qu'on ne peut prendre la vie trop au sérieux, en quoi il se trompait peut-être. — Il a traversé le monde inaperçu. Sa seule joie était de comprendre et d'aimer, et d'être aimé. — Mais il n'est plus hélas ! parmi nous. Il est mort en souriant, et maintenant il repose dans le sein de Dieu. Quelques amis se souviendront toujours avec émotion de sa vie, et en lègueront le souvenir, comme un exemple, à leurs enfants. »

Heureux ! Bien heureux celui qui inspire et qui mérite une pareille oraison funèbre ! Il est vrai qu'il en inspira une autre :

Un parent venu là, pour faire mettre les scellés et revendiquer sa part minime de l'héritage, disait : « C'était un garçon intelligent. Avec ses moyens, il aurait pu arriver, s'il l'avait voulu, à *tout*... Mais c'est dommage : il n'avait pas le sens commun, c'était un illuminé » et plus bas il ajoutait : « c'est triste à dire, mais *il était fou*... »

XI

Passant ! arrête-toi et salue cette tombe isolée. C'est le moment de te recueillir. — Ici repose un poète et un sage. Il a vécu, il a souffert, il a aimé. Pauvre, et dans la fleur de son âge, un soir de printemps, il mourut.

Et tu vis, Passant, et tu souffres peut-être, et tu disparaîtras ; certes. Songes-y. — Nous vivons dans l'infini ; l'avenir est fait du passé ; nous tissons tous les jours les vêtements de gloire ou les oripeaux lamentables qui revêtiront nos mânes. L'histoire est une continuelle prophétie ; l'éternité est un miroir où danse, sans que jamais elles ne se lassent, le cercle gracieux des Muses. Rien n'est isolé : les vies se continuent sans interruption. Ta vie est un fragment de la vie éternelle, et l'avenir le plus lointain dépendra de la façon dont tu l'auras modelée.

Songe à tout cela, Passant ! Et recueille-toi longuement sur cette tombe, si tu veux ne pas mourir tout entier, et revivre dans la mémoire reconnaissante de quelques-uns.

Mais, j'ai trop tardé. Les morts ne se reposent point. Adieu, passant ! — J'emmène loin de toi mon sépulcre. Les chemins déjà se déroulent sous tes pieds immobiles : mais il faut te figurer *que c'est toi* qui avances.

GEORGE SARTON.

Décembre 1904.

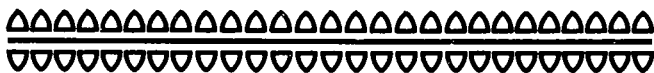




# LITTÉRATURE







## EN JANVIER

*Par ce grand soir des mois vides, le train circule  
De village en village et de hameaux en bourgs ;  
Le train grinçant et faux, le train rapide et lourd  
Qui semble charrier des blocs de crépuscule.*

*Un à un, les wagons roulent parmi l'hiver  
— Ressorts bandés, essieux tendus, bâches gonflées —  
Trouant l'espace entier d'une brusque vallée  
De chocs, de cris, de heurs et de plaintes en fer.*

*La plaine est claire et dort sous les Janviers splendides ;  
La plaine est blanche et dort sous le gel acéré ;  
La plaine est dans l'attente et dans l'émoi sacré  
D'on ne sait quoi de pur, d'étrange et de candide.*

*Le Christ est né. Les bons anges veillent dessus.  
La neige tombe, avec lenteur et vigilance ;  
La campagne, depuis des siècles, fait silence  
Au passage des rois qui vont trouver Jésus.*

*Mais aujourd'hui troublant le mystère des choses  
Le train roule si dur parmi les loins profond  
Qu'aucun des rois dont l'étoile baigne le front  
N'ose chercher son Dieu à travers la nuit close,*

*Et que les clos, les murs, les pignons et les toits  
Ont peur de voir voler par les champs léthargiques  
La vitesse rythmée et la force logique  
Du train qui mord la neige et viole le froid.*

EMILE VERHAEREN.





## SUR L'OLYMPÉ

---

### LÉGENDE

C'est une nuit de printemps, nuit silencieuse, argentée, embaumée de jasmins, humide de rosée.

La lune pleine parcourt sa voie au-dessus de l'Olympe et verse sur la cime neigeuse une clarté mate, pâle, blafarde. Au pied du mont qui domine la vallée de Tempé, s'étendent des fourrés de lentisques, d'où partent des chants de rossignol — plaintes langoureuses, tendres appels, accents soupirés à peine, ou retentissants d'allégresse — qui coulent ainsi que des sons de flûte ou de chalumeau, s'épandent dans les ténèbres, perlent en gouttes de pluie, ruissellent comme les eaux d'un torrent. Parfois, ils s'arrêtent; alors le silence devient si profond que l'on croirait ouïr, sur les hauteurs, la neige fondre aux tièdes souffles du mois de mai.

Nuit magique, ambrosienne, printanière!

\* \* \*

Par une telle nuit, Pierre et Paul apparurent et s'assirent sur une élévation du sol, pour citer devant

leur tribunal les divinités du monde ancien. Les nimbes entourant leurs têtes projetaient de lumineux reflets sur les cheveux blancs, les sourcils froncés et les sévères regards des Apôtres. Plus bas, dans l'ombre épaisse des hêtres, se tenait la foule des dieux abandonnés, oubliés, craintifs et attendant l'arrêt de leur anéantissement.

\*  
\* \*  
\*

Pierre fit de la main un signe. A cet appel, Zeus, le dieu qui amoncelle les nuages, sortit du groupe et s'avança vers les Apôtres. Encore puissant et formidable, on l'aurait dit taillé par Phydias dans le marbre, bien qu'il fut devenu décrépît et taciturne. Un vieil aigle à l'aile cassée se traînait sur les pas de son maître, tandis que, livide et tâchée de rouille, prête à s'éteindre, la foudre s'échappait du poing roidi de l'antique père des dieux et des hommes.

Dès qu'il se présenta devant les Apôtres, le sentiment de sa séculaire toute-puissance gonfla sa poitrine de géant, et, levant la tête avec fierté, il fixa sur le vieux pêcheur galiléen un regard chargé d'orgueil, de courroux et de menaces terribles. — Habitué à craindre son maître, l'Olympe tressaillit jusque dans ses fondements; les hêtres s'agitèrent, effarés; les chants des rossignols expirèrent, et la lune, voguant par-dessus les neiges, devint pâle comme la toile d'Arachné. L'aigle au bec crochu émit un dernier croassement, et l'éclair, ravivé par un reste de force primitive, serpenta, irrité, aux pieds du dieu, et dressa en sifflant sa tête triangulaire, tel qu'un venimeux reptile, prêt à plonger son dard.

Mais Pierre écrasa du talon et enfonça dans le sol les zig-zags de feu ; puis, se tournant vers le dieu tonnant, il dit : « Tu es maudit et condamné pour toujours. » A ces mots Zeus blémit au point de sembler n'être plus qu'un fantôme, et murmurant de ses lèvres noircies le mot « Ananké, » il disparut, engloutit par la terre.

\* \* \*

Après lui, devant les Apôtres, comparut Poséidon, le visage encadré de boucles noires, les yeux vitreux irisés de lueurs glauques, la main armée du trident ébréché.

Pierre l'apostropha en ces termes : « Tu ne soulèveras ni n'apaiseras plus les flots turbulents ; ce n'est plus toi qui guideras vers un port sûr les nefs errantes sur l'immensité des ondes ; désormais, ce sera l'Etoile des Mers. »

En entendant ces paroles, le dieu, frappé au cœur, gémit douloureusement et s'évanouit dans une fuyante nuée.

\* \* \*

Vint le tour du porteur de l'arc argenté et de la lyre d'or. Semblables à neuf colonnes blanches, les Muses le suivirent devant les saints hommes. A la vue des juges, elles s'arrêtèrent interdites, pétrifiées, sans souffle aux lèvres, sans espoir au cœur.

Mais le dieu rayonnant, d'une voix suavement mélodieuse, dit à Paul : Ne me tue pas, Seigneur, mais secours-moi ; car il te faudrait, si je mourais, me rappeler à la vie. Je suis la fleur de l'âme humaine ; je suis

sa joie, sa lumière et son aspiration vers ce qui est divin. Tu sais que les hymnes terrestres ne monteraient point au ciel si tu leur coupais les ailes. Je vous en conjure, hommes saints, ne tuez point les hymnes ! »

Il y eut un moment de silence. Pierre leva les yeux vers les étoiles, Paul posa les deux mains sur la poignée de son glaive, y appuya son front et resta plongé dans une longue méditation. Enfin, sortant de son recueillement, il traça avec calme le signe de la Croix au-dessus de l'éblouissante tête du Dieu, et dit : « Que la poésie vive ! »

Apollon s'assit aux pieds de l'Apôtre et fit résonner sa lyre. La nuit s'éclaira doucement ; les jasmins eurent des parfums plus pénétrants, les sources des murmures plus sonores et, semblables à une troupe de cygnes blancs, les Muses unirent en chœur leurs voix encore tremblantes d'émotion, pour entonner de douces paroles, inconnues jusqu'ici aux échos du sourcilleux Olympe :

Sous votre égide, ô Mère du Sauveur,  
Nous nous plaçons. Daignez avec faveur  
Des cœurs en peine accueillir les prières !  
De maint péril, des maux et des misères  
Délivrez-nous, Vierge, Reine des Cieux,  
Glorifiée et bête en tous lieux !

Ainsi chantèrent-elles, à demi-étendues en cercle sur la bruyère et tournant de pieux regards vers le ciel

\* \* \*

D'autres divinités défilèrent une à une, tandis que le cortège de Bacchus, formé de sauvages et frénétiques

adeptes, aux têtes couronnées de lierre ou de vigne, aux mains portant des thyrses ou des cithares, traversait les airs d'un vol rapide, en poussant des cris de rage et de désespoir avant de se précipiter dans un gouffre sans fond.

\* \* \*

Soudain, une divinité nouvelle surgit du sol, aux yeux des Apôtres. Altière, intrépide, sensible à l'affront, elle n'attendit ni interrogatoire ni sentence, mais, un amer sourire sur les lèvres, elle s'énonça dans ces termes : « Je suis Pallas Athénè ! Être purement idéal, je ne vous demande pas d'épargner ma vie. Ulysse mûri par l'âge, Télémaque adolescent, m'ont tous deux vénérée, ont suivi mes conseils. Je ne crains point que vous me priviez de l'immortalité ; car je ne fus, ne suis et ne serai jamais qu'une ombre insaisissable. »

\* \* \*

Enfin, ce fut le tour de la plus belle et la plus adulée des divinités. Elle s'approcha douce, séduisante, baignée de pleurs. Sous la blancheur du sein palpitait, tel qu'un oiseau captif, son cœur angoissé ; ses lèvres tremblaient comme celles d'un enfant qui redoute une dure punition. Prosternée aux genoux des Apôtres et leur tendant ses bras divins, elle les implorait d'une voix humble et craintive : « Je suis une pécheresse, je me sens coupable ; mais, ô Seigneurs, je suis le bonheur des humains. Par pitié, faites grâce à celle qui est leur unique volupté. »

L'émotion et les sanglots l'empêchèrent d'en dire



davantage. Pierre, cependant, la regarda avec compassion et posa sa main de patriarche sur les flots dorés des cheveux de la déesse. — Paul lui parla et, l'effleurant d'un lys qu'il cueillit dans une touffe de ces fleurs : « Sois désormais, dit-il, pure comme ce lys et, bonheur des humains, vis toujours ! »

\* \* \*

L'aube parut. D'une teinte rose se colora l'horizon. Les rossignols se turent, mais les chardonnerets, les fauvettes, les fringilles, les pinsons, sortant de dessous l'aile leurs petites têtes ensommeillées et secouant les gouttelettes de rosée qui brillaient sur leurs plumes, se mirent de tous côtés à saluer l'aurore de leurs plus charmants gazouillis<sup>(1)</sup>.

La terre se réveillait, souriante, radieuse : le Chant et la Beauté lui restaient.

HENRYK SIENKIEWICZ.

(Traduit par Z. E. T.).

---

(1) Le texte original, porte : se mirent à gazouiller « swit, swit, » jeu de mots intraduisible en français ; car « swit » (prononcez *swit* avec une *s* mouillée), signifie « aube » en polonais. tout en imitant le pépiement des petits oiseaux.



## LES COUPS DANS LA PORTE

A STÉPHEN LIÉGEARD.

*Toc! Toc! Toc! — Qui frappe à ma porte  
De petits coups impatients?  
— C'est l'Avenir qui bat ta porte :  
Ce sont des menottes d'enfants,  
De tous petits pieds nus et roses,  
De pures bouches frais écloses...  
Toc! Toc! Toc! Ouvre et tu vas voir  
Entrer la Vie avec l'Espoir.*

*Toc! Toc! Toc! — Qui frappe à ma porte  
De grands coups si retentissants?  
— C'est le Présent qui bat ta porte :  
Ce sont tous les cœurs frémissants  
Des couples qui joignent leurs lèvres,  
Ce sont leurs soupirs et leurs fièvres...  
Toc! Toc! Toc! Entends tour à tour  
Sangloter et chanter l'Amour!*

*Toc! Toc! Toc! — Qui frappe à ma porte  
Ces coups espacés et pesants?  
— C'est le Passé qui bat ta porte :  
Ce sont les lourds agonisants,  
C'est l'arbre qui s'incline et tombe,  
Le cercueil qui roule à la tombe...:  
Toc! Toc! Toc! Es-tu sans remord?  
Qu'importe! Ouvre! Et place à la Mort!*

MARC LEGRAND.

Paris, 22 juin 1904.





## LE PRIX D'UN SERVICE

---

— Tant pis! C'est mon droit, je suis chez moi ! répétait pour la dixième fois M. de Gournay, entêté de plus en plus dans sa volonté.

On pouvait objecter, on pouvait opposer les raisons les plus plausibles, présenter le danger ou tout au moins l'inconvénient de sa résistance sous tous ses aspects fâcheux, le gentilhomme ripostait :

— Je suis chez moi !

M. de Gournay possédait une propriété de campagne opulente jouxtant les domaines du Roi. Depuis des années il avait maille à partir avec les Intendants. Ses bois faisaient suite à la forêt royale. Ils s'y enclavaient même, portions de futaies et de taillis que, d'héritage en héritage, les ancêtres s'étaient transmises sans jamais consentir à une cession ou à un échange.

M. de Gournay éprouvait au contraire une fierté à briser ainsi l'effort d'un désir qu'on eût pu croire tout-

puissant et, indépendant, libre de soi et de ses actes, il tenait tête et tenait bien.

Quand les chasses royales parcouraient en grand équipage et tapage les chemins du domaine, quand de tous les coins de la forêt s'élevaient les sonores chansons des « laissez-courre » et des « hallali » ; ou bien quand les échos des ravines se renvoyaient les cris des veneurs, les abois des meutes, M. de Gournay, seul avec un garde, l'arme au bras, se postait en une clairière et descendait au débouché lièvres et chevreuils qui fuyaient les venelles ou les terriers périlleux du voisin.

Un sourire silencieux, mais accentué d'ironie satisfaite, épanouissait le visage du vieil homme.

Pourtant l'âge atténua à la longue l'intransigeance de son entêtement. Et puis M. de Gournay connut plusieurs occasions de regretter la sourde hostilité qui le tenait en lutte avec le Roi et la Cour.

— Monsieur, on chasse le prochain jeudi, lui annonçait Firmin, son garde. Et cette courte phrase suffisait pour que le maître comprît.

— On n'a rien demandé ?

— Non, Monsieur.

Depuis quelque temps aucune tentative nouvelle n'était faite. Auparavant, la veille de chaque chasse, un intendant venait visiter M. de Gournay ou par un des siens lui faisait présenter des ouvertures. Il semblait désormais que la Cour se fut résignée et que le Roi dédaignât de solliciter ou de pressentir encore son voisin buté.

Et l'âme humaine est ainsi faite d'inconséquences :

M. de Gournay prié, harcelé, presque supplié, d'autres fois à peu près menacé, haussait invariablement les épaules et disait : Non !

Oublié, abandonné, il concevait de ce silence un dépit lancinant et s'énervait plus encore qu'on le laissât tranquille qu'il ne s'emportait d'être persécuté sans cesse.

Il est vrai qu'une circonstance particulière ajoutait à son impatience et provoquait peut-être le plus vif de son énervement.

M. de Gournay savait que les seigneurs, gentilshommes et tous nobles d'alentour étaient à tour de rôle conviés à suivre les chasses du Roi. Mais aucune invitation jamais ne parvenait à lui-même. D'être aussi publiquement et régulièrement évincé, M. de Gournay souffrait avec amertume.

N'ayant pu vaincre l'orgueil de son voisin, le Roi avait-il, par hasard, malicieusement compris qu'il l'atteindrait mieux dans sa fatuité ?

Au lendemain d'une randonnée que signalèrent des tumultes plus somptueux peut-être encore que d'habitude, M. de Gournay, très morose, reçut son garde. Il l'envoyait aux nouvelles dans le pays et connaissait par le rapport du rusé paysan les moindres détails de la journée :

— Eh bien ?

— Trois cerfs, onze chevreuils et six biches. Les honneurs du premier pied à Madame de Libremont-Saint-Noë. Le Roi fit servir à boire chez M. de Frécy et il chevaucha une heure presque entière au côté de Madame de Mélissart.

M. de Gournay se mordait la lèvre et, inconsciemment, cinglait l'air du court fouet de cuir dont il tenait le manche en sa main nerveuse.

Il songeait à ce M. de Frécy dont le château n'était pas à une lieue du sien et dont la cour d'honneur, sombre, sans espace, sans décor, convenait bien mal pour une réception de Roi, alors que...

Mais jamais une chasse royale ne s'arrêterait dans la cour du château de M. de Gournay !...

Il songeait à Madame de Libremont-Saint-Noë, une intrigante...

A Madame de Mélissart, une coquette...

A leurs maris, deux sots, ses voisins...

Deux sots, oui, mais deux sots priés aux chasses du Roi, deux sots en faveur à la Cour.

— Et puis, poursuivait le garde, il y a l'aventure de Silenrieux !

— Silenrieux ?...

— Oui, votre fermier de la Hâchette.

— Qu'a-t-il fait ?

— Tout simplement fortune, ou à peu près.

— Hein ? Cet imbécile ?

— Pas tant que cela, sauf respect.

— Mais, parle.

— Silenrieux travaillait dans son champ. Le Roi, pris d'un caprice, lui demanda s'il était satisfait des récoltes. « -- Oui, Sire; les raves ont donné, que c'en est une bénédiction. » L'air naïf et la phrase drôle du bonhomme mirent tout le monde en gaité. Le Roi sourit. « — Tu m'apporteras une de tes raves, je verrai

cela ! » Notre Silenrieux court à son silo, déterre sa plus belle pièce, énorme et pesante. Au retour de la chasse, il guette le passage de la chevauchée et tend au Roi sa rave rose et ronde. Le Roi fait un signe, dit un mot. Des gens prennent le présent, le placent en un coffre de carosse et l'on s'en va. Notre homme était tout fier. Mais ce matin il n'en a pas cru ses yeux ni ses oreilles : un intendant n'est-il pas venu chez lui et ne lui a-t-il pas compté mille beaux écus sonnants ?

— Mille écus !

— Pour sa rave.

— Peste !

M. de Gournay décidément rageait. Tout le pays allait porter aux nues un monarque aussi affable, aussi généreux !

Les nobles, les manants, tout le monde bénéficiait de son indulgente bienfaisance. Lui seul était banni, isolé, dédaigné...

M. de Gournay n'eut de cesse qu'il ne trouva l'occasion de rentrer en faveur.

S'il l'eût osé, il serait parti pour la Cour ; il aurait offert de vendre, d'échanger, de céder même à vil prix..., d'abandonner pour un merci, pour une politesse..., pour rien, ses bois, son domaine.

Mais comment le recevrait-on ?

N'allait-on pas lui refuser aujourd'hui ce qu'il avait mis tant d'obstination (ridicule, il le sentait à présent à ne point vouloir pendant si longtemps ?

Quel affront plus cruel encore lui serait-ce d'être éconduit de la sorte !



M. de Gournay cherchait plutôt un moyen d'obliger — fût-ce à son insu ou à son corps défendant — le Roi. Il se creusait la tête ; il passait des nuits blanches à inventer, à imaginer des prétextes, des hasards, des incidents capables de le mettre sur le chemin de son trop puissant ennemi, capables de lui valoir un regard, un mot, un signe de remerciement...

Ah ! être pour une heure un simple Silenrieux !... Avoir une rave à offrir à son Roi !...

M. de Gournay devenait presque ridicule...

Entretemps, la dernière chasse de l'année fut annoncée. Contrairement à son habitude, M. de Gournay ne se porta pas à l'orée du domaine du Roi et ne guetta point les fuites éperdues des bêtes évadées de leurs abris familiers.

Il erra, à cheval, dès le petit matin, sur la grande route, ne perdant pas de l'œil le carrefour par où devait déboucher le cortège des carrosses et des cavaliers.

Or, voilà que, sur le coup de dix heures, toute la chasse, en luxueux et bruyant équipage, passa devant le gentilhomme de qui, respectueusement, la monture était rangée sur le bord du chemin. Tête nue et fort ému, M. de Gournay laissa défiler la cavalcade. Nul ne fit attention à lui, sinon peut-être les nobles du pays invités par le Roi et qui, connaissant la fierté jusque là intransigeante de leur voisin, se poussèrent du coude ou s'entendirent malicieusement du regard.

Et c'est à cet instant qu'un événement survint, qui prouve, infime entre les milliers d'autres plus formels

encore et considérables, combien la Providence accorde toutes choses de façon à satisfaire tous les désirs, à combler toutes les ambitions.

La jument blanche du Roi fit un faux pas, perdit pied de l'avant-main, fléchit des genoux et toucha la terre dure. Son cavalier manqua de vider les arçons. A peine l'accident s'était-il produit, déjà des gens de la suite étaient à la tête de la bête, la redressaient.

Ses genoux étaient en sang. Le Roi descendit.

Vingt gentilshommes ayant instantanément mit pied à terre offraient leur monture.

Les amazones s'étaient émues une minute et leurs pommettes rosissaient encore d'effroi. Les dames des carrosses, alarmées, s'informaient.

C'était un grand tumulte inquiet, bientôt rassuré il est vrai.

Le Roi remontait déjà à cheval.

Il avait choisi la première bête dont l'étrier s'était trouvé à portée. C'était un puissant et superbe aubère richement harnaché.

Un seigneur de la suite voulut intervenir, dire un mot. Le Roi était déjà en selle; la troupe à nouveau s'ébranlait et le monarque disait au cavalier dont il avait emprunté la bête :

Montez, je vous prie, dans un carrosse. Nous nous retrouverons tout à l'heure.

Et l'on partit.

M. de Gournay prit place dans une calèche que n'occupaient que Madame de Méliart et un jeune gentilhomme de la Cour.

Car M. de Gournay, preste et leste, avait surpris l'embarras instantané du Roi, son ennemi, et lui avait avancé son aubère...

M. de Gournay exulta. Les courtisans ragèrent. Le Roi ne dit mot. La chasse fut brillante.

A son issue, lors du congé, le Roi, qu'avaient instruit les gens de sa suite, fit restituer le cheval à son propriétaire, mais n'eut pas un mot à l'adresse de celui-ci.

M. de Gournay rentra perplexe en son château.

Le lendemain, il reçut par un valet à la livrée royale, un paquet lourd et volumineux ainsi qu'un pli fermé d'un sceau imposant.

La toile enfermait une rave énorme. Le pli contenait ces mots :

« Sa Majesté ne croit pouvoir mieux reconnaître  
« l'obligeant service de M. de Gournay et l'excellence  
« de son cheval qu'en faisant parvenir à l'intention de  
« ce dernier une rave remarquable par sa splendeur.

« Sa Majesté l'a reçue du sieur Silenrieux, fermier de  
« M. de Gournay et la lui a payée mille écus.

« C'est une rave digne du cheval de prix auquel elle  
« est destinée. »

Et c'était signé de l'Intendant Général du Palais.

PAUL. ANDRÉ.





## AVRIL

*Avril est la pâleur des saisons passagères,  
Mois où le clair taillis, de floraisons légères,  
Se parsème, joli de fraîcheurs bocagères;*

*Tout vient d'éclore et c'est un essaim de frissons,  
De parfums délicats et de claires chansons  
Qui montent jusqu'au ciel des champs et des buissons.*

*Les vergers ont partout des blancheurs d'hyménées;  
Les roses fleurs de pêche ont sur les maisonnées  
Des grâces de beautés encore à peine nées....*

*Mois si jeune où les bois sont court-feuillus, où l'eau  
Coule rapide et fraîche et mirant le rameau  
Où se suspend un nid, espoir du renouveau.*

*L'herbe qui sera blés d'or creusés par le brise,  
N'est encore, s'élevant de la poussière grise,  
Qu'une verdure pâle ou nulle fleur n'est prise.*

*Tout est promesse, espoir, vague souhait, bourgeons ;  
La rose n'est pas née aux rosiers sauvages  
Et l'or seulement pointe aux cent brins des ajoncs.*

*C'est alors que sourit la nature ingénue.  
Avril, printemps de l'an, de ta grâce tenue  
Tu touches nos cœurs froids à ta douce venue...*

MARGUERITE COPPIN.





## OCTOBRE

*Octobre aux ors rougis flamboie avant que sombre  
L'an vieux et l'hiver gris dans le silence et l'ombre,  
Et les bois rutilants et les buissons cuivrés  
Sont d'éclatants métaux superbement ouvrés.*

*La haie est d'escarboucle et le sol de topaze  
Et les rouges couchants dont le ciel pur s'embrase  
Jettent sur les coteaux des monceaux de rubis  
Dont les feux fulgurants ont d'après coloris.*

*Tout étincelle et brille avec des lueurs chaudes ;  
Les grands soleils durs d'Août ont été de maraudes ;  
Il n'est pas demeuré, des chênes à l'ormeau,  
Un rameau vert que l'or n'ait timbré de son sceau.*

*Ainsi, cachant l'hiver, le somptueux Octobre  
De sa munificence efface toute opprobre  
Magnifie et soutient la nature aux abois  
Et fait chanter la gamme de ses ors aux bois!...*

*Devant que tant de boue et de brouillard nous noie  
Le grandiose mois fait éclater sa joie  
Et nous entrons peut-être en l'ombre moins soucieux  
D'avoir tant de scintillements d'or dans les yeux.*

MARGUERITE COPPIN.





## UNE VISITE

---

M. le notaire Burrhus Malengreau compulsait avec une gravité tranquille un dossier volumineux. lorsque le premier clerc auscultait d'un doigt léger la porte.

— Monsieur, il y a là quelqu'un qui demande à vous parler.

— A-t-il donné son nom, ou laissé sa carte ?

— Il dit que c'est inutile, que Monsieur le recevra bien sans ça.

— C'est à voir... Mon cabinet n'est pas un moulin... Sans doute, il s'agit encore d'une anmône ou d'un secours... Insupportable !...

— Faites excuse, Monsieur Burrhus, c'est un homme très « comme il faut ».

— Oh ! ils sont aussi dangereux que les autres... Enfin, qu'il entre...

L'homme entra tandis que le premier clerc se retirait. Le visiteur paraissait âgé de trente-cinq ans, avait le regard franc et la taille élancée. M. Malengreau lui désigna une chaise.



— Vous désirez, Monsieur ?

— Je désirais vous dire bonjour en passant, mon père...

M. Malengreau jaillit de son siège, bouleversant les pièces de son dossier, et la haute glace, sévèrement encadrée de chêne, lui renvoya un visage d'étonnement et de bouffissure.

L'homme eut un geste d'apaisement.

— Du calme, je vous prie... Je n'ai pas l'air d'un malfaiteur, et je ne le suis pas... Je n'ai sur moi ni le moindre couteau ni l'apparence d'un revolver ; je ne songe pas davantage à vous causer des ennuis ou à vous faire « chanter ». C'est une simple fantaisie qui m'a passé de prendre le train de Fama et de voir, moi, Jacques Gaigneaux, le fils de Julia Gaigneaux, Monsieur le notaire Burrhus Malengreau, mon père...

M. Malengreau se rassit ; le sang-froid lui revenait avec le sentiment de sa situation respectable et calée, avec la déclaration de son interlocuteur. Toutefois, il se tint sur la défensive, ce pendant que les battements de son cœur reprenaient la régularité coutumière. Plus maître de lui, il s'aventura dans l'ironie :

— Avouez que cette fantaisie de débarquer ici vous a passé un peu tard...

— Oh ! je n'ai guère eu le loisir de penser souvent à vous, et je suis persuadé que vous n'avez guère pensé à moi.

-- Je l'avoue.

— Les affaires sont absorbantes, je le sais.

— Celles d'un notaire surtout.

— Evidemment... d'autant que votre étude est fort achalandée.

- Comment le savez-vous ?

— D'une façon bien simple : je suis entré dans un café, en face de la gare... Les trois quarts des affiches notariales portaient votre nom : étude de Maître Malengreau par-ci, étude de Maître Malengreau par-là... A vous le pompon... Ça doit rapporter quelques jolis billets bleus, une profession pareille...

De nouveau, le soupçon d'un « tapage » rida l'âme du tabellion ; il répondit d'un ton paternel et confidentiel.

— La profession ne vaut plus ce qu'elle valait autrefois. Autrefois les affaires vous arrivaient toutes seules... on n'avait qu'à se baisser pour les ramasser... Aujourd'hui, il faut courir derrière elles et elles vous échappent quand vous croyez les tenir... Il s'est glissé parmi nous des collègues peu scrupuleux qui se livrent à un tas d'opérations prohibées par nos statuts et qui jouent à la Bourse pour le compte de leurs clients, quand ce n'est pas pour leur propre compte avec les fonds de ceux-ci. De là, quelques-uns de ces « krachs » qui ont si vivement ému notre région... Le « Postillon de l'amal » a publié là-dessus un article que j'aurais signé des deux mains. Moi, je ne mange pas de ce pain-là... Je suis pour la vieille honnêteté, pour la vieille loyauté, pour les vieux principes, en un mot...

Maître Malengreau promena autour de lui un regard profond et convaincu, chargé de toute la loyauté, de toute l'honnêteté disponibles sur notre planète astu-

cieuse. Et la réflexion lui vint qu'il ferait acte de prudence et de courtoisie en aiguillant la conversation sur une voie moins égoïste :

— Mais vous, mon cher... mon cher Monsieur Gaigneaux, qu'êtes-vous devenu ?

— Vous êtes trop bon de vous en occuper... Après la mort de ma mère...

— Je lui faisais une pension, vous savez... une pension de quatre cents francs par an... Je n'aurais pas voulu la laisser dans la gêne. Vous le saviez, au moins.

... Je le savais et je vous en remercie.

— Légalement, je n'avais aucune obligation, mais, dans certains cas, la rigueur de la loi fléchit devant les impérieuses sollicitudes du sentiment... Chez moi, c'est toujours le sentiment qui a pesé dans la balance...

— Aussi vous ai-je offert mes remerciements... Donc, puisque vous voulez bien m'interroger, après la mort de ma mère, je suis parti pour l'Amérique du Sud... J'ai gardé, à cheval, les troupeaux de buffles, puis j'ai ouvert une école dans la banlieue de Rio-de-Janeiro.

Maitre Malengreau ne prit pas la peine de dissimuler une grimace.

— Heureusement, reprit Jacques Gaigneaux, le sort tourna : je m'initiai au commerce à Rio, et ensuite à Buenos-Ayres. Maintenant, je suis, comme ont dit vulgairement, au-dessus de mes affaires.

— Tant mieux... tant mieux... Nul ne s'en réjouit plus que moi, mon cher... mon cher Monsieur Gaigneaux.

La porte fut auscultée d'un doigt léger ; le premier clerc parut :

— Monsieur Burrhus, le dîner est servi...

Il se retira.

— Si j'étais seul, s'excusa Maître Malengreau. je vous retiendrais... Ce serait à la fortune du pot... Mais j'ai ma famille : Madame Malengreau...

— Les enfants.

— Les enfants... Vous comprenez ?

— Parfaitement... Pourtant, un conseil, je vous prie... Vous avez l'autorité et l'expérience... Où pourrais-je placer mes modestes économies ?

Le notaire leva vers le plafond l'énergie de ses bras adipeux.

— Vos économies ? Placez-les en Rente belge, en lots de villes, en n'importe quoi, mais pas chez un notaire : c'est trop dangereux !

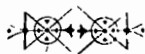
— Merci du renseignement.

— Il n'y a pas de quoi...

Maître Burrhus Malengreau, satisfait de son mot, entra dans la salle-à-manger ; Jacques Gaigneaux s'achemina vers la gare.

Il n'est pas revenu à Famal.

FRANZ MAHUTTE.





## L'ÉCHARPE

*Je sais des sites en campine,  
Toujours aimés, souvent dépeints ;  
L'air, comme la vague marine  
Qui monte à la côte voisine, ,  
Murmure, embaumé de résine,  
Au faite onduleux des sapins.*

*L'horizon des bois est si proche  
Et d'un si brusque abaissement,  
Que le nuage, incessamment,  
De tous les points du firmament,  
Aux pointes des branches s'accroche  
Déchiré comme un vêtement ;*

*Qu'il effleure, aux clartés dernières  
Du jour, et lourd de pourpre et d'or,  
Les toits ; ou, las d'un long essor,  
Dans l'éloignement des clairières,  
Se traîne éblouissant encor,  
Parmi les pâles sablonnières.*

*Un soir, — que ce temps est lointain!  
A ma mère, ange qui surveille  
Mes ébats dans le grand jardin,  
Je montrais, fasciné soudain,  
Cette immense écharpe vermeille  
Qui voyagait par le chemin.*

*Je voulais courir, m'y suspendre...  
Ma mère, attachée à mes pas,  
Disait : « Dieu veut qu'on sache attendre,  
L'écharpe est à Dieu, n'est-ce pas? »  
Puis, apitoyée et plus tendre :  
« Tu l'auras à Saint-Nicolas. »*

*O champs étroits, campine agreste,  
Où j'ai souffert mes premiers jours,  
Tressailli dans ce premier geste,  
Si le beau nuage vous reste,  
L'écharpe, idéale et céleste,  
Ma corbeille l'attend toujours!*

EDOUARD PAMEL.

---



## LES CLOCHERS

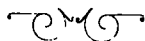
*Don Quichotes de pierre escaladant l'espace,  
Chevaliers de l'azur et du songe, on dirait  
Qu'ils suivent, par-dessus la ville ou la forêt  
De leurs pointes de fer le nuage qui passe.*

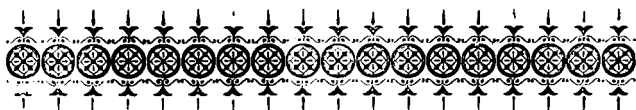
*Et tous, à l'horizon, éloignés, rapprochés,  
Les uns en vue et clairs, d'autres presque invisibles,  
Vers le ciel lumineux ou sombre, les clochers  
Se guident, à la fois émouvants et risibles.*

*Que sont vos gestes, Ô clochers, grands et petits,  
Si, bien avant l'époque où l'on vous a bâtis,  
Tout fut aveugle aux cieux, moins que jamais lucides!*

*Que sont vos mille voix de bronze ou de cristal,  
Ces cris d'âmes, dans l'air nocturne ou matinal,  
Si tout est sourd au sein des mondes et des fluides!*

EDOUARD PAMEL.





## LA TENTATIVE

---

Assise près de la croisée ouverte, dans la gloire étincelante du soleil couchant, Madeline, la jeune femme aux prunelles merveilleuses, goûtait le charme intense de l'heure.

Chaque soir, depuis son enfance lointaine, elle avait vu mourir ainsi les clartés vespérales et tomber la nuit lente, hantée de songes.

Mais ce jour-là, blottie contre celui qu'elle aimait d'un amour neuf, par conséquent sans bornes et indéfini comme l'illusion même, ses regards, détournés du ciel très souvent, cherchaient le visage adoré, plongeaient dans les yeux chers et s'y perdaient en l'extase suprême.

Elle allait pouvoir briser la dure écorce de silence qui, pendant des années, s'était consolidée autour de son âme vibrante, et laisser lentement, à voix basse, s'épancher les pensées intimes si longtemps refoulées au plus profond d'elle-même.



Une joie presque angoissante lui étreignait le cœur, déferlait dans ses prunelles claires, vêtait de splendeur unique leur solitude dans le crépuscule défaillant.

Cependant, ce soir-là encore elle se tut, goûtant, sans la réaliser, la possibilité du bonheur inespéré, comme, avant son mariage, elle avait savouré la surprise extasiée de Robert quand elle lui dévoilerait son corps exquis de femme svelte.

Entre eux, le silence s'attarda ; les carmins et les ors s'étaient éteints au ciel, où les étoiles menues clignotaient comme des prunelles lointaines et ironiques.

La senteur chaude des roses montait, mêlée à l'odeur lourde de la terre humide ; leurs yeux scintillaient, agrandis, comme de toutes proches étoiles.

L'invincible désir s'y alluma dans sa tyrannie superbe et, vers l'alcôve blanche, sans prononcer un mot, enlacés et pâles ils marchèrent, trop nouvellement époux encore pour n'être déjà plus amants...

Un autre crépuscule incendiait l'horizon et toujours aussi chaude était l'odeur des roses. Madeline ne regarda pas le ciel ; dans la chambre ouatée de pénombre elle se mit à parler d'une voix lente et nostalgique.

Elle ressuscitait le passé aux teintes fanées, semblable à un pastel ancien. Elle évoquait un à un les souvenirs tenus de son enfance silencieuse ; bercée de rêves indécis où s'enlisait toute sa pensée, mais qui avaient rendus si beaux ses yeux sans pareils au monde.

Une félicité absolue l'envahissait de se donner, de s'épandre toute en l'être qu'elle adorait sans réserve ;

elle se sentait s'épanouir longuement, comme éclosent les fleurs magnifiques pour qui l'heure est venue.

Le temps passait; s'en doutait-elle ?

De douces idées lui venaient en images charmantes; elle déroulait pour l'aimé la féerie des contemplations solitaires au cours des ans amoncelées comme les trésors inestimables des potentats orientaux.

Sans le savoir, elle prodiguait toutes les gemmes de son âme modulée en poèmes précieux et en suaves mélodies.

Ses yeux étincelaient de bonheur surhumain et Robert l'admirait dans cet essor de vie ardente, plus belle mille fois qu'il ne l'avait jamais vue auparavant.

Leurs regards rivés l'un à l'autre se prenaient — symbole de leurs âmes fusionnées ? — Un même frémissement les agita tous deux et la voix de Madeline s'atténua jusqu'au silence.

— Chérie, murmura Robert l'étreignant de ses bras, il fait nuit depuis longtemps, viens-tu ?

Sa caresse l'entraînait vers l'alcôve...

Ils ne parlèrent plus; elle baissa les paupières, son visage se figea.

Et le lendemain, à l'heure équivoque du crépuscule, Madeline rouvrit la croisée, contempla le ciel flamboyant et se tut.

LUD ORIA.

24 novembre 1904.





## LES MARCHEUSES



*Couvertes d'or, peintes comme des idoles,  
Elles sortent, la nuit ; factices beautés  
Elles cherchent de leurs yeux foux, ceux qu'immole  
L'âpre votupté.*

*Sur les tapis moëlleux des bars, elles vont,  
Sous les globes de feux, comme en une gloire  
Elles marchent très lentes, celles qui sont  
Reines illusoires*

*Elles vont réceptacles de désirs brûlants  
Les pauvres femmes qui ont eu tort de naître,  
En des robes de soie, elles vont, portant  
Le deuil de leur être.*

*Leurs mains chargées de bagues étincellent ;  
Et passives chaque nuit elles vont, pour,  
Dérision, — faire ce qu'elles appellent —,  
L'amour.*

LOUIS HEYSE.





## A COME

*Toute bleue la nuit descend,  
Au loin des musiques se meurent,  
Sur le lac de rêve on entend  
Les douces guitares qui pleurent*

*On dirait entendre le chant  
Des sirènes aux cheveux mauves,  
Qui glissent dans le lac dormant  
Vers leurs demeures d'émeraude.*

*Il semble que tout le lac chante  
Dans le grand calme de la nuit  
Une chanson d'amour dolente  
Pour la blanche étoile qui luit.*

*C'est un hymne pour la beauté  
Qu'exhalent les eaux joyeuses  
Monte dans le couchant doré  
Et meurt dans les forêts rieuses.*

LOUIS HEYSE.

1904.





## LE FANTÔME

---

*Le mirage des nuits ceindra ses yeux d'or sombre,  
Lourds des rêves puisés aux gloires du sommeil ;  
La Mort et la Beauté, en leurs archipels d'ombre,  
Surgiront en orgueil, à l'heure du Réveil.*

*C'est par elle qu'on vit la poignante harmonie  
Ouvrir devant nos yeux ses larges ailes d'or.  
O Déesse de haine, adorable et honnie,  
Je bois tes voluptés, toi qui vis dans la Mort !*

*Au désir éternel, ton âme fut en proie ;  
Il bénit de ses pleurs ton corps divinisé.  
Par des chemins divers de faiblesse et de joie,  
Tu purifies d'amour le mal éternisé.*

*Si tu renais encor sur la terre endormie  
Ton noble front nimbé de rêves chaleureux  
Nous comprendrons enfin ta douceur infinie  
Qui parera nos cœurs de bonheurs malheureux.*

*Car toi, tu choisiras l'impénitence hautaine  
Comme un lys fier, éclore en tes mains de candeur.  
Ta voix se sera tue aux déserts de la plaine  
Tu seras morte ainsi sans dire ta douleur.*

*Et lorsqu'ils oindront, tes pieds, des saintes huiles,  
Pour les justifier d'amours courus en vain  
Les Prêtres, psalmodiant les mornes Evangiles,  
Absoudront ta beauté de ses péchés divins.*

*L'homme haïra longtemps ta gloire décédée  
Ombrageant tes vertus et tes charmes amers  
Car ta noble vigueur a l'aile inespérée  
De la voile qui s'enfle au vent profond des mers*

*Et tu mourras pourtant loin des foules étranges,  
Abhorrant tes désirs et tes mornes réveils.  
Toi qui vins sur la terre avec des ailes d'ange  
Pour éteindre la flamme odieuse des sommeils.*

*Tes lourds cheveux liés de thym et de verveine  
Où passa le frisson des amours absolus,  
Ont l'éclat noir des deuils et des nuits souveraines,  
Et fixent la longueur des sens irrésolus.*

*Ouvrant les écrins d'or de tes douleurs innées,  
Tu sacreras nos fronts de fleurs et de joyaux  
Diadème cruel que de tes mains fanées,  
Tu ceuillis aux splendeurs des automnes royaux.*

*Des enfers ignorés, déesse inassouvie  
Fette à nos cœurs lassés un regard fraternel.  
Donne-nous la douleur, la gloire ou le génie,  
Que le Rêve nous soit créateur ou mortel !*

*Le monde a méconnu ta sagesse sévère,  
Nous mourrons sans baiser la gloire de tes seins  
O vierge infécondée et dont l'amour austère  
N'a point versé d'ivresse aux stupides humains.*

*Nous boirons le vin noir des lugubres attentes  
Sur les bords solennels des mers rouges de feux  
Où, puissions-nous mordus du baiser des Bacchantes  
Mourir dans le soleil, nous les derniers des Dieux.*

JULES NOËL.





## LE DERNIER COUPLE

Or, le monde suprême allait mourir.

Les races refusaient de se perpétuer, mais dans les nuits charnelles, des langueurs horribles sanglotaient...

Le soleil — astre d'amour, astre de vie — éclatait comme une malédiction... De mélancoliques extases montaient vers les étoiles infécondes...

Les mères enseignaient aux petits la douceur des agonies. Pour que l'ombre fût absolue, on brisa les hochets, on tua l'Espérance, on éteignit le Rêve...

Et des chœurs enfantins imploraient les ouragans, glorifiaient les Automnes.

Aux Avrils épanouis, le long des floraisons renouvelées, rôdaient de vastes délires tragiques.

On détruisit la sève des arbres... Partout pleuraient des agonies d'oiseaux, penchaient des agonies de roses.

Une ivresse épouvantable et rouge haleta.

Les forêts étaient sanglantes. Les forêts et les villes.

Quelqu'un rêva d'empoisonner la mer, d'empoison-



ner le ciel. Le meurtre était pur, le meurtre était religieux, le meurtre était saint. Quand la mort venait, on souriait à la noire Consolatrice. Les tombes resplendissaient comme des chimères.

Ainsi, retombée au chaos d'où rejaillirait la primitive nature vierge, la terre finissait. — Étrange cercueil d'or, elle roulerait en l'espace indifférent.

L'heure inouïe allait sonner.

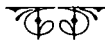
Donc, un soir hivernal, comme à l'aube des légendes chrétiennes, deux corps seuls vivaient, deux corps survivaient — l'homme et la femme — deux corps où s'épuisa la souffrance, deux corps blêmes, frêles, presque aveugles, et dont les trente ans douloureux étaient ivres de mort.

Une désolation immense étreignait les choses.

La neige infinie flamboyait.

Et dans le gel, et dans la peste, et dans les ténèbres, et dans l'universelle angoisse, frissonnants de toute leur pauvre âme torturée, de toute leur pâle chair suppliciée, les âpres corps mystérieux s'enlacèrent.

VICTOR REMOUCHAMPS.





## MORPHÉ

*Quand la réalité trop lourdement m'opresse,  
Mon âme sait puiser à la source d'oubli,  
Et fuir l'obsession de la chair en détresse  
Au gouffre hallucinant des désirs abolis !*

*O douceur de s'éteindre en l'idéale ivresse  
Sombrier dans l'éternel, l'absolu, l'infini,  
Puis sentir se peupler d'effrayantes caresses  
Par l'orgueil des éthers, les mirages surgis !...*

*Les horizons sont d'or, les cieux miraculeux ;  
La Nymphe vaporeuse, aux yeux de violette,  
Verse dans le cristal des philtres merveilleux,*

*Au fond des bois sacrés, songent les grands défunts ;  
Près des sources d'amour, comme des cassolettes  
D'étranges fleurs de rêve exhalent des parfums.*

ABEL DE NOYELLES.





## CHANSONS LOINTAINES

---

### I

*Te souvient-il, aimée,  
Des jours miraculeux où par les clairs matins,  
Nos lèvres épelaient, dans la fraîche rosée,  
Nos rêves enfantins ?*

*Nous allions par les sentes,  
Effeillant nos amours en de troublants aveux.  
Le vent tiède grisait les aubes frémissantes  
Et mêlait nos cheveux.*

*Les clartés triomphales  
De l'astre étincelaient dans les cieux réjouis  
Couronnant l'horizon de rubis et d'opales  
Pour nos yeux éblouis.*

*Nos âmes étaient folles  
Et nous chantions Avril dans le riant décor  
Des fleurs penchant sur nous leurs naissantes corolles.  
T'en souvient-il encor ?*

II

*Nos yeux ont pleuré l'halali  
Des blanches visions de nos songes d'enfance.  
Nos fronts, dans l'austère silence  
Et les ombres du soir, en secret, ont pâli.*

*Dis-moi, les précoces tristesses  
Auraient-elles creusé, profond comme la mer,  
Un rive à jamais plus amer  
Sur ta lèvre où j'ai bu d'éternelles ivresses?*

*Pour vaincre tes pâles ennuis,  
Je t'apporte des lys, des roses, des verveines ;  
Chassons loin de nous toutes peines :  
Aimons-nous simplement dans le calme des nuits !*

III

*Adieu, douce ombre des feuillées  
Où nos cœurs aux abois  
Ont écouté pleurer les voix  
De nos amours inviolées....*

*Nous n'irons plus au bois.*

*La terre est maintenant gelée  
Dans les sentiers étroits  
Où, dans la nuit immaculée  
Nous avons conté nos effrois....*

*Nous n'irons plus au bois.*

*Adieu, paroles en allées  
Qu'évoquent les hautbois.  
Chant de nos âmes désolées  
Dans nos lointains brumeux et froids...*

*Nous n'irons plus au bois.*

*Adieu, les heures trépassées,  
Nos rêves d'autrefois  
Ensevelis comme des rois  
Dans le linceul de nos pensées....*

*Nous n'irons plus au bois.*

FRANZ RUTY.





## L'IDÉE <sup>(1)</sup>

« *A mort!* » *Ils l'ont liée et l'abreuvent de fiel ;  
Et la foule en hurlant lance l'injure ignoble.  
Mais, elle, que les dieux exilèrent du ciel,  
Abaisse sur eux tous son front limpide et noble.*

« *A mort! A mort! Au feu des inquisitions!  
Elle excite le peuple en lui contant des songes ;  
A mort! Elle blasphème! Elle a des visions!  
Et le souffle infernal infecte ses mensonges!....* »

*O Toi dont le Regard comme le Jour est beau ;  
Toi que Jésus prêcha dans l'humble Galilée ;  
Quand Socrate avec Toi descendit au tombeau  
Quand tu fus reniée, hélas, par Galilée*

*Tu souffris de la sorte ; Et pourtant tu vécus.  
Par tout rayonne en Toi d'une vie éternelle ;  
Et quand par la douleur nous nous sentons vaincus,  
C'est Toi qui sur nos fronts mets Ta main maternelle.*

---

(1) Extrait du *Rameau d'Olivier*.

*Tout est donc consommé? Lamma Sachbatani!  
Hélas! Tu vas mourir à cette heure où tout sombre;  
Hélas! Tu vas mourir et tout sera fini,  
Et nous marcherons seuls, seuls, à tâtons, dans l'ombre!...*

*La flamme du bucher s'agite dans la Nuit;  
La multitude clame en une immense houle,  
Et personne ne voit que quelque chose luit  
Là-bas, sur ce bucher, qui domine la foule!*

*Quel éclair a jailli tout-à-coup de ces mains?  
Quelle est cette clarté dont la Nuit se colore?  
Quel est ce jour qui luit pour guider les humains  
Vers la Moisson d'Amour où la Paix veut éclore?*

*Les fronts se sont courbés, les rires se sont tus  
Et la Nuit voit au loin flotter ses sombres toiles,  
Et voici que sur tous, de ses bras étendus  
L'Idée éblouissante a versé des étoiles!*

L. DE RIE.



**COLLABORATIONS**

**ESTUDIANTINES**







## LES CYGNES

---

*O cygnes qui voguez par les nuits de silence  
Sur l'eau morte qui reint les castels fastueux  
A quoi rêvez-vous donc, isolés, dédaigneux?  
Vers quel cieux traînez-vous votre noble dolence?*

*Peut-être songez-vous aux légendes antiques  
Des bons vieux temps défunts, où votre royauté  
Toute faite de morgue et de blanche beauté  
Plaisait à la langueur des princesses mystiques?*

*Ou bien êtes-vous l'ombre errante des poètes,  
De ces doux anges blonds, reposant dans la Paix  
Après leur lourd calvaire et leur passé mauvais?...  
Est-ce leur Rêve mort que votre âme refête?...*

*...Oh! qu'alors, je comprends votre hautain silence  
Et que je sens pourquoi vous allez rechercher  
Les coins où rien ne bouge, où tout paraît songer  
Et où un geste dur semblerait une offense.*

*Vous êtes exilés sur les terres honnies  
Afin qu'y symbolise votre tendre blancheur  
La prenante beauté des pensers de douceur  
Que goûtent les défunts dans les plaines bénies !*

*Dites-moi donc tout bas, mes beaux oiseaux divins :  
Où vous a-t-on paré de votre allure altière  
Et d'où reviennent donc vos âmes en prière ?  
O mes cygnes, pourquoi êtes-vous si hautains ?*

EDMOND VEUCHET.





## QUAND MÊME !

A JEAN MAILLART.

*Le village trānsi, hostile et solitaire  
Muet comme un tombeau, le village en prière  
S'estompe dans les gris de la plaine sans fin  
Où semble errer toujours la plainte d'un tocsin.*

*Une route s'en va, dans la brume boueuse  
Tel un canal sournois, qui dans la nuit frileuse  
S'enfonce pour jamais : route vide et sans corps  
Sans âme et sans clarté, glauque route des morts.*

*Et pourtant, dans la brume un homme s'achemine  
Un pèlerin vaillant : un bloc dans la bruine.  
Où va-t-il ? Qui mène obscur et ténébreux  
Ce vagabond fatal vers les bourgs malheureux ?...*

*C'est l'éternel Espoir !... L'homme fatalement  
Doit suivre son chemin !... Bonheur, joie ou tourment  
Qu'importent ? C'est « sa » route ; et jusqu'en la mort même  
Il marchera, têtU, vers le bonheur... quand même.*

*Et ce pendant, transi, hostile et solitaire  
Muet comme un tombeau, le village en prière  
S'estompe dans les gris de la plaine sans fin  
Où semble errer toujours la plainte d'un tocsin.*

EDM. VEUCHET.

Mines, Mons.





## LE PENDU<sup>(1)</sup>

---

Maintenant l'homme était mort. Les bras pendaient le long du corps, tel un mannequin dont les ficelles seraient brisées. Un rayon de lune se jouait sur sa figure, striée de veines bleutées, augmentant la pâleur livide répandue sur sa face imberbe qui prenait une expression de douleur extrême, malgré que ses yeux, grands ouverts, exprimassent une langueur tendre. La corde qui l'étreignait si fort, avait allongé le cou, et la langue entière pendait hors de la bouche, sur ses lèvres pâlies, au coin desquelles giclaient des gouttelettes de sang. Quelquefois, un vent léger, baisant le visage, imprimait au corps un court balancement, et les feuillages du bois avaient des bruissements et des sussurements très doux, comme si un long frisson se fut élevé de la terre.

La terre cependant pleurait la mort de cet homme,

---

(1) Extrait, paru dans *La Jeune Revue Littéraire* du 1<sup>er</sup> août 1904 (n<sup>o</sup> II).

perdu par sa foi, mais qui restait quand même son fils, à l'égal de tous les autres. Un immense sanglot la souleva, déchirant sa poitrine, et la vue de cette croix ravivait son amère douleur; c'était là qu'un fanatisme étroit de cagot conduisit ce robuste mâle, qui n'avait pas goûté la vie n'ayant jamais aimé d'amour. Elle lui en voulait un peu de s'être pendu; elle s'en voulait bien plus de n'avoir pas chanté l'amour d'une voix claironnante pour de telles oreilles profanes, de n'avoir pas envoyé vers lui les plus tièdes effluves qu'elle retenait en son cœur.

Hélas! elle n'y eût pu rien faire. L'affreuse image du crucifié était vainqueur de sa splendeur débordante. L'ingrat bravait ainsi la nature en se pendant à la croix blanche au pied de laquelle des débauches de plantes et d'arbustes se pâmaient dans l'ivresse des voluptés premières. Car il y avait là des accouplements étonnants de fleurs et d'arbrisseaux. Les belles-de-jour s'enroulaient autour du marbre; fatiguées de leurs incessantes amours, elles s'étaient anéanties dans une profonde somnolence au moment où leurs sœurs, les belles-de-nuit, ouvraient leurs corolles au large, sous les chaudes caresses du soir. Les grappes d'or pleuvaient aux acacias, élégants comme de jolies femmes; ils dessinaient de mignonnes gloriottes d'ombre que couronnait une aubépine, pleuvant en pétales blancs sur les parterres de pervenches où se vautraient de paresseux lézards. Tout autour, les marguerites avaient des candeurs de vierge. Leurs corsets blancs, enlaçant leurs tailles aux ceintures dorées, les serraient tellement

qu'une pâleur d'évanouissement se répandait sur leurs visages de premières communiantes. Les violettes, sentant le matin proche, ouvraient déjà leurs grands yeux, faits de mystère, dans des senteurs délicieusement discrètes. Des mulots, sortis de sous le socle, avaient des museaux effarés à la vue des limaces, rouges comme le sang du pourprier, et des limaçons, traînant leurs lourdes coquilles à côté des grosses araignées qui arpentaient à grands pas les feuilles tombées. Sur le granit, des valérianes et des bellâdones, parfumeurs des fleurs femelles, lançaient vers les tiges mâles des parfums aphrodisiaques qui les faisaient mourir dans des vertiges. Les primevères s'élevant au-dessus des bouquets de leurs feuilles, toisaient les fleurs de moutardes, étouffées par les orties brûlantes, les houx piquants et les blancs églantiers. Des parterres de plantes aux ombelles mauves se dressaient vers le mort pour l'embaumer de leurs parfums suaves. Un groupe de fougères tendait aussi vers les pieds du pendu ses tiges, s'élançant en jet d'eau, retombant en cascades, tandis que d'autres touffes avaient des chevelures de femme ou se tenaient droites, telles des arrêtes de poissons. Au pied même de la croix, des fleurs s'étaient posées attendant qu'on les cueille, papillons battant de l'aile au moindre souffle.

Mais le désespéré n'avait eu d'yeux que pour la croix et le rêve caressé jusqu'ici prit corps avec sa funeste résolution. Les plantes qui poussaient librement, encadrant le monument, ne l'avaient pas plus frappé que la beauté grandiose de la forêt. Car, en ce seul hémi-



cycle, sur les arbres, les arbustes, les arbrisseaux, au sein des fourrés, des taillis, des broussailles, vivait une telle débauche de feuilles et de fleurs que l'œil en était fatigué. Il s'y trouvait des feuilles longues et étroites, terminées en fer de lance, des feuilles formant dôme, semblables à des parapluies ou à des ombrelles suivant qu'il tombait des pluies ou des rayons de soleil, des feuilles, larges épanouies, comme des carapaces de tortues monstrueuses, des feuilles s'ouvrant en demi-lune, affectant la forme d'éventails, des feuilles pareilles à des boucliers, des feuilles grandes et petites, longues et courtes, larges et étroites, immenses et minuscules, d'une harmonie superbe de couleurs passant par toutes les gammes, toutes les teintes, tous les tons du vert, du rouge, du gris, du brun, du mauve, du jaune bleu comme du jaune d'or, du bleu pâle, jusqu'à être blanc. Les verts dominaient; ils s'étendaient à perte de vue, depuis le vert pâle jusqu'au vert cru, troués de loin en loin par des frênes aux feuillages rougeâtres, tels des montagnes de sang dans la masse des verts ambiants. Quelques arbustes ocreux drapaient les fourrés de leurs tentures aux franges jaunies. Et tout cela chantait le printemps, la vie, la jeunesse et l'amour au milieu de parfums affriolants avec des voix douces, pures, cristallines.

Mais le *pendu* n'avait rien compris à cette nature si vivante.

Il s'était complu dans des illusions, des rêves fous, car son âme sans cesse flottait par l'éther azuré, et, comme il n'avait pas connu la joie de vivre, il donna

la vie pour les lointaines chimères qui l'amènèrent à se pendre sous la croix funeste que la lune, à présent, frappait à grands coups de rayons.

(Extrait de *Les Suiciâés* Une plaquette en préparation).

RENÉ DE CHAMBÉRY.





## AUX FILLES DE FLANDRE

---

*O dirnes,  
Elles sont roses et fermes  
Vos jeunes chairs.  
Et vos yeux clairs,  
Où dort de l'or,  
Et vos cheveux où de l'ambre se tord,  
En fols essors,  
Sont les soleils des fermes  
En Flandre!*

*O dirnes,  
Vos parfums sont opulents et lourds,  
Et vos désirs vibrants d'amour  
Se cabrent.  
Et la sève robuste qui court  
Sous votre peau blanche et rugueuse.  
Est la fière sève des gueuses  
Qui enfantaient jadis les mâles indomptés.*

*O dirnes,  
Vos appâts rayonnent de santé.  
Et vos faims ardentes  
De mâles à l'étreinte puissante,  
Ont de ces morsures dures et rouges  
Qui consacrent le spasme à la fécondité.*

*Votre vie, c'est de l'espoir qui bouge  
Toujours en marche vers d'indicibles réveils,  
Toujours assoiffé de soleil  
Et de vérité simple éclore aux prés vermeils.  
Votre amour c'est l'effort d'une race  
Qui jamais ne se lasse  
Vers les matins d'orgueil où l'alouette chante  
Haut dans les cieux  
Son chant glorieux.*

*O dirnes, votre chair de liberté flamande!*

EUG. COX.





## ORGIE AUTOMNALE

---

### I

*C'est du vin qui coule sur les bois. ..  
Dans le matin jeune et lumineux,  
L'ivresse déploie ses jeux  
Parmi les fifres et les hautbois.*

*Allons, les nymphes nues et blanches  
Avec la toison fauve de vos hanches,  
Avec le fleuve d'or de vos cheveux,  
Avec les baies rouges de vos bouches,  
Avec le cristal vert de vos yeux,  
Sortez des souches  
Où vous dormez, la nuit,  
Sous la lune blonde et les étoiles.  
Voici le clair soleil qui luit,  
Voici les faunes : jetez vos voiles  
Et montrez-vous à leurs yeux fous  
Et livrez-vous à leurs corps roux ;  
Lascives, laissez bondir vos caresses,  
Laissez fluer l'ivresse  
Sur vos seins jeunes et pointus  
De vierges !*

*Par les sentiers et sur les berges  
Dansez de l'enchantement de vos gestes nus!*

\* \* \*

*Elles serpentent et tombent,  
Vos rondes ivres  
Dans les feuilles d'ocre et de cuivre.  
Et les poitrines, haletantes, se bombent  
De rires fuselés ou lourds.*

*Des gémissements sourds  
Courent dans l'ombre...*

*Un vieux faune, le pied blessé,  
Se roule, pleurant dans un fossé,  
Tandis qu'autour de lui, les bacchantes  
Le frôlent du bout de leurs seins roses.  
Lui, veut reprendre l'orgie enivrante,  
Mais aucune d'elles n'ose  
S'aventurer à l'embrasser.  
Le pauvre faune est délaissé.*

\* \* \*

*Un sylvain frêle comme une fille,  
Sur un roseau  
Module un trille,  
En sautant le long du ruisseau.*

*Les bacchantes l'ont vu, au travers du feuillage,  
Le corps charmant  
Du souple adolescent.  
Et toutes bondissent dans son sillage,  
Les seins avant, la bouche humide,  
Et là, près de l'étang,  
Elles le rattrappent et l'intimident  
Par leurs baisers ardents.*

*Dans les buissons froissés roule l'orgie.*

*Le soleil déploie sur l'étang ses magies,  
Puis la forêt reprend son silence alanguie  
Dans la chaleur du plein midi.*

## II

*Puis le soir mauve allonge les ombres  
Sur les chemins déserts ;  
Des brouillards planent dans les airs  
Emplis de parfums et de râles.*

*Sous les voûtes feuillues clament des cors mâles ;  
Des faunes lubriques et cornus  
Le lourd cortège  
Escorte le dieu Bacchus ;  
Silène, sur son baudet revêché,  
S'attarde dans les sentiers  
Pour boire encore aux outres mi-pleines...*

\* \* \*

*Les nymphes réveillées, ont déserté les bois,  
Et courent dans la plaine,  
A perdre haleine,  
Comme des biches aux abois.*

*Mais l'une d'elles moins rapide  
Et lasse des ébats  
De la journée,  
Est tombée.  
Contre les faunes avides,  
Elle se débat.*

*Dans le soir safran et pourpre  
C'est un long cri de bête qui souffre...*

*Tout le cortège étreint la nymphe en pleurs  
Et leur victoire éclate en rugueuses clameurs  
Tandis qu'au ciel embrumé  
Brille la lune immense  
Et que le vent du soir balance  
Les bouleaux frêles et les peupliers...*

EUG. COX.

(Extrait des *Heures d'Automne*),









## AMOUR SAUVAGE

---

*A mon ami, DÉMON.*

Jacques Hibert était un de ces esprits acharnés et méditatifs que le rêve obsède. Presque toujours sombre et silencieux, il livrait au flux violent de ses passions sa pensée, frêle esquif emporté, sans rames, au fil de visions infinies. Dans son cerveau maladif jaillissaient alors d'étranges songes. Parfois découragé, abattu par d'épuisantes idées, il se ranimait soudain pour une clarté consolante, venue d'un simple espoir. Et il demeurait là ébloui, fasciné, oubliant le trouble disparu, s'abreuvant de vie et de lumière, plaignant beaucoup de ses amis de n'être pas un peu poètes.

Depuis quatre mois, il était revenu à Isières, dans ce château où il avait vécu tout jeune, pendant plusieurs années. Dans ces salles muettes et mélancoliques, chaque souvenir était une caresse pour lui; chaque image du passé lui apportait un baiser de sa bonne

mère. Sa mère chérie ! Il se rappelait d'elle, bien qu'il l'eût perdue lorsqu'il n'était encore qu'un tout petit enfant. Souvent, il s'enfermait seul dans la chambre où elle était morte. Pieusement, il se recueillait et priait de toute son âme pour la disparue, retenant sous sa lèvre triste une bague qu'il avait, d'elle.

\* \* \*

C'était fête au château d'Isières, Marcelle Ladrège y était arrivée depuis cinq jours déjà. C'était une jeune personne, d'une beauté irréprochable, dégageant ce charme qui vous enveloppe tout entier. Sa bouche surtout, empreinte d'une douceur exquise, paraissait une fleur entr'ouverte attendant le rayon d'un aveu pour s'épanouir en un sublime amour. Il semblait qu'on eût trouvé, sur ces lèvres, l'oubli des peines traîtres et la force de croire en tout.

Par ces derniers jours d'été, la nature exhalait un trouble de prochaine agonie et de vaine désespérance. Le grand parc du château d'Isières, humide et comme engourdi, reposait sous la brume qui le voilait graduellement. Un seul nuage restait dans le ciel, incendié ce soir-là. Jacques et Marcelle partirent vers l'étang comme ils avaient coutume de le faire à cette heure. Lui, tremblant d'émotion, épris de l'impérieux attrait de sa compagne, avançait machinalement, comme attiré dans un courant de bonheur. Ses yeux s'arrêtaient parfois sur elle, sur son visage candide ; il rêvait, s'exaltait alors et sentait comme un flot de soleil lui

passer dans la tête. Ils allaient lentement, ne causant qu'à mi-voix dans le lointain silence. En arrivant sur le pont de l'étang, Jacques s'arrêta pour contempler l'eau profonde, immobile, et le vieux saule échevelé.

Un calme pénétrant régnait dans ce coin retiré du parc solitaire. Par intervalles, des frôlements dans les massifs : baisers des feuilles d'or à la froide terre endormie.

— « Marcelle! » interrompit Jacques, « n'éprouves-tu pas la douleur qui sommeille au cœur de ces eaux inertes? Ne trouves-tu pas qu'un aspect de peine résignée subsiste parmi tout ce qui nous environne? »

— « Oui. Cet automne a d'étranges frissons dans sa curieuse humidité. Regarde les joncs presque grelottants, et les faibles roseaux tout pâlots. Crois-tu que ces plantes n'ont pas des songes intérieurs ou d'invisibles tremblements que nous ne pouvons saisir? »

— « Peut-être, dis-tu vrai : ces plantes peuvent souffrir. Mais à rechercher la sensibilité vague des choses, n'appris-tu pas à pénétrer l'âme humaine : chose aussi qui s'émeut, tressaille et pleure? »

— « Sans doute; et j'aime à dévoiler, dans une âme, le secret peureux qui s'y retranche. »

— « Marcelle!... »

L'appel avait éclaté irrésistible, suppliant. Vaincu par l'ironie provocante de la jeune fille, Jacques s'était soumis tout entier à l'élan brusque de sa passion.

— « Marcelle! » implora-t-il d'un ton plus lent cette fois, adouci par le désir immense qui grandissait en lui. Inconsciemment, il étreignait la main glacée de sa

compagne, et son regard s'éleva comme une prière vers les yeux de cette femme qu'il adorait.

Aux cieux, les laves vermeilles du soleil couchant et leurs jets étalés en nappes roses s'étaient éteints par degrés.

Jacques épuisa sur les lèvres aimées, la caresse profonde d'un baiser de rêve, infini; puis, il repartit avec sa Marcelle vers le château, disparu dans la brume.

\* \* \*

Depuis sa dernière promenade à l'étang, Marcelle gardait la chambre. Elle avait strictement défendu d'en informer Jacques, qu'un voyage tenait momentanément éloigné du château. Elle voulait qu'il ignorât complètement cette indisposition passagère, dont elle serait guérie avant peu. A son retour, il retrouverait sa fiancée souriante, et belle comme il l'avait quittée.

L'automne avait fui subitement, après la rigueur des premières gelées. Oh! les longues soirées, où l'on s'attristait à écouter des cloches lointaines dont les sons imprégnaient la bise pleureuse! — Marcelle sentait ses forces s'affaiblir. Elle avait ce teint diaphane et ces couleurs trop fraîches des fleurs de serre chaude, délicates et chétives. Une petite toux opiniâtre secouait sans trêve sa frêle poitrine. Muette, étendue dans sa dormeuse auprès du foyer, elle restait des heures à rêver, les yeux atones, en chiffonnant d'une main distraite les dentelles touffues de son peignoir. Les flammes vivantes du bois en feu jetaient sur les lam-

bris et les murs des lueurs rampantes, que son regard suivait, vide, dans leur continuelle mobilité. Puis, sa tête retombait lentement en arrière et elle s'endormait, abattue, parmi la tiédeur de son alcôve parfumée.

Un soir, tout s'émut dans le morne château d'Isières. Les portes, toujours inertes, s'ouvraient et se refermaient sous des heurts affolés. Des lumières passaient aux fenêtres, s'éloignaient pour renaître et s'éteindre aussitôt. — Pauvre petite Marcelle! Une crise inattendue l'avait presque instantanément terrassée. Puis, une brève accalmie où ses traits reprirent leur pureté douce; un regard mouillé,... et elle mourut.

\* \* \*

Deux heures plus tard, Jacques rentrait au château. « Quel est ce désarroi? Qu'y a-t-il? » avait-il interrogé, soupçonneux.

On le lui dit. Il disparut.

\* \* \*

Dans cette chambre, où tant de fois il avait prié pour sa mère chérie, Jacques était agenouillé, seul, le visage abîmé par la douleur, pleurant à lourds sanglots. Soudain, il se tut; ses yeux gardèrent une effrayante fixité. Autour de lui, un peu de faible lumière dissoute dans l'ombre froide, et du silence. Il s'était relevé, blême, oppressé. Brusquement, son regard s'arrêta sur la défunte, pâle, mais divinement belle encore au fond des linges blancs. — « Marcelle! » s'écria-t-il; tandis

qu'il étreignait éperdûment ce corps de femme, raide et glacé. Et sa dent sauvage, passionnée mordit aux lèvres mortes, longuement, puis s'en arracha. Il vit, sous la blessure difforme, une gencive violacée et s'affaissa, anéanti!

MR-NOUSSE.

École des Mines, Mons.





## NOËL

---

*Noël, Minuit ! Ce sont les cloches argentines  
Qui s'appellent, très long, quand la nuit rêve et dort,  
Et jettent vers le ciel en les brises lutines  
Comme de doux baisers, pour les étoiles d'or !*

*Noël ! C'est le sapin tout fleuri de lumières,  
Et le rire vainqueur de nos enfants joyeux,  
C'est l'éclosion du Rêve et des folles chimères,  
Le bonheur vrai, qui flambe et chante dans les yeux.*

*Mais c'est aussi la neige et le vent furieux,  
La huche sans le pain et le foyer sans feu,  
La famille pauvre où l'on pleure une prière...*

*Tandis que dans l'azur c'est l'extatique Enfant,  
Éparpillant dans l'air, pour calmer la misère,  
Les fleurs, d'espoirs nouveaux, qui feront le Printemps !*

FERNAND PAUL.

Gand.







## LE COLOSSAL ABRUTI

### I

Je rentrais chez moi vers minuit, sans sommeil, simplement parce que je ne trouvais aucune raison plausible de continuer à errer seul par les rues froides.

Devant mon logis, je m'arrêtais, hésitant ; les talons sonnait sur les dalles du trottoir, une femme venait vers moi. J'attendis qu'elle fut passée avant d'ouvrir la porte ; elle était grande et étroite. Sa taille longue, ses hanches plates ne tentaient guère. J'entrevis son visage pâle aux chairs flasques, aux lèvres amollies qu'elle anima en un sourire.

— Monsieur ne semble pas pressé de rentrer, me lança-t-elle en me frôlant.

Je ne répondis pas, surpris d'avoir été deviné par elle, interloqué de sa hardiesse inattendue, mais je me

remis à marcher lentement derrière elle qui s'éloignait en se retournant parfois.

Je m'arrêtai bientôt, distrait soudain par les ébats de deux chats, l'un d'ébène et l'autre blanc rayé de roux, qui jouaient à se quereller au milieu du pavé, dans la pâle clarté lunaire. Je m'absorbai en cette contemplation quand j'entendis que l'on me disait bonsoir.

C'était Yves qui m'abordait :

— Les chats sont de merveilleuses créatures, les plus rythmiques des animaux, peut-être, et je conçois ta contemplation. Je la partagerais volontiers si un spectacle plus attrayant encore ne me sollicitait. Je vais chez mon amie Gaby dont les gestes, je t'assure, sont aussi harmonieux que ceux de ces chats.

— La passion amoureuse t'égaré, lui répondis-je ; il est inconcevable qu'une femme soit aussi précise et souple en ses gestes qu'un félin.

— C'est toi qui erres, m'assura Yves ; la femme impulsive, agissant selon les incitations extérieures ou de ses pensées est au moins aussi gracieuse, et, ce qui amplifie notre admiration, elle est plus humaine, nous la comprenons mieux ou nous désirons la comprendre plus profondément. Au reste, cette discussion ne peut aboutir puisque tu ne connais pas Gaby. Tu cherches un sujet de distraction, accompagne-moi chez elle et tu devras convenir de ton erreur. Cela vaudra mieux, en tous cas que de demeurer immobile à laisser tes belles facultés s'engourdir par ce froid.

Ce dernier argument réduisit mon égotisme et nous cheminâmes en dissertant d'autres sujets.

II

La maîtresse d'Yvès habitait une petite chambre au second étage, dans une rue paisible du haut d'Ixelles.

Yves ouvrit lui-même la porte de la rue dont il possédait une clef et me précéda dans l'escalier.

Lorsque nous fîmes irruption dans la chambre, Gaby, vêtue d'un peignoir bleu tendre, nonchalamment couchée sur le lit, causait avec une amie assise dans un fauteuil et qui, en visiteuse rapide, n'avait enlevé ni son pauvre chapeau noir, ni son manteau brun sombre qui vêtait sa taille longue et étroite...

Dès qu'elle eut entrevu mon mentor, Gaby sauta lestement de sa couche et vint à lui souriante pour l'embrasser. Puis, gentiment, elle me tendit sa main potelée, pendant qu'Yves me présentait.

Cependant, l'amie était demeurée assise en son fauteuil. Lorsque Gaby me la nommant, elle fit un signe de la tête, mais n'avança pas la main.

Yves et son amie, sans plus se préoccuper de moi, s'isolèrent en un babillage coupé d'éclats de rire et d'embrassements, et comme ils étaient sveltes et gracieux tous deux, leurs gestes cohérents de caresses et leurs baisers étaient d'observation agréable.

Pourtant, par politesse ou par mimétisme, je me tournai vers la silencieuse amie qui semblait aussi peu s'intéresser à ma présence.

Elle n'avait pas changé de position; son visage plat et blafard ne vivait à la rigueur que par les yeux gris

sombres, peu mobiles. Elle avait le regard qu'ont les ruminants, non lorsqu'ils regardent passer un train, mais lorsqu'ils observent infiniment un point de l'horizon.

A la regarder, un souci me prit. N'était-ce pas elle qui m'avait abordé tout à l'heure, n'était-ce pas le même masque, la même anatomie aperçue sur le trottoir ? Ou bien le hasard avait-il posé sur ma route, le même soir, deux semblables femmes que je ne saurais désirer ? Le souvenir que j'avais gardé de la passante était trop indécis pour que je pusse conclure.

Certes, elle ne me plaisait guère ; je ne concevais nulle adaptation sentimentale ou intellectuelle possible entre nous ; mais, comme elle était pour l'instant la seule interlocutrice disponible, j'approchai ma chaise de ses genoux et lui tint des propos d'intention galante auxquels elle parut indifférente. M'enhardissant, je voulus lui prendre la main qu'elle avait forte et rougeaude ; elle me repoussa vivement et Yves s'écria en un rire :

— Tu tentes là un assaut impossible. Goton est l'image de la fidélité : nul, je te le jure, ne pourra la distraire de son amour pour le Colossal Abruti.

— Son ami se nomme le Colossal Abruti ? fis-je interloqué.

— Mais oui, et il porte allègrement ce cognomen. Tu le rencontreras bientôt, puisque je t'ai introduit dans le cercle de mes connaissances. Il est de ceux qui intéressent.

Goton s'était levée.

— Je vais le retrouver, dit-elle à Yves d'une voix sourde.

Décidément, ma présence la gênait.

-- Si nous t'accompagnions, cela t'ennuierait-il ? demanda ce dernier.

— Non, répondit-elle, toujours avare de paroles.

Alors, rapide et gracieuse, Gaby s'habilla, elle disparut derrière un haut paravent qui masquait la toilette pour reparaitre bientôt, engagée en un imperméable gris ; une toque de loutre coiffait sa tête bouclée d'ange souriant, et nous sortimes à quatre à la rencontre du Colossal Abruti.

### III

C'était un petit café contenant six tables de marbre, éclairés par quatre becs Auer, à l'angle de deux rues, non loin des boulevards du centre ; au fond, près du comptoir, seul consommateur à cette heure tardive, celui que nous cherchions était attablé devant un minuscule verre à liqueur posé sur plusieurs soucoupes.

Il m'apparut gigantesque. Entre ses larges épaules, sa tête penchait, soutenue par son poing énorme. Il la releva à peine pour nous voir entrer. Son visage était pâle et glabre, apparenté à celui de Goton. Celle-ci s'assit auprès de lui. Yves me présenta. Un instant la main mole et tiède du colosse emprisonna mes doigts. Nous voici attablés.

La patronne apporta les consommations commandées par Yves, qui déjà crayonne sur le marbre des

profils fantastiques. Goton et Gaby causent à mi-voix. Lui et moi nous nous observons.

A l'énoncé du surnom le « Colossal Abruti », lors de la présentation, je crois que je dus sourire avec quelque ironie. Lui dont le regard vague m'enveloppait, surprit sans doute cet indice de fatuité. Il se décida enfin à parler après avoir, je le présume, coordonné mentalement ce qu'il disait.

Il s'exprimait lentement, d'une voix sans timbre, monotone et lassante, s'arrêtant après chaque phrase, comme s'il rassemblait difficilement le vocabulaire dont il allait devoir user.

— Vous vous étonnez de me voir répondre à ce dégradant pseudonyme, je le mérite par ma stature et mon état mental. Néanmoins, je n'accepterais pas votre ironie. Vous vous enorgueillez trop de votre intellectualité; elle ne vous élève pas tellement au-dessus de mon humilité. Je sais que vous écrivez. Yves m'a parlé de vous. Vous traduisez assez habilement en prose des créations imaginatives parfois inédites, et moi, je suis le paresseux ivrogne, l'être inférieur, inutile, sinon nuisible...

— Oh ! me récriai-je, je ne vous en veux pas de ne pas être littérateur ; si tous écrivaient, qui donc lirait alors ?

— Je ne lis pas, reprit mon interlocuteur, et les salons de peinture ne me tentent guère, et je ne vais pas au spectacle. Rien ne pourrait m'y intéresser. C'est à côté de ce que j'aurais créé, non de ce que j'aurais au moins pu chercher. J'ai bien risqué d'être aussi un

créateur. Ce qui nous différencie, voyez-vous, c'est de ma part une lâcheté que vous comprendrez peut-être et qui me vaut le qualificatif de mon surnom. Car ces tumultes d'âmes qui vous incitent à produire, je les ai connus aussi. Plus opiniâtre, j'aurais sans doute aussi donné ma fable plus inattendue que les vôtres. Je suis un peu comme la femme enceinte d'un enfant mort.... Je suis le Colossal, mais Abruti.

« Ne vous est-il jamais arrivé, lors d'une impression rapide, de manquer des moyens matériels de notation ? Et le moment a mué, évolué, l'instant vécu fut vide dans le souvenir. Imaginez l'existence de celui qui ne nota jamais, qui ne s'exprima pas, qui resta immobile lorsqu'il eut fallu agir, qui laissa se mourir l'inexprimé conçu et but alors pour noyer en l'ivresse léthéenne la tristesse ou le regret lancinant du rêve informulé. »

— « Je la crois peu concevable cette existence, car l'artiste, à mon sens, éprouvera si fort le désir de s'exprimer qu'il créera, au besoin par volonté opiniâtre, ses moyens d'expression. »

Ayant parlé ainsi, je bus à longs traits la bière odorante.

— « Sans doute, reprit le Colossal abruti, la volonté me fit défaut ou s'exerça à rebours; mais suis-je si inconcevable que vous le dites?... car en ma prime jeunesse ce besoin de traduire ce qui mouvait en moi me tourmenta au paroxysme, je vous assure. »

« Un soir d'avril vers ma quinzième année, j'étais seul en la demeure de mes parents. Je lisais dans la véranda lors de l'invasion insidieuse de l'ombre. Par



la porte ouverte, les senteurs printanières du jardinet bourgeois entraient : l'odeur des résineux bourgeons et de la terre fraîchement remuée. Des pépiements d'oiseaux pointillaient le silence. Après la longue somnolence hivernale c'était le lent réveil à la vie et j'y participais et mon soudain hardi esprit, d'ordinaire lent et timide, osait imaginer quelque prodigieuse existence d'amour fiévreusement espéré... »

En parlant, mon interlocuteur, s'animait, peu à peu ses joues rosissaient et des gouttelettes de sueur perlaient à son front. Il poursuivait : « J'avais laissé glisser sur mes genou, puis sur le parquet, le livre que je lisais sans enthousiasme et mon coude se posa sur le meuble sombre et lisse en la pénombre : le piano.

« L'enchantement délicieux du réveil lentement évoluait de joie en inquiétude. Parce que j'étais seul, que le rêve d'amour ne pouvait être tenté, le désir d'expression naquit : s'exprimer tout au moins pour tromper l'inaction ! N'est-ce pas ainsi que naissent les œuvres d'art qui ne seraient alors que la traduction d'un espoir... d'un très fervent espoir ? »

— • Le Colossal pourrait avoir raison, acquiesça Yves tout en continuant à crayonner sur le marbre. Je crois bien que la réalisation exclut tout désir d'expression artistique. Par exemple je n'imagine pas un homme véritablement amoureux et aimé qui chanterait *son* amour en *ce moment*. Un véritable solitaire ne songerait pas à parler de *sa* solitude, son esprit s'inquiéterait d'autres situations. A supposer qu'un poète réalise un jour ce qu'il aurait chanté, aussitôt il conce-

vrait l'autre poème, basé peut-être sur la réalité conquise mais plus hardi et encore tout d'espoir...

Le Colossal reprit après avoir vidé son verre :

— En effet, ce n'était pas une solitude que je songeais à rendre, mais ce qui sourdait en moi d'harmonies intenses, de pensées complexes que seule la musique aurait pu exprimer... or je ne savais pas toucher le piano et j'en fus horriblement triste ce soir-là.

« Pourtant, puéril et ridicule, je soulevai le couvercle de palissandre, mes doigts effleurèrent l'ivoire des touches, des notes en désaccord détonnèrent en le soir de silence doux. Oh! comme je souffris! Mes doigts se crispaient, mes dents se serraient, je martelai à coups de poings le clavier discordant.

« Quand des larmes brouillèrent ma vue, je quittai la chambre. Je me fis servir à souper. Ici l'esprit mauvais me conseilla. Je bus tout le vin, toute la bière que je pus trouver et je mangeai insatiable, sans goûter pour le seul motif d'occuper mes machoires, de me gave jusques et y compris l'écœurement.

« Puis je gagnai mon lit en titubant, l'esprit gourd. Le réveil fut triste et honteux, comme après toute faute dégradante. Dès ce jour, je me soumis à la vie monotone, immobile et hermétique. Ce ne fut pas sans sursaut. Plusieurs fois, une crise semblable me tortura, que le remède maudit, *boire*, apaisait vite. Au reste, ces crises se firent plus bénignes; je m'évertuai à ne pas m'inspirer, sachant la souffrance quasi surhumaine et la honte qui s'en suivaient. Volontairement, je noyai

de brume la contrée d'imagination que, comme vous, je portais en moi, je me résignai, et si je bois encore, c'est plutôt par goût, par habitude. Je suis l'ivrogne invétéré que vous avez cru mépriser. »

— Et vous n'êtes plus tourmenté par le désir de vous exprimer ? interrogeai-je.

— Non, plus jamais, parce que j'ai oublié enfin ce que j'aurais dû créer initial, ce qui aurait été le trait d'union entre mon œuvre future et un public, restreint sans doute, mais indispensable (car l'on ne crée que pour un public), ce qui aurait en même temps situé la direction de cette œuvre à venir. J'ai été lâche devant l'effort trop douloureux à faire... Seulement, parfois j'éprouve une tristesse vague ; est-ce un remords ? est-ce un ennui ? Je crains d'en analyser le contenu, et vite, et doublement alors, je bois !

Le Colossal solda le compte de ses successives consommations et se leva, Goton la taciturne fit de même. Ils nous souhaitèrent la bonne nuit et sortirent.

Un instant, nous restâmes sans rien dire, méditant sur le récit qui venait de nous être fait. Gaby bailla avec ostentation.

La patronne vint nous avertir qu'elle allait fermer. Nous partîmes à notre tour. Gaby qui se disait très fatiguée marchait entre Yves et moi, s'appuyant sur nos bras.

En cours de route, mon ami me questionna :

— Eh bien ! que penses-tu du Colossal ?

— Je ne sais trop, fis-je ; n'a-t-il pas voulu me mystifier ?

— Non, sa confession est sincère.

— Et qu'en penses-tu toi-même ?

Yves fut sententieux :

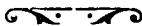
— Vois-tu, il ne faut pas se hâter de conclure. Il est difficile de déterminer la profondeur de ces êtres de brûmés, cependant, je me complais parfois à songer que le Colossal se réveillera un jour... ou bien, stagnant en le morne brouillard qu'est pour lui l'ambiance, il attend ou annonce l'artiste inouï et plus opiniâtre qui se révélera dans quelques années ou dans quelques siècles... et il ne serait pas seul de son espèce ! »

— Ma foi, avouai-je, je ne serai pas aussi hardi en mes conclusions et, m'en tenant à la commune sagesse : en art, comme ailleurs, il n'y a que le premier pas qui coûte. Je crois avoir appris ce soir que le prix en est quelquefois au-dessus des forces humaines...

Ainsi dissertant assez en vain, nous remontions vers la butte. Je quittai mes compagnons près du logis de Gaby, et au moment où je lui disais bonsoir je crus saisir dans le regard clair et expressif de la maîtresse d'Yves cette pitié mitigée de curiosité que les femmes d'amour éprouvent pour ceux qui vivent solitaires.

PIERRE FAUCONNIER,  
*Université de Bruxelles.*

Mars 1904.





## SONNET D'HIVER

*La neige, comme un duvet,  
Tombe fine,  
Glaçant ton joli mollet  
Qui trotte.*

*Dessous ton juçon coquet  
Ta bottine  
Montre à mon œil indiscret  
Jambe fine.*

*Et je bénis le ciel gris  
D'où floconne  
La neige du Paradis*

*Qui t'ordonne  
D'avoir une jupe aussi  
Folichonne.*

JULES MATHIEU.



**GALERIE DES  
CÉLÉBRITÉS  
ESTUDIANTINES**



# GAND

## Maurice Berger

EX-VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

EX-SECRÉTAIRE DE L'ALMANACH

Bien culotté,  
Bien cravaté,  
Petit, propre, l'œil humble et vif,  
Il promène à p'tits pas,  
A la papa,  
Sa raye impeccable — et son pif;  
L'air tout joyeux  
Des poils soyeux  
Qui rend'nt le d'ssus d'sa bouche ombreux,  
Il les caress'nt de sa p'tit' main  
Quand un' « fa-femm' » le croise en ch'min.

Tel est Maurice BERGER, physiquement chanté au Grand Théâtre, sur l'air des *Vieux Beaux*, dans la revue des « *Colonies Scolaires* » de l'an dernier : « *V'là la Rentrée !* »

Etant le meilleur ami de l'auteur, je glisserai sur les paroles et me contenterai de louer le choix de l'air adapté dont le *moderato* sied, à mon avis, on ne peut mieux au caractère extérieurement paisible et bourgeois de notre héros.



J'ai dit « caractère *extérieurement* bourgeois. »

En effet, s'il y a au monde quelqu'un qui produise, à priori, excellente impression sur les « gens sérieux » tout en contenant un cerveau, un tempérament capables — et coupables — des pires extravagances, des pires bohémeries, c'est bien notre susdit.

Une petite balade rétrospective dans son existence nous édifiera.

\* \* \*

BERGER — Misco pour ses amis et amies — est un Brusseleer de Saint-Gilles.

Tout jeune, il voit de la similitude entre l'Eglise et le Théâtre qu'il honore d'une même immodérée affection : enfant de cœur à Saint-Michel, il joue les jeunes-premiers au théâtre qu'il improvise dans son grenier aux dépens de ses parents et de leurs connaissances, ses patients spectateurs.

Mais — la versatilité n'a jamais été son moindre défaut -- mais la société des cabots et des cagots finit par le lasser.

Il préfère celle des hommes-sandwiches. C'est grâce à la haute protection de l'un d'eux, un très distingué M. Prosper den scheelen hond<sup>(\*)</sup>, qu'il fit son entrée dans le *life* des coureurs cyclistes.

(Prière d'avoir la délicatesse de ne jamais lui demander les prix qu'il y remporta).

Pour trouver une transition entre son départ du

---

(\*) Baladeur en chef de la bicyclette-réclame Eiffel.

monde sportif et son arrivée parmi nous, je voudrais



céder, pour un moment, ma plume à Mike de l'Aiglon :

*aller à la course* impliquant chez elle une visite à l'Université ou au vélodrome, indistinctement.

Mais Mike a d'autres chats à fouetter; je m'en passerai donc.

\* \* \*

Ainsi « préparé, » BERGER, vous le pensez bien, ne nous arriva pas tout de go, comme tout le monde.

Il se fit d'abord admettre à l'École des Arts et Manufactures et retourna bloquer son concours d'entrée à l'École militaire qu'il réussit, non sans brio.

Mais BERGER est autant fait pour être militaire qu'Alphonse Sottiaux pour être professeur de diction ou qu'Emile Lequeux pour être demoiselle de magasin.

Il le comprit et décida de revenir à ses premières amours : l'Université.

Il était admis aux Arts; — il entra donc aux Ponts, — pour faire un voyage de six mois à Paris, en compagnie de son ami Oloff.

Ça lui valut, naturellement, l'honneur d'un bouton de culotte à sa « feuille de chou. »

Ce fut l'année suivante qu'il vécut véritablement notre vie.

Commissaire de la Générale, revuiste, secrétaire de l'Almanach et avec ça étudiant, un homme aussi complexe ne pouvait, sans être à l'étroit, occuper comme vous et moi un simple appartement. C'est évident. Il abrita donc son intéressante personne et celle de son inséparable Oloff dans une maison tout entière de la Coupure, — voui Madame !...

Il y serait probablement encore sinon certaine visite fâcheuse :

« Tandis qu'il était occupé  
Un beau matin, à roupiller  
Dans sa chambre — non solitaire... —  
Entra soudain, sans crier gare,  
Un vieux Monsieur, vêtu de noir,  
Et dont la poire  
Ressemblait fort à mon derrière (\*). »

Ce monsieur incongru prit gravement note de son armoire à glace, de sa garde-robe, de son lavabo, d'une guitare à quatre pattes, etc... qu'il fit vendre aux enchères publiques.

BERGER se dit que tant de sans-gêne ne pouvait venir que d'un huissier.

Il s'établit alors dans un caravansérail de la plaine Saint-Pierre où il paracheva la connaissance de Servais que des discussions de mathématiques avec le patron forcèrent de changer de domicile et à s'installer dans un *dortoir* de la rue Van Hulthem.

Sottiaux et Laviolette l'occupaient déjà.

BERGER vint les y rejoindre.

Sa venue fut célébrée par de nombreux chœurs allemands présidés par le proprio, — aujourd'hui à Gheel.

Enfin, tout récemment, il dut évacuer son appartement du Katenberg par suite du départ précipité du

---

(\*) Pardon, ô Musset!...

propriétaire — actuellement en prison pour flagrant délit d'adultère.

· · · · ·  
« Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ! »

\* \* \*

Mais si cela peut suffire à vous donner une idée générale de notre homme, cela vous laisse ignorer certains détails, certains « à côtés » qui ne manquent pas d'originalité.

Sachez d'abord qu'une terrible frousse, une frousse perpétuelle — une frousse ridicule — domine tous ses sentiments, régit ses moindres paroles, ses moindres actes publics : celle de passer pour « poire ».

C'est ce qui lui vaut ce vernis étrange fait de modestie et de pose qui le caractérise.

C'est le BERGER poseur — et aussi colérique — qui reste deux heures devant sa glace pour parfaire son nœud de cravate, broser ses moustaches ou ratisser ses cheveux ; — c'est le BERGER modeste qui refuse d'interpréter ses revues (fussent-elles estudiantines) — bien qu'il possède à fond l'art de croquer les « ketjes » marolliens et les vieilles bourgeoises chères au crayon d'Abel Faivre — mais c'est toujours le BERGER frousard, soucieux du qu'en-dira-t-on.

Et le BERGER naturel, intime, demanderez-vous ?

Ah ! alors, c'est le BERGER sans-gêne, débridé, exhubérant dans le plaisir ; le BERGER qui salue les reverbères, tient des propos *oléagineux*, vous écrit des lettres dont l'adresse vous qualifie de chau-

dronnier, châtreur-juré, ou accordéoniste; c'est le BERGER qui fait des excursions champêtres en sabots et se fait reconduire chez lui à cheval sur une pompe de vidangeur; bref, c'est le BERGER partisant du libre amour... des joies juvéniles. Mais c'est aussi le BERGER sérieux à la tâche, décrocheur de « distinctions », dévoué à la Générale, aux Colonies scolaires et à l'Almanach, c'est aussi le BERGER loyal et généreux, aux amis sincères — et nombreux.

SERVEZ-CHAUD !

## Marcel Simon

ADMINISTRATEUR DE LA MAISON DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX  
PRÉSIDENT DU CERCLE DES ÉTUDIANTS WALLONS  
EX-TRÉSORIER DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Un homme vraiment important, n'est-ce pas? Quelles cartes de visite imposantes, s'il voulait!

Une porte oserait-elle ne pas s'ouvrir à deux battants devant un bristol aussi surchargé?

Oui, mais il ne veut pas: je sais bien que je vais vous trouver sceptiques, pour un peu que vous ayez scruté la belle âme de l'étudiant grand manitou, devant cette affirmation drôle, imprévue, originale: le camarade SIMON est un modeste! Ah! parbleu, vous souriez, vous haussez les épaules, vos lèvres retroussées ont envie de distiller un peu de mépris pour le piètre psychologue qui ose écrire, que dis-je?, affirmer ce paradoxe: la

modestie nichée dans le cœur d'une de nos « grosses légumes » universitaires. Vous ne m'étonnez pas, j'ai subi moi-même tous mes sarcasmes lorsque insensiblement la conviction s'est faite en mon esprit que le sujet qui devait gémir sous mon scalpel, présentait cette particularité étrange, unique, un peu déconcertante aussi, pour l'homme qui, ayant pris à tâche de décrire son prochain, y rencontre une vraie qualité indéniable, alors qu'il pensait n'avoir qu'à fouiller dans le tas de petits vices qui constituent toujours le fond du plus honnête homme du monde. L'analyse la plus sérieuse qu'on puisse faire d'un individu trouve le champ le plus fertile dans les infimes détails : eh bien, essayez de vous rappeler ce fait minuscule en apparence d'un homme important de chez nous — président, secrétaire ou autre — décachetant, devant une dizaine de membres, une lettre à lui adressée : généralement il dit bonjour distraitement à ceux qui l'entourent, tout en coupant l'enveloppe, puis il lit, attentivement dirait-on, un sourcil froncé, parfois les deux et glisse la missive en poche en disant : « c'est ça, ah oui !, ou non, non » ce qui ne laisse aucun doute à ceux qui regardent et écoutent : le gros bonnet en question est très fort et n'hésitera pas à trancher l'affaire. Souvent d'ailleurs il ne s'agit que de l'avis banal d'une distillerie offrant le vrai Plumet, par exemple, à des prix défiant toute concurrence Mais tout le monde ignore cela, sauf celui qui a froncé les sourcils, et on peut fort bien supposer qu'on y parle de renverser le gouvernement. Il existe mille détails de cette espèce dans lesquels se révèle,

sans y prendre garde, le fond de notre âme. Le sujet qui m'est confié a déjoué toutes mes tentatives dirigées dans le but d'y surprendre quelque vanité : c'est ennuyeux, oh que c'est ennuyeux ! à moins que... j'y suis !... le camarade SIMON ne soit un fichu poseur qui prend ses



aises : voyez vous cela, un monsieur qu'on garnit de décorations et qui paraît ne pas les voir.

Il considère donc ses fonctions comme quelconques, puisqu'il n'en tire aucune gloriole ! Mais c'est insultant pour nous, pourquoi ne se montre-t-il pas fier des



capacités que nous lui reconnaissons, pourquoi ne pas faire sonner ses titres comme tant d'autres? Fichu poseur, va! — ah mais, c'est que l'almanach m'a commandé une charge en fin de compte et non un panégyrique funèbre — et autoritaire avec cela.

Il se figure, je pense que toute la maison lui appartient, alors qu'il n'en est que le larbin, pour parler net. Imaginez que ce despote, un jour qu'il avait la dragée plus haute que d'habitude encore, s'est permis de flanquer à la porte, par les deux épaules, certain président de générale — le faîte de notre échelle hiérarchique! — rendu loufoque, il est vrai par quelques verres de vieille Audenaerde. « Et maintenant qu'on ferme les portes! » commanda-t-il, l'index fixé sur l'unique issue, après avoir fait évacuer tout le local. Certain soir aussi, à l'encontre de tous les règlements, ce tyran plein de morgue, invite une troupe théâtrale à donner pour lui seul — le lâche à soin de ne pas souffler mot de son projet — une représentation d'opérette profane dans la salle de nos austères assemblées générales, et ses petits yeux égrillards suivent goulument les déhanchements suggestifs d'une commère, accorte d'ailleurs, en train d'émoustiller un roi dont l'âge n'a pas tari les ardeurs!...

Si nous ne savions pas qu'il nous est réellement indispensable, comme on le basculerait! Mais comment méconnaître le soin scrupuleux avec lequel il gère toutes les affaires de notre grand home? Comment le renier, lui qui représente avec tant de cœur tout le bon sang wallon épandu dans la capitale des Flandres? Comment enfin oublier ce dispensateur sagace du

denier de la Générale pendant un an? Quelle finesse de doigté dans toutes ces questions de chiffres, digne d'un épicier rapidement enrichi. Et c'est ici qu'il faut le toucher si vous voulez le voir en fureur réellement

Attaquez sa compétence en matière de comptes, écrivez dans un journal que le camarade trésorier a bafouillé dans une discussion financière et qu'il n'est pas sorti de ses additions. Vous le verrez alors, en séance, monter sur une chaise, devenir rouge comme un coquelicot; et une voix mate, grasseyante, à peu près inintelligible à force de vouloir être tonnante vous vilipendra de la belle façon et vous fera décerner un blâme cinglant à insérer dans le journal en question — oui parfaitement!

J'aurais bien des histoires à vous raconter encore, mais il me faudrait pénétrer dans sa vie privée qu'il s'efforce de rendre le moins publique possible. Garçon très paisible normalement, travaille à heure fixe, bamboche rarement mais solidement avec des bourgeois inconnus. On ne lui connaît pas de grandes passions; son cœur algébrique n'est pourtant pas fermé à l'amour, témoin une petite anecdote pour effleurer — très peu — le point sensible :

Un soir que nous dînions ensemble, lui et moi avec quelques amis, Marcel avait demandé la carte, et tandis qu'il hésite et que le garçon prévenant propose : « bœuf, veau? » un de nous arrête l'énumération et souffle imperturbable : « Donnez du veau, monsieur a toujours préféré la viande *blanche!* »

Et nous sourîmes discrètement....

GÉO.

## Le Cos

EX-COMMISSAIRE DE LA MÉDECINE

Notre Cos est un gaillard plus grand que la moyenne, osseux, aux pommettes rappelant le type mongol, portant moustache et barbiche blondes, chevelure en ligne toujours très soignée, surtout depuis ses fréquentations demi-mondaines.

Ce nourrisson pharmacaste, natif de Furnes, est débarqué dans la bonne ville de Gand depuis quatre ans.

Il s'adonna aux études physico-zoologico-botanico-chimiques avec le moins de zèle possible, réservant sa grande énergie pour les phénomènes plus naturels; malgré sa flemme il passe régulièrement ses examens et pourra bientôt fabriquer des pilules à son comptoir.

En attendant ce triste avènement pour nous, il mène joyeuse vie, goûtant largement à tous les plaisirs qu'il sait dénicher.

Il faut voir le Cos, lorsque le soir tombe, se mettre en chasse, le nez au vent, avec le flair d'un chien de race, remorquant un de ses compagnons, à la piste de bruns ou blonds cotillons.

Couturières, modistes, pianistes, lingères, blanchisseuses, demoiselles de magasin, ouvrières de fabrique, jeunes ou vieilles succombent sous les emblûches de ce don Juan Furnois.

J'allais oublier de mentionner que les goûts très distingués du Cos lui valurent, comme annexes, des connaissances incontestées en microscopie; c'est qu'il

acclimatait sur sa personne toutes sortes de m.... enfin passons.



Interne en pharmacie à l'hôpital civil de Gand, il se distingua par son habileté à fabriquer le « choléra »,

liqueur digne des dieux et des étudiants, et sa main de collectionner toutes les drogues, sirops, extraits, rhums, malaga, quinquina, enfin tout ce qu'il pouvait str....

J'ajouterai que Cos est un sportif très passionné; le vogelpick, le billard, le noble jeu du couïon, les sports athlétiques, les poses nues ou demi-nues n'ont pas de secrets pour lui.

Aimant les extrêmes, il se complaît à somnoler tout un mois dans son pieu; puis un regain d'activité le ramène au laboratoire où il épate ses camarades et surtout son voisin René par le grand nombre d'analyses qu'il ose entreprendre simultanément, et par la quantité considérable de produits qu'il parvient à découvrir dans chacune d'elles; il a même trouvé de l'étain dans une vieille pièce du pape et en tire en ce moment toutes déductions anticléricales possibles sur l'exploitation scandaleuse des frocards.

De fil en aiguille, notre Cos s'est mis aux études alchimiques et l'on prétend même qu'il a découvert depuis deux ans le moyen de refaire de l'or en *bars*. C'est depuis ce temps qu'il fréquente assidûment la rue de la Cuiller, rue « cossue » où il remorque son boulet.

Cos est un type doux, excepté avec les étudiants porteurs de toques louvanistes ou autres; il m'a été donné d'assister à ses courts mais convaincants discours lors de certaines manifestations.

Ajoutons que notre Cos est le très ardent habitué de certain établissement de dégustation, en compagnie de sa fidèle L.

En résumé, il est un des membres les plus assidus de

toutes nos sociétés estudiantines. C'est un joyeux copain, excellent libéral et ne comptant que des amis.

Signe particulier : a toujours les mains griffées.

F. R.

---

## René Martin

PRÉSIDENT DU CERCLE RATIONALISTE

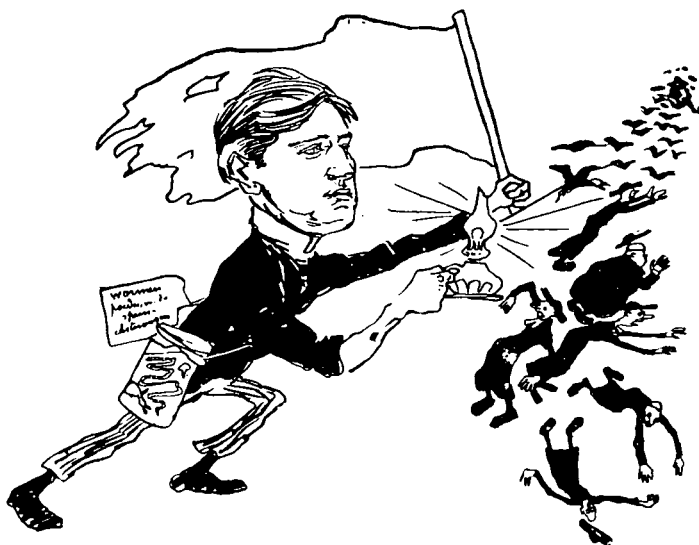
MEMBRE DU COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

— Comment ! mon cher, tu te plains que ton propriétaire te sert souvent du beurre « fort ». Mais c'est un ignorant. Recommande-lui, quand son beurre commence à rancir, de le mallaxer avec un peu de carbonate de soude, puis de le laver soigneusement et le bon beurre fort deviendra un fort bon beurre d'une fraîcheur extraordinaire ; le tout est d'éliminer l'acide butyrique et d'autres acides moins importants qui se sont formés en excès ; l'effet du carbonate est de saponifier cette graisse qui donne le mauvais goût au produit ; remarque bien...

Celui qui pontifie ces précieux renseignements... et qui va certainement passer dans quelques instants à un autre sujet tout aussi intéressant, est un petit homme très bien râblé, la face rasée complètement, les cheveux blonds symétriquement distribués à droite et à gauche par une raie impeccable, les lèvres minces habituées aux paroles tranchantes, deux yeux très vifs s'éclairant ; lumineux, quand il parle et ceci arrive souvent ; des

mains toujours rugueuses qui révèlent l'oxydation par des produits chimiques polychrômes. Lorsqu'il pleut, il disparaît tout entier sous un ulster d'étoffe brune cossue, par d'autre temps, il présente assez bien l'aspect d'un caméléon : il s'avance, revêtu d'un costume de velours brun à grosses côtes où le soleil peint toute une gamme de couleurs. Invariablement une Lavallière noire flottante et un chapeau mou noir. Je viens de le comparer à un caméléon, je vous prie de croire que son costume seul peut en donner l'illusion, car ses idées sont de la couleur uniforme la plus anticléricale ; elles sont très avancées, comme on dit, ses idées, mais je crois que tous les bains de carbonate de soude du monde n'y changeraient rien. Rationaliste convaincu, il a été unanimement appelé à diriger le cercle de ses corréligionnaires, dont il est encore aujourd'hui le président actif et compétent, occupé sans cesse de la libération philosophique des esprits, par une propagande intense et bien comprise. A refusé jadis les honneurs de la présidence à la Générale pour des raisons que je ne dévoilerai pas, et il lui a fallu développer de l'énergie pour se dérober, car on le serrait de près dans tous les coins, mais quand on insiste trop, n'est-ce pas ? il y a quasi un point d'honneur à montrer du caractère en refusant mordicus. Il a cependant condescendu à rester membre du comité, qui doit subir ses professions de foi les plus catégoriques et ses propositions d'un radicalisme irréductible. Très jeune de caractère, car il clame de fort belles idées dont il ne doute pas de la réalisation prochaine, il se complait dans la lecture de tous les

livres philosophiques qu'il peut dénicher ; il en fait l'analyse et les traduit en langage vulgaire, à la portée de tous - je vous demande un peu ! — Il n'éprouve pas moins de plaisir à faire mijoter toute espèce d'ingrédients dans son laboratoire. Pour le moment, il est à la recherche d'un explosif auprès duquel, d'après lui,



la nitroglycérine ne vaut qu'un pétard à trois pour un sou. Les plus intimes de ses amis le soupçonnent d'avoir, de derrière la tête, l'idée de faire sauter les diverses églises et basiliques du pays, très fort et très vite, et il se défend mal du terrible dessein qu'on lui prête.



Comme corollaire, il paraîtrait qu'il va s'atteler à une découverte autrement écrasante pour le dogme : il aurait l'espoir — ceci, sous toutes réserves — de fabriquer de toutes pièces un homme, un vrai, comme vous et moi, rien qu'en traitant par une température insensiblement croissante et dans un bain acide — afin de faire de son sujet un combattif — une composition de tous les éléments constitutifs de la cellule animale. Cette géniale idée, appelée à révolutionner le monde entier est venue à notre héros devant la persistance d'un de ses collègues à vouloir produire, de concert avec une chienne, un être mixte ayant le physique propre à la race canine et l'intellect qui caractérise la race humaine. L'idée du camarade MARTIN est évidemment beaucoup plus radicale, comme toujours. Mais toute la philosophie rationnelle du camarade RENÉ est entachée d'une tare assez curieuse : les cris de « Vive la calotte » n'ont jamais pu écorcher ses oreilles plus de une ou deux heures maximum, par les grands froids ; après quoi son cerveau tout à fait déchaîné, lui met en main un bâton et le transporte au fort des mêlées sanglantes. Et dès que la mode a percé à Gand de discuter la politique à coups de matraque — ce qui est bien plus péremptoire que de se servir d'idées comme dans le temps — on n'a pas hésité à lui remettre la direction de nos troupes. Le premier soir de ses galons, il marchait en tête d'une patrouille silencieuse, résolue, cadencée, qu'il faisait évoluer en de savants mouvements : l'arrêt, le pas de course, l'assaut, la retraite n'avaient aucun secret pour lui.

Mais le voilà désabuse maintenant ! Le feu sacré que sa jeune ardeur apporte en toutes choses, il ne l'a pas rencontré chez les hommes qu'on lui avait confiés, et il leur reproche tant et plus de manquer totalement de ce qui fit la célébrité de Tricouillard, s'il faut en croire Anatole France. Il préfère aujourd'hui assister à de plaisantes exhibitions de tibias miraculeux rapportés de Lourdes autour desquels un missionnaire verbeux tâtonne en vue d'avertir un auditoire recueilli que le Dieu tout-puissant qui fit sortir le premier homme du limon de la terre, n'est pas plus embarrassé de transformer en un tronçon de jambe un peu d'eau bénite — pourvu que celle-ci soit répandue dans le saint bassin de la basilique de Lourdes — ce qui ne doit pas être beaucoup plus difficile, en somme. Notre fougueux matérialiste, une fois la conférence couronnée d'applaudissements, s'est agrippé au pauvre orateur qui croyait sa journée bien finie et voyait en rêve déjà une meilleure concession au paradis en récompense de ses étonnantes révélations : il l'a truffé de « cellules », de « nucléides », de « centres nerveux », citant Haeckel, Büchner, sans d'ailleurs laisser l'occasion à l'adversaire enjuponné de se défendre. Car le camarade MARTIN discute rarement ; il parle, parle et la moindre tentative de réplique est avortée par un « vous permettez » qui ne vous laisse aucun espoir de placer un mot. Il parle très bien et se charme en même temps que son auditoire quand il veut bien ouvrir le robinet de son érudition : rappelons-nous les deux conférences documentées qu'il nous donna : la première sur l'origine des

religions arrhyennes, la seconde sur la morale naturelle. Il y obtint un très réel succès et nous ne lui marchanderons pas, pour finir, toute la sympathie à laquelle il a droit : c'est certainement, conduits par des aspirations aussi saines et aussi bien ancrées que les siennes que les étudiants libéraux peuvent espérer former les formidables cohortes pour l'assaut final de la tour noire.

GÉO.

---

## Robert Van Wetter

MEMBRE DU COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ALMANACH

— Toi, tu feras la biographie de Robert, pontifie le grand-maître de l'Almanach.

Je promets d'obéir tandis que Robert, assis dans un coin, tournant vers moi sa tête bouclée, me dit d'un air à la fois souriant et contrit :

— Tu ne diras pas trop de mal, hein ?

Robert était pour moi une vieille connaissance, mais je résolus néanmoins de l'interviewer aussitôt après la séance. Il répondit à mes avances et débuta sans préambule :

— Le secrétaire de l'Almanach, en me choisissant comme « poire », a fait une gaffe, et en a fait une seconde en te choisissant comme mon historiographe... Il est vrai que tu me connais de longue date : cela me dispenseras de te dire que j'avais jadis tous les premiers

prix, que je faisais les thèmes latins de tous mes condisciples, depuis ceux de première jusqu'à ceux de sixième, que des examinateurs mal embouchés me



refusèrent jadis mon certificat d'homologation, que je leur prouvai par la suite qu'ils s'étaient grossièrement trompés en passant l'examen avec grande distinction...

oui mon cher... D'ailleurs, c'est là une question d'habitude, et si tu n'étais un de ces malheureux qui s'abrutissent pour construire un jour des ponts et des chemins de fer, je t'expliquerais les beautés de la Philosophie et du Droit, je pourrais te confier, sans crainte que tu estropies mes titres, le nombre et la qualité des diplômes que j'ai décrochés. Mais, misérable ingénieur, tu es incapable de comprendre que seuls les avocats assurent le respect du Droit et de la Justice et vous leur êtes redevables de la civilisation...

— A la question, Robert, hasardai-je timidement.

— Soit, tu peux dire alors que je suis le fils d'un libéral militant et dévoué aux étudiants...

— Certes, je pourrais écrire un livre sur ce thème, mais sache que je n'entends pas me laisser détourner de mon sujet ; je n'écrirai que quelques lignes sur ton compte, mais elles seront méchantes. Donc, fais-en ton deuil, tu joueras jusqu'au bout ton rôle de « poire » de l'Almanach. Je ne t'autorise à me confier que tes travers. Je dirai tout d'abord que tu es un assidu de nos réunions, que tu viens tous les jours à la Maison lire la « Flandre libérale », que tu es un copain serviable, que tu es dévoué aux sociétés estudiantines...

— Ah ! oui, cela n'empêche que j'ai attrappé une buse lorsque je me suis présenté comme commissaire.

— Les foules sont aveugles, Robert.

— Tu as raison, d'autant plus que j'ai trouvé une compensation quand on m'a nommé membre de ce mémorable groupement qu'est le comité de l'Almanach.

-- J'ajouterai que tu es un garçon paisible ? hasardai-je.

— C'est vrai, et je ne me chamaillerais jamais avec personne si quelques individus qui déshonorent la candidature en droit, n'avaient juré ma perte...

Tu parles sans doute du « comte », cet amphitryon perfide... ou de Rodolphe, dont on dit pourtant que de longues et pénibles recherches à la bibliothèque de l'Université lui permettront de produire une œuvre remarquable...

— Parles-m'en ! reprend Robert. Il est vrai qu'il se rend tous les jours à la bibliothèque, mais aussitôt installé il s'assoupit. Le personnel de l'académique local lui a voué une haine féroce pour l'usure qu'il fait du mobilier sans profit pour la science. Mais ce n'est pas encore celui-là qui est mon persécuteur.

— Alors c'est Jules Logt.

— Ne prononce pas son nom devant moi, interrompit Robert, car celui-là est un mauvais génie... Tiens, je te ferai une confidence : j'ai écrit un livre narrant les maux qu'il m'a faits.

Chemin faisant, nous voici arrivés au domicile de Robert ; l'inévitable pépin qu'il tient de la main droite va rejoindre les bouquins qu'il porte sous le bras gauche et il m'ouvre la porte du logis ; bientôt il va me chercher un manuscrit poussiéreux. Cette œuvre était écrite sous forme de journal : l'auteur citait un certain fait avec sa date, puis il commentait longuement ; dans cette prose les allusions ne manquaient pas ; parfois, l'auteur devenait véhément et ne dédaignait ni les

interjections, ni les apostrophes. Souvent, dans les conclusions, il y avait un leitmotiv où revenaient les mots : espèce de bête, imbécile, idiot, fou. L'ouvrage était plutôt un pamphlet et pouvait être considéré comme un modèle du genre. Son titre était : « Le procès d'un bibliothécaire de la G. ». Mais il présentait ceci de particulier, c'est qu'il était écrit en cinq langues différentes : tel passage était en latin, tel autre en grec, français, flamand ou allemand.

Je dois à la complaisance de l'auteur d'avoir ouï la traduction de certains passages :

« 25 novembre 1900 : Il m'a pris mon Tite-Live, je n'ai pu faire mon thème et j'ai été semoncé par le professeur. »

Voici la description d'une dissertation de vingt pages :

« 2 février 1904 : Cet être malfaisant a essayé, de complicité avec le sieur Jules Malbrun, de me mettre à dos les consommations prises par une vingtaine d'étudiants dans un café de la rue Van Hulthem. Mais je n'ai pas cédé, malgré les injonctions de la tenancière, femme de basse culture intellectuelle. »

Ce récit m'intéressait, je dis à Robert :

- « Tu as au moins payé ton verre ? »

— « Mais non, chez moi, c'est une question de principe. Quand j'entre avec mes amis dans un café, je m'assieds et ne prends rien : je n'ai jamais soif entre les repas... Mais la vue de ce livre me rappelle que j'ai à y noter qu'un matin, on m'a enfermé dans le trou aux cobayes de notre université : c'est là, à coup sûr, quelque maléfice de mon dangereux persécuteur. »

— Je n'en doute pas.

— Comme je crois que tu es gentil, reprend Robert, je vais t'offrir du groseille. Quand j'ai passé mon examen, papa m'a donné la pièce et j'ai acheté une bouteille de ce breuvage, dont je raffole et qui vaut à mon avis le cidre des Romains. Pendant les vacances, je prends mon vélo et je fais 50 kilomètres toujours nanti de la précieuse bouteille, pour goûter mon groseille à toutes les eaux des environs... »

J'en savais assez, et je m'en fus après avoir salué Robert. En cheminant, je songeai que lorsque notre ami Robert aura entassé des diplômes attestant sa compétence dans toutes les philosophies et philologies, il sera un pur savant, très savant et il méritera certes de pouvoir adresser aux générations futures, du haut d'une chaire professorale, les flots d'éloquence qu'aujourd'hui il déverse sur ses collègues, lorsque, à la fin d'un tonneau, il s'érige en censeur impitoyable de leur inoffensive gaité...

.....

Trois jours après, je rencontre un copain qui m'annonce : « Sais-tu que Robert va au cours de danse pour pouvoir assister au prochain bal de la G.... ? »

Je restai cloué sur place de stupéfaction.

« Je suis pourtant bien informé » continue imperturbablement le copain.

« On m'a rapporté qu'ils étaient trois : Léon, Paul et Robert. Lorsque présentées par l'éminent chorégraphe, les mamans s'avancent vers Léon et Paul dans lesquels elles voient des partis très sortables, les jeunes filles,



elles, n'ont d'yeux que pour Robert. Celui-ci, l'air souriant, jouit de son facile triomphe, esquisse les menuets au bras des demoiselles qui se le disputent, au grand dam de son ami André qui jusqu'alors était l'élu incontesté des suffrages féminins. »

Je quitte ici mon ami et termine cette biographie, le cœur navré, plein de mélancolie.... Ainsi, il est vrai que Robert devient volage ! Et moi qui espérais pour lui un si brillant avenir... ! Puisse-t-il se trouver, parmi les lecteurs de cette chronique, des amis qui tendront à Robert une main fraternelle, au bord de la pente où il s'est engagé....

GÉACHE.

*P. S.* J'avais remis ce récit au secrétaire de l'Almanach, avec ordre de le cacher à Robert. Mais je suppose que le dit secrétaire se sera laissé corrompre pour un verre de groseille, car en passant l'autre jour par la G. je pris une lettre à mon adresse et lus :

« Mon cher GÉACHE, »

J'ai vu ma biographie. Je ne m'en plains pas trop car tu as bien fait de démasquer celui que tu appelles mon mauvais génie. Je te demanderai de signaler à la sympathie des lecteurs de l'Almanach, le seul étudiant qui m'ait jamais porté une affection de père, j'ai nommé Palmyr. Il est vrai que nous avons souvent discuté ensemble, mais ces sophismes pharmaceutiques n'ont point prévalu contre ma logique : il a dû reconnaître avec moi que le péril jaune n'était pas une fiction, mais la plus terrible des réalités.

Quant aux cours de danse, ce que tu écris est stupide et idiot. Il n'y a là que des demoiselles très comme il faut et d'ailleurs, quant aux bals, tu sais bien que je dois toujours être rentré avant dix heures.

« ROBERT. »

— Allons, tant mieux !

## Mustapha Sabry

EX-BIBLIOTHÉCAIRE-ADJOINT DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE  
EX-COMMISSAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTRANGERS

Un matin d'un octobre déjà lointain, je rencontrais dans les couloirs de l'Université, une caricature descendue d'un numéro du « Puck » — vous savez ces petits bonshommes à grosse tête, avec des yeux en boule de loto, — et qui semblait venue là pour promener un impressionnant chapeau de soie.

Un « huit reflets » sur une tête d'étudiant n'est pas chose commune, — je parle évidemment au sens propre du mot, — aussi cette étrange apparition causa-t-elle une profonde sensation chez la Gente universitaire.

Mais cet âge est sans pitié même pour les chapeaux de soie, — et un beau jour, je découvris ce respectable « huit reflets » mélancoliquement suspendu à un plafond, au-dessus d'une foule prodigieusement amusée.

Brusquement son propriétaire parut, et ce fut pour Mustapha Sabry, — car c'était lui, — l'occasion d'un premier discours. Il parla des égards qu'on doit aux étrangers, esquissa un projet d'alliance Egypto-Belge contre la traite des blanches au Congo, et finit par une harangue sur la paix universelle.

Je partis vivement impressionné, et dès cet instant, j'eus l'intuition que cet homme ferait son chemin.

Je ne me trompais pas, vous allez voir.

\* \* \*

Mustapha Sabry se mêla de suite à notre vie.

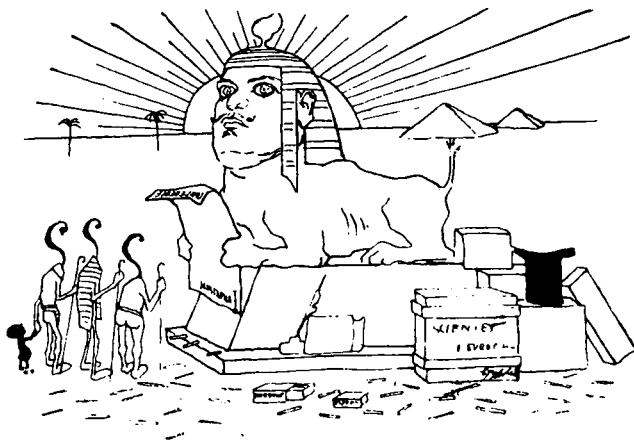
Il s'était d'abord enrôlé dans la Société Générale des Etudiants Etrangers et son talent d'orateur n'avait pas tardé à s'y affirmer.

Il se fit ensuite membre de la Société Générale des Etudiants Libéraux, et fut une de nos plus belles acquisitions.

Que d'heures exquisées tu nous fit passer, oh Mustapha ! quand de notre tribune, dans ton impeccable redingote de conférencier, tu nous dépeignais les rives enchantées de ton Nil vagabond ; quand ta générosité nous octroyait d'amples provisions de « Khédives » dont la fumée bleue faisait comme une auréole d'opium aux femmes que tu évoquais dans ton langage imagé, et surtout quand tu entonnais en guise de péroration tes chansons nationales, et qu'à ces accents, toutes nos lascives mounquères de rêves entamaient d'affolantes danses du ventre que nous scandions presque malgré

nous, en battant les mains comme des tambours de basque.

Tu t'étais imposé de nous montrer l'Égypte dans sa réalité, mais là ne se borna pas ton activité, et « la Littéraire », garde le souvenir d'une soirée où Sabry démontra en des pages magistrales, qu'auraient signées Jean-Jacques, Comte, et maints autres de nos plus grands philosophes, que l'homme était né pour la



société, et l'étudiant pour la Société littéraire des Etudiants libéraux....

Entretemps, il avait voué au professeur Discailles une reconnaissante affection qui fut le thème de plusieurs discours et d'un cantique arabe qu'il débita à notre annuel tonneau des professeurs et qui dut attirer sur notre honoré maître toutes les bénédiction d'Allah.

Naturellement les sociétés se l'étaient disputé, et les comités avaient revendiqué l'honneur de le posséder dans leur sein.

C'est ainsi, qu'entouré d'unanimes sympathies Mustapha aura vécu ses années d'exil.

Il les aura vécues, car maintenant il nous quitte, son diplôme sous le bras, pour de plus hautes destinées que lui réserve l'Égypte.

Il part, mais il ne part pas tout entier, car, dans une touchante attention, il a voulu nous laisser le meilleur de lui-même : ses conférences sur l'Égypte qui vont paraître en un beau volume dédié à « Moussieu Discailles ».

Cher Mustapha...

BERGERAC.

---

## Arthur Ohrem

EX-MEMBRE DU COMITÉ DES COLONIES SCOLAIRES

Entendez-vous ce rugissement caverneux, lugubre, profond, à la troisième octave certainement sous le « la normal », quelque chose qui doit sortir du tréfonds de la poitrine d'un fauve inaccoutumé à nos régions tempérées ? Dieu m'assiste ! Quel horrible monstre va s'élançer sur nous ? Par où va-t-il bondir ? Il me semble sentir déjà un museau velu se promener sur mon visage

et des pattes massives aux ongles crochus me renverser, me déchiqueter goulûment, c'est atroce !... Rassurez-vous, le monstre inventé par votre imagination n'est pas en réalité aussi terrible, aussi affreusement repous-



sant : tout simplement notre bon copain « Thiur », ainsi que tout le monde l'appelle ; sans aucun doute il se trouve sous le coup d'une joyeuse émotion : tout évènement gai se traduit invariablement chez lui, et automatiquement dirait-on, par cette formidable et sans

pareille vocifération. Il ne faudrait pas se figurer pourtant que Thieur ne soit habile qu'à imiter la voix des pensionnaires de Bostock ; il ténorise très joliment — la vieille loi des extrêmes qui se touchent — et ne dédaigne pas de charmer le public gantois toutes les fois que les étudiants font main basse sur la scène du théâtre pour y remplacer les professionnels de la rampe. Chanteur et comédien consommé d'ailleurs, doué d'un talent très élastique, il passe du plaisant au sévère avec la plus grande facilité — la pierre de touche de nos organisations d'élite, d'après notre vieux Boileau. Il excelle donc à revêtir la douce autorité d'un recteur universitaire et la grosse brutalité d'un veilleur de nuit avec la même aisance et le même succès. Il paraîtrait même que les cœurs féminins battent un peu plus fort quand il apparaît sur les planches. C'est que les dieux injustes ont comblé notre héros : non contents de lui donner la voix et le talent, ils lui ont taillé une figure martiale adaptée à une anatomie de gladiateur : des cheveux bruns en brosse, bien droits, un front large, des yeux clairs et un peu bridés, des moustaches longues — ah ! ses moustaches ! — et symétriquement relevées, dont les pointes effilées content fleurette aux cils, une bouche aux lèvres sensuelles laissant voir à toute heure du jour des dents solides, un menton proéminent et volontaire toujours rasé fraîchement — abonnement chez le coiffeur — au-dessous et sur un mètre soixante centimètres un corps nerveux, souple, rompu à tous les sports. Un certain souci de la correction dans la toilette, sans recherche extravagante,

ajoute un peu de grâce à l'aspect général. Je ne puis pas oublier un autre de ses talents caractéristiques : quand il désire s'isoler, il possède le remède infailible de faire sauver tout le monde, le tympan en capilotade ; il lui suffit d'avancer la bouche en chose de poule et d'entonner, du sifflet le plus strident que j'aie entendu, le père la Victoire ou la marche de 1804. Fut toujours un des membres les plus assidus aux séances de la Générale, il considère sa présence comme un devoir, car il prend rarement part aux discussions, par mépris sans doute ; il écoute, la pipe en bouche, devant un verre de triple et se réjouit qu'on lève la séance, sans jamais disparaître avant que la sonnette présidentielle n'annonce la fin. Il préfère attendre ses partenaires de couïon, qui discutent eux, avant de se rendre à deux pas de la maison, commencer de légendaires joutes, où les culottes les plus désastreuses parfois ne parviennent pas à lui enlever son égale bonne humeur. Depuis qu'il a conquis son diplôme d'ingénieur, Thiur a adopté un autre genre de vie, dont il ne parle jamais d'ailleurs : ce que l'on peut assurer, c'est qu'on ne voit jamais plus Thiur sans l'impassible Raymond et réciproquement. On se perd en conjectures sur une amitié aussi exclusive : certains loustics prétendent qu'ils s'exercent ensemble à chanter le « God save the Queen » pour se produire dans la prochaine revue, mais ce n'est peut-être qu'une plaisanterie peu spirituelle....

Il porte une casquette unique en son genre, à la visière gondolée en tous sens, et qui fait mourir d'envie



tous les bleus; il possède aussi un excellent caractère, ce qui est bien plus rare qu'une casquette un peu bizarre.

GÉO.

---

## René Detry

SECRÉTAIRE DE L'ALMANACH

EX-CORRESPONDANT DU JOURNAL DES ÉTUDIANTS

EX-PRÉSIDENT DU CERCLE LITTÉRAIRE

EX-SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

En considérant le dessin qu'enfanta la fantaisie de notre caricaturiste, ne conclut pas, oh ! lecteur bienveillant ! que Detry soit un fougueux, un emballé de foules, un tribun comme notre bon Émile lorsqu'il prêche la croisade contre le cléricisme, ce colosse aux pieds d'argile.

Non ! et le portrait que des raisons diplomatiques empêchèrent de publier l'an passé, et qui le représente couché dans un fauteuil, les jambes en l'air, à la mode américaine. était plus dans le vrai. Mais Dieu me garde d'insinuer que ce futur Cicéron soit incapable de grands mouvements oratoires : seulement, là où d'autres dans le feu de leur péroraison verseraient de vraies larmes d'émotion, lui devra faire un effort considérable pour ne pas partir d'un formidable éclat de rire.

Que voulez-vous ! Dans ces moments, il faut,

paraît-il, savoir se mettre dans la peau de son sujet, et Detry se trouve si bien dans la sienne.



C'est là une question de tempérament, or le sien est d'un calme parfait bardé d'une indifférence telle que critiques ou louanges ont sur lui le même sort : elles

glissent comme une vieille femme sur une pelure d'orange.

Malgré cela, DETRY occupa une large place dans l'activité estudiantine; il fut d'abord secrétaire de la Générale, d'où il démissionna en fulminant contre « le comité qui croupissait dans la fainéantise », sans que l'on sût jamais s'il s'était moqué de lui-même ou des autres; il ceignit ensuite la couronne de la Littéraire et faillit être dépossédé par un coup d'état fomenté par les flamingants, un soir qu'au lieu d'assister à la séance il était allé se prélasser au théâtre, aux joies d'ailleurs littéraires de « Monna Vanna »; trois fois il fut présenté à la présidence de la Générale, trois fois il se moqua de sa candidature, et trois fois il s'étonna du nombre respectable de voix qu'on lui avait accordées; il fut nommé correspondant du « Journal des Étudiants » et se contenta d'envoyer une unique correspondance; enfin, cette année, il acceptait avec sa sérénité habituelle, le secrétariat de l'Almanach. Malgré ces absorbantes fonctions, il vint de temps en temps à nos séances pour y faire de l'esprit.

Oh! cet esprit primesautier, caustique et sardonique! Quel feu roulant de calembours à renverser les mieux d'aplomb.

Mais tout cela est déjà de l'histoire ancienne car maintenant DETRY n'assiste plus aux séances d'étudiants, ne fait plus d'esprit.

Il s'embourgeoise.

Et comme l'autre soir, je l'apercevais qui s'en retournait tout seul, son parapluie sous le bras, et que

j'allais me précipiter après lui, pour demander l'explication de ce mystère, le petit Dieu malin que nous connaissons tous, m'est apparu avec ses jolies ailes et son carquois de flèches : il avait un doigt sur la bouche et faisait chut!... chut!...

BERGERAC.

---

## BRUXELLES

### Charles Janson

Né sur le bi du bout de l'an 1884, — ce n'est pas l'année de la comète — vécut sans éclat les premières années qu'il passa sur la ronde machine, têtant comme vous et moi d'abord sa nourrice, ensuite son ponce, braillant à tue-tête sans merci ni raison, se fourrant jusqu'à la garde les doigts dans l'appareil olfactif non-obstant de nombreuses observations à ce sujet, ànonnant en mesure et l'alphabet et la table de Pythagore. A l'âge de douze ans, comme il lisait et écrivait aisément, manœuvrait avec adresse les quatre opérations de l'arithmétique, déclina Rosa-Rosœ sans en oublier l'ablatif qui est l'épine de cette rose, et conjuguait correctement l'optatif du verbe luinmi, une excursion à Paris, récompense de son application aux études, l'anima d'une véritable passion pour les voyages. Dès lors il zigzagua à travers l'Europe, dirigeant tour à tour ses pas vers le septentrion ou vers le sud, vers l'Orient où le soleil se lève ou vers l'occident où le soleil se couche. Où ne l'a-t-on pas rencontré? A Nice, il dévale le Mont-Boron et fait la belle jambe sur la promenade des Anglais; se prélasse sur la Cannebière, bagasse! et sur le cours Belzunce, pécaïre! regarde sans sourciller

la Tarasque au pays de Tartarin, outre et bouffre! se transporte à Baucaire faire un tour de foire, remonte



vers le Nord et franchissant « the channel » sans avoir le chahut dans l'estomac, contemple avec satisfaction la colonne de Trafalgar-Square et boit paisiblement des

bocks dans les cafés de Piccadilly. Plus tard parcourt successivement le classique Oberland bernois, la froide Engadine, la riche et riante vallée du Tessin, les lacs italiens dont les eaux sont bleues comme le ciel qui s'y mire, et ultra-fantaisiste abandonne le paysage ensoleillé de Lugano pour se rendre dans les noires tourbières du sud de la Frise. Voir du pays, voilà son grand désir. Il fera le tour du monde, vous dis-je ! Il ne le fera pas en quatre-vingts jours, mais enfin il le fera.

S'il échappe à la manie de collectionner les noyaux de pêches, les boutons de culotte, les billets de tramway et les plumes d'oie, il ne peut cependant résister à son goût pour les antiquités Romaines dont il tâche de réunir le plus grand nombre de spécimens dans son petit musée de la rue du Prince Royal. Voici ce qu'il m'écrivait un jour sur ce point :

« J'ai un amour cupide pour les antiquités romaines, une rage vagabonde à courir les anciens camps romains pour quémander dans les villages, de porte en porte, les restes des légions; débris de verre, de bronze, lampes d'argiles, poteries samnites et blanches, les revoir debout campées sur les plateaux, entendre la tuba guerrière chanter la fierté farouche du soldat gaulois; découvrir les emplacements funéraires, les fouiller méthodiquement en archéologue, en recueillir le moindre clou, rapporter le tout religieusement dans mes modestes vitrines, étiquetter, cataloguer, rechercher les usages, les noms des objets, leur insuffler la vie, redresser les dieux lares, revivre une vie d'éphèbe au milieu de tous ces débris frustes et vénérables.

Inutile de te dire alors mon admiration et mon culte pour tous les ouvrages de prose ou de poésie reconsti-



Henri Mangin

tutifs et évocateurs de l'antiquité; la paix morale que je retrouve dans la beauté grecque, la satisfaction tangible des anticailles romaines.... »



Durant six ans frotté de latin et suffisamment vernissé de grec, truffé de géométrie et farci de physique élémentaire, intellectuellement frictionné par quelque pédagogue de bon aloi, Charles JANSON s'inscrit à la faculté de philosophie de l'U. L. d'où il sortira congrûment diplômé et apte à exploiter l'orphelin et à abuser de la veuve. Ainsi, fortuné convive apparu au banquet de la vie universitaire, il s'agite et se meut en compagnie de centaines de camarades avec lesquels il partage les joies et les amertumes de l'existence estudiantine dans un cadre de poésie, de jeunesse, d'amour et de folle insouciance, et, est appelé grâce à la persévérance de son travail, à son dévouement, au beau nom qu'il porte, à remplir des fonctions et à occuper des charges qui le mettent en vue dans le monde des étudiants. N'est-il ou ne fut-il membre du comité de l'Association Générale, secrétaire du Cercle des Etudiants Libéraux, secrétaire de la Section de philosophie, administrateur du Journal des Etudiants? Pourquoi tairais-je qu'en dépit de l'écrasante besogne que réclament de lui pareilles fonctions Charles JANSON réussit brillamment ses examens?

Pas une soirée estudiantine à laquelle il n'assiste. Pas une réunion ou assemblée à laquelle il ne paraît coiffé de la casquette blanche qu'il porte fièrement ainsi qu'un panache. Et dans ces bruyants et tapageurs conciles de la jeunesse universitaire qui se grisent de boucan, il parle rarement. Est-ce timidité ou parti pris? Ce n'est ni l'un ni l'autre. C'est, je crois, la conviction qu'il vaut mieux être sobre de discours sensés dans les assemblées

dont l'esprit et l'attention s'attachent à des orateurs  
pleins de faconde, certes! mais qui font mouvoir la



**Maurice Vanderheggen**

meule de telle manière que le public entende le bruit  
sans voir la farine. Et cependant il parle bien, non  
qu'il soit d'une habileté supérieure dans l'art de bien

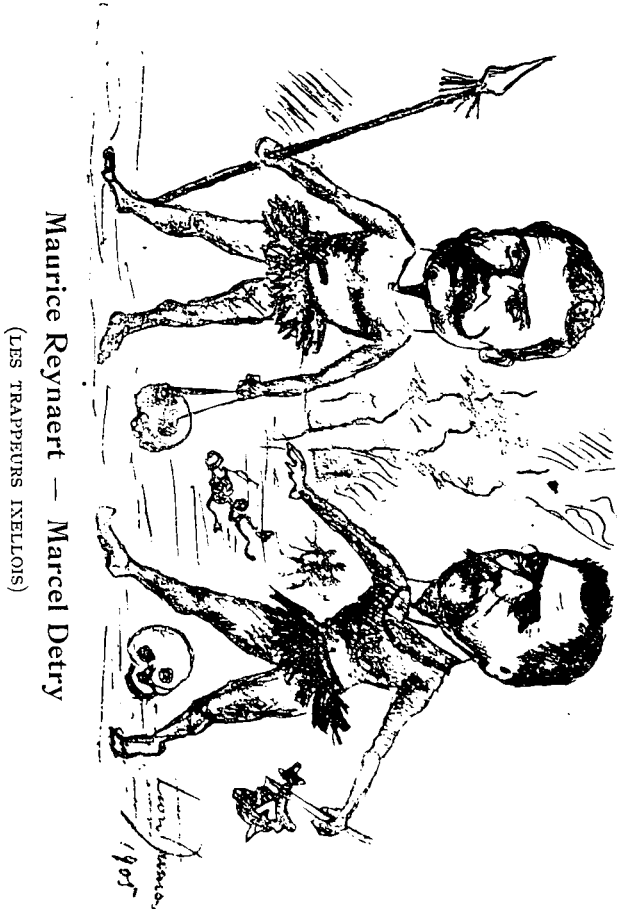
dire, mais bon « débatter » qui explique clairement les points qui lui paraissent mériter une particulière attention et procédant avec une prudente méthode dans les tournants de la discussion. Je vous dis qu'il a dans la conduite beaucoup de bon sens et dans l'esprit pas mal de lucidité. Cela lui a permis de ne pas se mêler aux luttes des Gulolignes et des Paradisiaques, ces guelfes et gibelins de la république universitaire. Au reste, à l'époque où il parut à l'université ces deux célèbres factions avaient à peu près épuisé leur haine et un calme relatif succédait aux tempêtes d'antan...

Doué d'une bonne santé physique, d'un tempérament froid et d'un caractère sérieux, lequel cependant n'est pas réfractaire à la gaité, à condition que cette gaité ne soit ni exubérante, ni folle, Charles JANSON réalise l'adage des anciens : *mens sana in corpore sano*...

Au temps de la foire d'Ixelles, il devient un homme nouveau; oh! alors! pas une ombre de souci, pas un soupçon de nuage à l'horizon. Ecco! Ecco! le voilà le véritable péripatéticien de la place Communale et de la place Sainte-Croix! il ose défier l'adresse des Trappeurs Ixellois à la carabine; se livre à une débauche de pommes frites, à une orgie de nougat de Montélimar, absorbe un déluge de bocks, de quoi épater un Gastronomiste Facétieux si un Gastronomiste Facétieux pouvait être épaté. Et aussi longtemps que se dresse la dernière baraque foraine il fait durer les franches ripailles et s'amuse de tout son soûl...

Quoi qu'il ait fréquenté la soupente et y ait vu jouer pas mal de scénarios plus abracadabrants les uns que

les autres, et entendu des vers qui allaient du Français



au langage dégelé; — on s'amusait ferme chez les

matous — il n'a éprouvé le besoin ni de publier ses juvenilia ni de produire aux feux de la rampe quelque saynète de sa composition. Est-il poète sans être versificateur ? Est-il versificateur sans être poète ? Est-il ni l'un ni l'autre et à l'exemple de Monsieur Jourdain ne se sert-il que de la prose ? je l'ignore ; mais je sais qu'il est musicien et qu'il raffole d'un opéra ; et cet opéra s'appelle Aïda. Il a bon goût ; j'aime également beaucoup Aïda, et Albert Rucq estime que la musique de Verdi habille délicieusement le libretto de Ghislanzoni...

O. DU MAELBEEK.

---

# MONS

## Augusterck

A quelques kilomètres près, l'intéressant jeune



homme que j'ai l'honneur de vous présenter en liberté,  
a une altitude de 1<sup>m</sup>70 environ.

C'est un déjà volumineux camarade, court sur pattes, bedonnant et postériorisant, bras arrondis, gestes en paraboloides de... révolution (tout comme ses idées).

Dans sa grosse tête souvent hilare, toujours avenante, une grosse bonne face de bailli d'opérette : deux gros yeux, un brin effarés, qui semble vouloir parfois s'évader de leurs orbites; deux bonnes joues « à la flan, » rongées par une envahissante barbe bleue. Le reste est quelconque — Le tout est cependant très expressif quand Augusterck veut bien s'en bailler la peine.

On vous présente le susdit jeune-homme — D'abord il se montre très calme, gentil, prévenant; puis tout à coup, sans souci de l'effroi qu'il cause, il redevient le révolutionnaire ravacholard, le communard pétrolant qui vous inocule une frousse, à côté de laquelle la déliquescence « trouille » des examens n'est que de la petite bière.

Déteste les capitalistes, jusqu'à l'heureux jour où il le deviendra lui-même — Cultive cependant, avec une assiduité touchante les caves d'iceux. Connaît tous les bons bourgognes de son pays natal; et c'est de lui, que le doux poète France Ouacoppée disait :

« O doux nectars de Gosselies

« Il vous boira jusques aux lies » —

Parler d'Augusterck sans vous présenter son sphéroïdal ami, le distingué potard : Alfred Pilule-Verte, serait

---

(\*) A proximité de ce caravansérail, dont selon l'expression d'AUGUSTERCK, l'entrée en bateau à vapeur est seule interdite.

difficile — Cet hilare praticien débite quantité de produits dont, en pharmacien prudent, il ne fait jamais usage. Il se contente d'en lester le camarade Auguste dans la mesure du possible. Par une attention réciproque, ce dernier s'ingénie à barbotter dans l'officine les ustensiles les plus divers. Bien souvent on se dispute, on s'empoigne et invariablement le duel se continue à la « Dextre d'Azur » devant d'accortes amphores d'« Alost ».

Un soir (lointain déjà !), le dit Auguste se trouvait avec quelques amis à la « Fleur de Blé ».

— Garçon ! le guide des chemins de fer, s. v. p. !

Quelques instants après :

— Camarades ! au revoir !

Et voilà Auguste parti, la badine menaçante.

Il prend l'express pour Paris et, après un bon somme, se retrouve en la Ville-Lumière, gare du Nord. Il pleut désespérément. Auguste ne perd pas la carte Il hèle un fiacre. :

Cocher ! aux magasins du Louvre !

Il fait l'emplète d'un pardessus imperméable, bague-naude un peu et tombe dans les bras d'un compatriote ami, mieux : d'un concitoyen. Alors « volle gaaz ! » et quel « gaaz » !...

Quelques jours après, Auguste revenait à Mons, tranquille comme Baptiste et... vantait à tous ses amis la supériorité des produits du « Louvre ».

Je pourrais vous citer de lui encore de nombreux traits de ce genre, mais je redoute son fameux revolver à balles explosibles et je... ferme... pas avant de vous



avoir dit cependant que le camarade Auguste est un chaud copain, un camarade plein d'esprit, et qu'il sait parfois se tenir tranquille pendant dix minutes consécutives.

E. V.

## Ugène Soupart

« Au milieu de tous ses amis  
Paraît encor SOUPART Ugène,  
Il est « miché » ; il est bien mis  
Journal de mod's, qui se promène. »

LE CROTTÉ(\*)

Pour obtenir un Ugène, prenez, s'il vous plaît, une belle tête de maître d'hôtel, (dont vous couperez un brin les favoris), plantez la dite tête sur une carcasse d'entraîneur de haute maison, vêtez le tout de « pelures » dernier cri, assaisonnez fortement d'allures distinguées et vous obtiendrez ce produit rare, qu'est le président du Carolo-club, et qui ressemble à Napoléon.... Car, il ressemble à Napoléon!

Originaire de ce pays de Charleroi qui est une pépinière pour notre Ecole, le dit Ugène naquit coiffé d'un chapeau boule et ceint d'un effarant cor-de-chasse.

Comme le glorieux conquérant dont il est le sosie, il

---

(\*) Actuellement « en voije » en Russie. Nous lui dépêchons par le télégraphe sans fil, et en l'euphonique patois de Marcinelle, notre plus cordial salut.

montra dès l'âge le plus.... tendre (pas si tendre que ça!) un goût violent pour les sports, les combats, le cor-de-chasse et les.... ablutions matinales. Dès son lever, après le tub réparateur, Ugène se livre dans le plus simple des appareils, à une véhémence gymnastique.

Don Quichotte en chambre, il lutte contre les'hôtes



imaginaires de son appartement (et je ne conseille à personne de risquer un œil dans la trajectoire furieuse de ses poings.... débiles!). Puis il chambarde sa garde-robe très fournie, procède sur sa personne à un astiquage soigné, et ne fait qu'un bond jusque chez le coiffeur. Il vient alors aux cours, où il prend des airs

d'enfant-martyr ; en sort pour faire un peu de motocyclette ( $v = 60$  km. à l'heure).

Entretiens, s'occupe du Carolo, où il organise des festivités sans pareilles — (A d'ailleurs été réélu d'emblée à la présidence de ce cercle et c'était justice).

Je voudrais vous parler aussi d'Ugène, chasseur : il n'exerce ses goûts et ses aptitudes cynégétiques que contre deux animaux : la poule et le sanglier. Je me souviens d'une ballade scientifique, au cours de laquelle, Ugène s'était rué, à travers, boues et ronces, à la poursuite d'un terrible gallinacé de l'espèce poule — Il en revint bredouille et plein de « berdouille » — Mais sa vaillance nous avait tellement impressionnés que nous faillîmes le porter en triomphe. Les mânes de Napoléon tressaillirent !

Il m'est revenu aussi qu'il avait livré un corps-à-corps terrible à un sanglier inoffensif. Mais j'en doute un peu connaissant le bon cœur d'Ugène, et certain aussi qu'il ne faillirait pas à ses devoirs de membre de la société protectrice des animaux — D'ailleurs, Napoléon n'a jamais joué avec des sangliers !...

Si d'aventure vous errez un soir, dans les rues du haut de la ville de Mons, et si vos oreilles tintent aux « taratata » furibonds d'un cor-de-chasse, vous pouvez dire à coup sûr : « C'est Ugène. Il sonne du cor comme un ange-soliste qui répète la fameuse marche du Jugement Dernier.

Il est certain que quand Ugène arrivera devant St Pierre, il sera immédiatement enrôlé dans le corps sacré des trompettes divines. Quelque soit l'honneur

qu'il pourra en retirer, je souhaite, pour ma part, que cela lui arrive le plus tard possible....

...Mais assez blagué — Enumérons pour finir les titres du camarade SOUPART :

Président du Carolo-Club ; vice-président de la Fédération des Etudiants de l'Ecole des Mines, fondateur du fameux autant que défunt « Cercle des Sports, » sosie de feu Napoléon.

E. V.

# GEMBLoux

## Edgar de Selys

(UNE ANTI-POIRE)

Un naturel du pays de Halloy.

Front large, haut, saillant. Crâne sur lequel, futur ingénieur agricole, il cultive, avec une négligence soignée, une chevelure blonde, abondante, aux ondulations larges, provocatrices d'indolentes amours. Yeux purs, au regard virginal et tendre, — mélancolique peut-être. Nez légèrement aristocratique. Bouche ordinaire où s'épanouit un sourire angélique. Dents d'une blancheur incomparable. Moustaches blondo-rousses, asymétriques. Tel est notre président.

Libéral tolérant, il dirige notre jeune phalange dans la voie de l'étude économique et philosophique. Grâce à son tact, tous les éléments anti-catholiques restent unis à Gembloux et combattent dans la mesure de leurs moyens, le gouvernement clérical qui favorise le moins possible notre université agricole, malheureusement plus réputée à l'extérieur qu'à l'intérieur du pays. Sous une apparence calme il cache un cœur généreux, enthousiaste, quelque peu sauvage et révolutionnaire. Ses opinions politiques sont dominées par ses senti-

ments de justice profondément touchés des désharmonies humaines.

La Nature est sa Déesse, il l'adore. Pas pornographe



pour un sou, il voudrait voir demain l'humanité rajeunie se débarrasser des costumes inutiles, des robes encombrantes et se montrer dans toute la splendeur de

sa nudité. Oubliant un instant son idéal, il consent à demander des réformes moins radicales, plus accessibles aux masses, non encore initiées. Ainsi, il a formé une ligue anti-corsetière (Attention ! Mesdames !), ligue dont les membres, dispersés aux quatre coins de la Belgique, font une propagande plus énergique que désintéressée. De plus, correspondant d'une société allemande pour l'amélioration du costume féminin ; il défend en toute circonstance la femme opprimée, qu'elle le soit par le corset déformateur ou par l'homme satyre.

— Ève, disait-il lors de son interview, est trop peu aimée, on la profane. Partout elle est l'esclave des conventions stupides. Là même où elle semble la reine on la considère en tant qu'objet de commerce. Songez à ce qui se passe au bal : des mères inconscientes ou perverses y viennent vendre leurs filles à des inconnus en habit noir. » (Ici, Edgar cesse la péroraison pour bouffer un gros morceau de speculoos, offert par les deux camm. corresp. de l'Almanach afin de le rendre plus abordable).

La bonté d'Edgar « s'étend sur toute la nature » ; les plantes même sont l'objet de son extrême tendresse. Il n'y a pas longtemps, je cueillais une fleur, dernier vestige de l'automne. Edgar me le reprocha amèrement :

— Tout ce que tu touches se fane, me dit-il, et les plantes ont droit à la Vie ; elles accomplissent leur Destinée et il ne nous appartient point de la troubler par une main criminelle et sacrilège.

Un fait cependant reste inexplicable. Malgré sa douceur proverbiale, il prend un plaisir ineffable à poursuivre le gibier à poil et à plume. Le chapeau mou négligemment posé sur la tête, le fusil au dos, le sourire aux lèvres, une graminée à la boutonnière, on voit errer « Monsieur le jeune baron » dans les antiques forêts de Bréban, à la recherche de quelque innocente victime.

Edgar ! Malheureux ! Toi, l'homme sans reproche, n'as-tu donc plus ta conscience en ces moments tragiques ! Quelle coupable passion t'aveugle ? Oublies-tu que les animaux ont un cœur comme le tien et que la femelle abattue est peut-être anxieusement attendue de ses pauvres enfants. Pendant plusieurs jours ces petits êtres innocents vont souffrir, et cela pour te donner pendant quelques secondes une émotion, agréable peut-être, mais certainement coupable.

Ma parole manque de charme, n'est-ce pas ? Je le comprends, je le sens. Pour te toucher, il faudra la voix séduisante d'une Enchanteresse Inconnue. Alors tu ne chasseras plus et tu nous diras :

— C'est à cause de mes rhumatismes.

Nous ferons semblant de te croire. Cependant, je veux essayer un argument suprême. La chasse coûte beaucoup. Ce sont des cartouches, des chiens, des fusils, des gardes, des invitations, etc., etc., qui grèvent ton budget. Et, quoique tu aies le sac, tu aimes à faire des économies (des médisants parlent d'avarice). Alors, pourquoi chasser ?

Champion énergique de l'antialcoolisme, il prêché



par l'exemple et la parole contre les humains en général et les étudiants en particulier qui abusent ou même usent des boissons distillées

Digne émule de notre cher prof. Raquet, il suit les préceptes les plus rigoureux de l'hygiène pour échapper aux microbes. Aussi, je lui souhaite de tout cœur de pouvoir retarder sa nitrification le plus longtemps possible. Je le souhaite pour lui, pour sa famille et pour le parti libéral dont il est un défenseur convaincu.

L. ZISKA.

P.-S. I. A promis de danser au son de l'« harmonica » lors de la chute (prochaine) du gouvernement clérical.

P.-S. II. Défenseur fanatique du Libre-Arbitre.

P.-S. III. Ainsi caractérisé par Sous-Off., dans une chanson célèbre :

« C'est une pure fleur d'innocence ! »

---

## John

JOHN persiste à prétendre qu'il s'appelle Georges-H. Headlam; mais si vous demandez à un indigène de Gembloux « connaissez-vous Monsieur Georges Headlam? » il est certain que votre interlocuteur, ahuri, vous répondrait négativement.

Mais demandez à ce même indigène, « Pourriez-vous m'indiquer où habite John? » Et immédiatement il vous

conduira au besoin jusque chez lui, sachant bien que JOHN lui paiera son dévouement d'une bouteille de Scotch ou d'un verre de Whisky

Cet insulaire, une des plus pures gloires universitaires Belges (il est Anglais) fait partie de cette brillante pléiade qui a illustré nos villes estudiantines, et dont il ne reste malheureusement plus que quelques rares échantillons, parmi lesquels : Malbrun, Pirot, Bonnichon pour citer des exemples.

Comme tout étudiant qui a le respect de la casquette dont il est coiffé, JOHN se délégua à des fêtes dans les diverses villes universitaires, sauf Louvain bien entendu, repaire de la calotte.

Après quoi, la série étant épuisée il se mit à boire, ne riez pas, boire pour JOHN, n'est pas comme pour vous, un amusement frivole, c'est une occupation, un travail sérieux, dans l'accomplissement duquel, il déploie toutes ses facultés intellectuelles et stomacales.

Il but ainsi, ou plutôt travailla pendant cinq à six ans, après quoi jugeant son éducation faite, il se reposa.

Comme bien l'on pense, ce travail persévérant, cette mise en pratique continue, lui permit de faire une étude approfondie sur l'usage des spiritueux et des bières chez l'étudiant Belge, aussi a-t-il accouché de quelques ouvrages parmi lesquels nous citerons :

« *La consommation de la Grenadine en Belgique* » et la « *Production de la dilatation de l'estomac par l'usage immodéré du gueuze lambic et du Scotch* » Ces différents avortés fourmillent d'expériences pratiques, de statistiques et de conclusions intéressantes et nous ne doutons pas

de l'enthousiasme qui se déchainera lors de leur apparition (\*).

Depuis que JOHN se repose, il s'occupe de science pure et de comptabilité et cependant malgré cela, il ne parvient pas à équilibrer son budget.

Actuellement une idée fixe l'obsède, absolument comme une femme enceinte, il veut devenir tenancier de bar; comme bien on pense, tous à Gembloux nous encourageons ces projets alléchants; mais à toutes nos exhortations, il répond avec découragement qu'il ne parvient pas à trouver la vache à lait, qui lui confierait des capitaux.

Depuis cinq ans, JOHN ne s'était plus fait inscrire à l'Institut, or, cette année pris d'une furie de travail, il s'est précipité chez le secrétaire de l'Institut pour se faire inscrire, et comme celui-ci le regardait, absolument aplati :

« Mon Dieu, je commençais à m'abrutir, à ne rien faire. »

Pauvre garçon, s'il s'était souvenu de ce qu'il s'abrutissait jadis au cours, il n'aurait pas craché ses trois cents balles.

Et voilà; depuis deux mois, JOHN va au cours, ou n'y va pas.

Aussi flegmatique que le plus flegmatique de ses compatriotes, JOHN ne s'émeut jamais, ne se déconcerte jamais. Il y a quelques années, étant délégué avec

---

(\*) Prière de ne pas tenir compte de cette phrase, c'est de la réclame payée. (N. d. l. R.)

d'autres étudiants de Gembloux aux fêtes de Mons, ils échouèrent à la clôture des fêtes, chez les parents d'un des délégués, industriels à Basècles.

Dès leur arrivée, JOHN apôtre du tub, s'enquit de la situation de la salle de bains.

Et le lendemain matin, leur hôte croisa dans l'escalier, le sympathique collègue de Chamberlain, à poil, ou plutôt à demi poil, car il avait des chaussettes, et sous le bras le reste de son habillement.

Vous croyez peut-être, que l'animal s'enfuit précipitamment dans sa chambre ! Pas du tout, très digne, il continua son chemin, après avoir salué. On voit d'ici la tête du paternel.

A l'égard des liquides, il professe des théories spéciales, c'est un partisan déclaré des mélanges : selon lui, une bouteille de champagne ne peut que gagner par la compagnie d'une chopra vulgaris, voilà que je vais faire dégueuler du latin maintenant, à ce pauvre JOHN.

Parfois son ami Pirot, étudiant éponge, vient passer chez lui une quinzaine de jours, et ce sont alors quinze cuites phénoménales qui commencent après le dîner pour finir à 6 heures du matin.

Si je vous disais maintenant, que JOHN est un blagueur ; vous ne me croiriez probablement pas, et vous auriez parfaitement raison, car je crains fort que de sa vie, il n'ait ouvert un des cours de l'institut.

J'ajouterai en terminant, que JOHN est le bon camarade par excellence, se laissant taper par les étudiants et tapant à fond les canards, les patrons de café de Gembloux.

De plus c'est un anticalottin dévoué, ce qui n'est pas fait pour lui enlever des sympathies parmi les libéraux.

*N. B.* Les étudiants désireux de lui servir de commanditaire sont priés de s'adresser à la Taverne du Chalet à Gembloux.

TITUS BIBULUS SCHNOUFFIUS.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Dédicace . . . . .	V
Avant-propos. . . . .	VII
Comité de de publication. . . . .	XI

## Partie Académique

Administration . . . . .	XV
Personnel enseignant . . . . .	XVI
Renseignements divers . . . . .	XXI
Nécrologie . . . . .	XXIX
Cercles universitaires de Gand. . . . .	XXXIII
» Cercles fédérés . . . . .	XXXVII
» Cercles non fédérés . . . . .	LXVII
»     » de Bruxelles . . . . .	LXXIII
»     » de Liège . . . . .	LXXXIII
»     » de Mons . . . . .	LXXXVII
»     » d'Anvers . . . . .	XCIII
»     » de Gembloux . . . . .	XCV

## Nos Portraits

M. Albéric Rolin . . . . .	CIII
M. Paul Hymans . . . . .	CVI

## Politique, Philosophie, Histoire

<i>Les Origines de l'Œuvre Congolaise.</i> — CHARLES SAROLEA. . . . .	7
<i>La psychose de Brialmont.</i> — LÉON CHOMÉ. . . . .	41
<i>Le caractère de Pasteur.</i> — HENRY MAUBEL . . . . .	49
<i>Une vie de Poète</i> — GEORGE SARTON. . . . .	53

## Littérature

	Pages
<i>En janvier.</i> — EMILE VERHAEREN . . . . .	91
<i>Sur l'Olympe.</i> — HENRYK SIENKIEWICZ . . . . .	93
<i>Les Coups dans la Porte.</i> — MARC LEGRAND . . . . .	99
<i>Le prix d'un service.</i> — PAUL ANDRÉ . . . . .	101
<i>Avril.</i> — MARGUERITE COPPIN . . . . .	109
<i>Octobre.</i> — MARGUERITE COPPIN . . . . .	111
<i>Une Visite.</i> — FRANZ MAHUTTE . . . . .	113
<i>L'Écharpe.</i> — EDOUARD PAMEL . . . . .	118
<i>Les Clochers.</i> — EDOUARD PAMEL . . . . .	120
<i>La Tentative.</i> — LUD ORIA . . . . .	121
<i>Les Marcheuses.</i> — LOUIS HEYSE . . . . .	124
<i>A Come.</i> — LOUIS HEYSE . . . . .	125
<i>Le Fantôme.</i> — JULES NOËL . . . . .	126
<i>Le dernier Couple.</i> — VICTOR REMOUCHAMPS . . . . .	129
<i>Morphé.</i> — ABEL DE NOYELLES . . . . .	131
<i>Chansons lointaines.</i> — FRANZ RUTY . . . . .	132
<i>L'Idée.</i> — L. DE RIE . . . . .	135

## Collaborations estudiantines

<i>Les Cygnes.</i> — EDMOND VEUCHET . . . . .	139
<i>Quand même!</i> — EDMOND VEUCHET . . . . .	141
<i>Le Pendu.</i> — RENÉ DE CHAMBÉRY . . . . .	143
<i>Aux filles de Flandre.</i> — EUG. COX . . . . .	148
<i>Orgie automnale.</i> — EUG. COX . . . . .	150
<i>Amour sauvage.</i> — MI-NOUSSE . . . . .	155
<i>Noël.</i> — FERNAND PAUL . . . . .	161
<i>Le Colossal abruti.</i> — PIERRE FAUCONNIER . . . . .	163
<i>Sonnet d'hiver.</i> — JULES MATHIEU . . . . .	174

## Galerie des célébrités estudiantines







IMPRIMERIE A. VANDEWEGHE,  
LE BASSE DES CHAMPS, 61, GAND.

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.